189
.833
96
1864
SMRS

SILVES

DU MÊME AUTEUR :

IAMBES ET POÈMES, 14e édition. 1 vol. grand in-18. 3 50

SATIRES ET CHANTS, nouvelle édition, comprenant :
LES CHANTS CIVILS ET RELIGIEUX, LES RIMES HÉROÏQUES ET LES SATIRES DRAMATIQUES. 1 vol. grand in-18. . . . . 3 50

JULES CÉSAR, tragédie de Shakespeare, traduite en vers français, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. . . . . 3 50

RIMES LÉGÈRES, nouvelle édition. 1 vol. grand in-18. . 3 50

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

SILVES

POÉSIES DIVERSES

PAR

AUGUSTE BARBIER

Auteur des *Iambes*

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1864

Tous droits réservés

INTRODUCTION.

Sous le titre de *Silves*, dénomination empruntée aux Latins, et signifiant un recueil de poésies sans rapport les unes avec les autres, j'ai rassemblé un grand nombre de vers composés ou publiés en dehors de mes œuvres principales, mes satires et mes poëmes. Ce sont pièces intimes, de circonstance, élégies, idylles et inspirations de voyage; quelques-unes remontent à une date antérieure à la révolution de Juillet. Il est peut-être hardi d'attirer l'attention du public sur des œuvres de jeunesse; mais le cœur du poëte est fait de telle sorte, qu'il aime avec autant d'ardeur ses premiers nés que ses derniers, et qu'il croit dignes d'être

lus les moindres vers qui lui échappent. C'est une faiblesse si l'on veut, mais une faiblesse dont il a bien de la peine à se défendre, car elle est son plaisir. Un de mes amis, le regrettable M. Léon de Wailly, disait spirituellement que le crime d'infanticide était rare chez les poëtes, et il disait juste. Rien n'est plus douloureux pour eux que le sacrifice des productions de leur cerveau. Il se peut qu'ils agissent moins par principe de moralité que par égoïsme, mais telle est leur nature. En raison de ces aveux, espérons que le public voudra bien nous accorder quelque indulgence; il verra d'ailleurs notre point de départ, quelles furent nos tendances juvéniles, nos attractions persistantes, et jugera si, depuis l'heure première jusqu'au jour présent, nous avons suivi assez fidèlement dans notre route l'étoile du beau et du vrai.

A. B. — Décembre 1863.

LES ÉLÉMENTS

PETIT POËME EN QUATRE PARTIES

Quoique l'exécution des quatre parties de ce petit poëme ait eu lieu à diverses époques, l'idée en a été conçue dès la composition de la première pièce en date.

I

L'EAU

OU LES JEUX DE NISA.

Sous l'ombrage d'un pin à la tige hautaine,
Où le tiède courant d'une pure fontaine
Vient creuser un bassin,
Une enfant de Catane a jeté dès l'aurore
Sa robe aux rameaux verts, et la vierge est encore
Là, depuis le matin.

Elle est là, comme au monde elle s'en est venue,
N'ayant pour vêtement sous l'onde, toute nue,

Que le voile des eaux;
Elle est là, sur le sable et sur la fine mousse,
Comme à l'abri du ciel une naïade douce
Au creux de ses roseaux.

Et pourquoi s'en aller? Pour Nisa l'enfantine,
Pour Nisa les yeux bleus, à la bouche argentine,
Aux quatorze printemps,
Après les belles fleurs, les baisers de sa mère,
Sous un arbre embaumé se baigner en l'eau claire
Est tout son passe-temps.

Là, mollement, à l'aise, et le frais sur la joue,
Et ne pensant qu'à l'onde, avec l'onde elle joue:
Là, de mille façons,
Elle agite ses mains et ride l'eau fragile,
Comme le vent du soir plisse sa robe agile,
En dansant aux chansons.

Tantôt elle fait peur aux noires hirondelles
Qui vont à l'étourdie offenser de leurs ailes

Son limpide cristal;
Tantôt elle secourt une fourmi qui nage
Et qui cherche à grand'peine à gagner le rivage
Et le gazon natal.

Puis dans l'onde elle effeuille une touffe de roses,
Puis elle enfle sa joue et, les lèvres mi-closes,
Du pur souffle qui sort
Elle fait la tempête à sa flotte odorante,
Qui sous ses jeunes seins se réfugie errante
Comme au milieu d'un port.

Puis soudain attentive, elle prête l'oreille
Au vol sonore et doux de quelque blonde abeille
Qui passe et court au miel,
Ou bien toute ravie elle ouït la cigale
Qui chante des chansons dont la douceur égale
La musique du ciel.

Puis enfin elle rêve et dort, et toute blonde
Sa tête sur ses bras se replie et dans l'onde

Plonge et flotte à demi,
Comme un beau cygne blanc qu'une vierge naïve
Trouve encor le matin aux herbes de la rive
Dans sa plume endormi.

Alors si quelque bruit s'agite sur sa tête,
La dormeuse s'éveille et croit, bien inquiète,
Ouïr des pas humains,
Et vite la voilà, plus rouge qu'une mûre
Naissante, qui se trouble, et dans l'eau qui murmure
Se cache sous ses mains.

Mais bientôt le bruit cesse, et Nisa, la timide,
A travers ses cheveux glisse un regard humide,
Crainte encore du bruit,
Et le rire lui part, en voyant sous la branche
Pendre le front barbu d'un chevreau qui se penche,
La regarde et s'enfuit.

Écrit en 1829. Publié en septembre 1830.

II

LE FEU

OU LA CHANSON D'ALINE.

Voici l'hiver : l'oiseau quitte la branche,
La bise souffle, et sur ma vitre blanche
Le froid commence à dessiner des fleurs;
L'hiver est triste et long pour une fille;
Pourtant auprès du foyer qui pétille
Je dis tout bas en essuyant mes pleurs:

Ah! si l'ami que rêve ma jeune âme
De mon foyer était la douce flamme,
L'hiver vaudrait les plus belles saisons,

Et le printemps aux brillantes merveilles,
Aux gazons verts, aux fleurettes vermeilles,
Me rirait moins que l'éclat des tisons.

S'il était feu, que me ferait la bise,
Le ciel brumeux avec sa couleur grise,
La blanche neige et ses flocons épais?
Que me ferait de voir glaçonner l'onde?
Que me ferait de voir geler le monde?
S'il était feu, gèlerais-je jamais!

S'il était feu, pour sa moindre étincelle
Je donnerais tous mes biens de pucelle,
Mes fins joyaux, mon petit coffret d'or,
Mes bracelets, ma colombe au pied rose,
Le myrte blanc que tous les jours j'arrose,
Mon luth d'ébène et mon beau chien Médor.

Je donnerais tout, jusqu'à ma parure,
Ma mante verte à la blanche fourrure,
Le chaperon que j'aime tant porter,

Ma ferronnière et ma robe isabelle;
Je donnerais le bonheur d'être belle,
D'ouïr cent voix tout bas le répéter.

S'il était feu, le titre de baronne,
Tout un duché, tout l'or d'une couronne,
Me charmeraient et me tenteraient peu;
Quand même au ciel je pourrais être un ange,
Je ne sais pas si je ferais l'échange
D'un coin du ciel pour le coin de mon feu.

Que j'aimerais, seule, dans ma chambrette,
A lutiner sa flamme violette,
A l'agacer et toujours à la voir
Se denteler, se dérouler en bande,
Sauter, bondir, danser la sarabande
Tout à l'entour de mon grand foyer noir!

Que j'aimerais devant la rouge braise,
Sur mes chenets posant mes pieds à l'aise,
Rêver d'amour sans trouble et sans pâleur!

S'il était feu, que je serais joyeuse,
Dans les longs plis de ma robe soyeuse,
De retenir sa brûlante chaleur!

O feu divin! j'en prendrais soin extrême;
Pendant le jour il aurait ce qu'il aime :
Force rameaux de chêne et de sapin;
Et quand mes yeux verraient la nuit descendre,
Je le mettrais sur un bon lit de cendre,
Pour sommeiller en paix jusqu'au matin.

Heureuse enfin au gré de mon envie,
Je le ferais brûler toute ma vie :
Jusqu'à ma mort je le voudrais nourrir,
Et je n'aurais qu'un souci, qu'une crainte,
Las! ce serait de voir sa flamme éteinte;
Car s'il mourait il me faudrait mourir.

Ecrit et publié en 1828.

III

LA TERRE

OU LES DANSEURS DE GRENADE.

Douce guitare et tambourin,
Sonnez d'accord un air de danse;
Et vous, babillardes sans frein,
Castagnettes, allez bon train,
Marquez nettement la cadence;
Gazouillez et chantez jusqu'au tomber du jour,
Comme des rossignols enivrés par l'amour.

Quel plaisir de fouler l'herbe de la prairie,
Sous l'ombrage embaumé des pins retentissants,
Et de suivre en mesure, ô danseuse chérie,

Les tours et les détours de tes pieds ravissants!

Ah! qu'il est doux de fuir l'amoureux que l'on aime,
D'être envers lui rebelle, et, pour mieux l'attirer,
De lui verser dans l'âme un déplaisir extrême,
De lui tendre la lèvre et de la retirer!

Aussitôt que tes pieds se posent sur la mousse,
Thym, lis et violette émaillent sa fraîcheur;
Mais, de toutes les fleurs qui naissent, la plus douce,
La plus belle, c'est toi, ma noble et tendre fleur!

Tâche donc de cueillir, jardinier plein de flamme,
La fleur aimée, oh! tâche, si tu peux;
Et la fleur, exhalant les trésors de son âme,
Inondera ton cœur de parfums savoureux.

O fleur de laurier-rose! ô fleur douce et cruelle!
Souvent te respirer, c'est respirer la mort;
Mais qu'importe la vie, alors que le plus fort,
Le vent d'amour vous pousse à ta tige mortelle?

Quand ma mère me mit au jour,
Il se fit dans le ciel une brillante fête ;
Là, tous les habitants du bienheureux séjour,
Sur mon berceau d'enfant penchant leur blonde tête,
M'appelèrent reine d'amour.

Reine d'amour! ô ma belle adorée,
Nul plus doux nom ne te convenait mieux!
Tout homme qui te voit raffole de tes yeux,
Et veut puiser au bord de ta lèvre pourprée
La manne qui tombe des cieux.

Heureux, en vérité, celui que dans ma couche
Je mettrai sur mon sein comme un sachet d'odeur,
Et que j'endormirai sous le vent de ma bouche,
Au bruit doux et confus des élans de mon cœur!

Pourquoi me fuir alors, âme et sel de ma vie?
Si tu m'aimes, pourquoi me fuir d'un pied si vif?
Pourquoi, biche farouche, en ton essor furtif,
Emporter loin de moi les douceurs que j'envie?

La jeune abeille au corset d'or,
Avant de se poser sur les fleurs de la plaine,
Bat longtemps les buissons de son aile incertaine :
Ainsi, mon cher, tournez encor,
Tournez, tournez longtemps; l'amour est un trésor
Qui vaut bien quelque peine.

Hélas! l'amour est un éclair
Qui luit au ciel de la jeunesse;
A peine a-t-il passé dans l'air,
Que la mort gronde avec tristesse.

Eh quoi! la mort... la mort viendrait sur nous?
Elle viendrait, ami, fermer tes grands yeux doux
Et ferait choir tes beaux cheveux d'ébène,
Comme le dur pasteur fait tomber dans la plaine
La toison du bélier couché sur ses genoux?

Oui, Dieu l'enverra, chère belle,
Dans les plis d'un drap blanc t'enfermer à jamais;
Dieu l'enverra roidir tes deux pieds de gazelle,

Blanchir ta lèvre rose et ternir ta prunelle,
Plus noire que le jais.

Ah! mon ami, d'un nœud plus ferme,
Du tendre amour serrons les lacs charmants;
N'attendons pas la mort, n'attendons pas le terme
Si redoutable aux cœurs aimants.

Ma lèvre est toute sèche et mon cœur plus aride
Qu'au sommet des grands monts n'est le chauve rocher.

Mon âme est un torrent au flot large et rapide,
Qui gonfle ma poitrine et qui veut s'épancher.

Je suis pâle d'amour, tout chancelle à ma vue,
Comme aux yeux d'un homme ivre au fort de la chaleur.

Et moi je cède au poids de la même langueur,
De mes pieds tournoyants la force diminue :
Reçois-moi dans tes bras et prends-moi sur ton cœur.

Cessez votre air mélancolique,
Douce guitare et tambourin;
Et vous, babillardes sans frein,
Castagnettes au fol entrain,
Taisez-vous comme la musique :
L'étoile de Vesper s'en vient chasser le jour;
C'est aux rossignols seuls à nous parler d'amour.

Écrit en 1835.

IV

L'AIR

OU LA FUITE D'ICARE.

Le corps du bel enfant, glissant des bras du père,
S'élança dans les airs sur une aile légère.

D'abord, il entendit ces mots judicieux :
Mon fils, vole toujours entre l'onde et les cieux,
Ni trop haut, ni trop bas! — Puis la voix paternelle
Se perdit, et l'enfant, redoublant ses coups d'aile,
Monta de plus en plus dans l'air illimité :
Joyeux de se sentir par les vents emporté.
Quel bonheur d'être oiseau! Traverser sans obstacles

Un élément limpide avec de beaux spectacles
Sans cesse sous les yeux, c'est un plaisir divin
Auquel les plus grands rois aspireraient en vain.
Son cœur battait d'ivresse... Au-dessus de la Crête
Il se tint quelque temps, ravi de voir le faîte
Du mont Ida blanchir à ses pieds. Quelque temps
Il admira l'aspect de ses hauts pins flottants,
Les fleuves argentés coulant de la montagne
Et leurs mille ruisseaux inondant la campagne;
Puis les champs de verdure en tapis déroulés
Où les blanches toisons des troupeaux rassemblés
Brillaient de place en place ainsi que des fleurettes;
Puis les bords du rivage et les grottes secrètes
Que la vague des mers caressait mollement :
Asiles doux au pâtre et plus doux à l'amant.
Tout lui semblait si beau, qu'il lui vint de la terre
Un regret, et, soudain, pensant à la bergère
Dont tant de fois, hélas! il partagea les jeux,
Et qui souvent encore, aux vallons ombrageux,
Devait chercher sa trace avec inquiétude,
Il dit en soupirant : « O fraîche solitude!

O vallons retirés des pentes de l'Ida!
Cachez-vous sous vos fleurs la charmante Hymèra?
Ah! si je la voyais, cette nymphe mortelle,
Ainsi qu'un jeune dieu, je descendrais vers elle! »
Et fixant ses regards sur les bocages frais
Où la nymphe souvent égarait ses attraits,
Tenant sa plume au vent comme l'oiseau qui plane
Doucement, doucement, sur la terre profane,
Le jeune dieu tombait...
Mais voilà qu'un cri fier
De l'abîme s'élève et retentit dans l'air.
L'enfant tourne la tête et voit deux larges ailes
Monter rapidement aux voûtes éternelles :
C'était un aigle noir échappé des grands monts.
Hypérion alors lançait tous ses rayons,
L'Olympe flamboyait comme un vaste incendie,
Et, levant vers le ciel sa prunelle hardie,
Le noble oiseau semblait, dans son essor fougueux,
Au séjour du tonnerre aller boire les feux.
Hélas! suivre l'oiseau dans sa course empressée
Fut bientôt de l'enfant l'orgueilleuse pensée.

Adieu la blanche Crète aux rivages fleuris!
Adieu la jeune Hymère aux souvenirs chéris!
L'imprudent! le cœur plein d'une jalouse ivresse,
Il veut du roi des airs dépasser la vitesse,
Il veut de près aussi voir le Titan vermeil
Et toucher les crins d'or des coursiers du soleil.

Et le voilà parti pour le céleste empire,
Oubliant son vieux père et ses ailes de cire.

Écrit en 1835. Publié en 1857.

LE SAULE PLEUREUR.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

A MADAME SCHILLINGS, NÉE DE SAINT-MORYS.

Le chêne a des rameaux qui restent longtemps verts
L'élégant peuplier, sous la voûte des airs,
    Monte avec grâce et s'y balance;
Le tilleul au printemps jette une douce odeur;
Le frêne est délicat, mais au saule pleureur
    Je donne encor la préférence.

C'est sur lui que toujours vont se poser mes yeux,
Soit qu'autour d'un tombeau son front religieux

Se fonde en larmes de verdure:
Soit que penché sur l'onde, en son tremblant miroir,
Comme une jeune fille avide de se voir,
Il suspende sa chevelure.

Je l'aime, et quand sur nous l'été darde ses traits,
A son pied il m'est doux de respirer en paix
Les fraîcheurs d'une eau fugitive;
Là, bien des souvenirs de douleur et d'amour,
Bien des rêves touchants m'assiégent tour à tour
Et bercent mon âme inactive.

Là, le moindre zéphir qui brouille ses rameaux,
Une feuille qui tombe, un mouvement des eaux,
Me font des émois pleins de charmes;
Derrière sa verdure un regard du soleil
Me plaît comme l'enfant au visage vermeil
Qui sourit à travers des larmes.

Puis il me semble entendre à l'entour voltiger
Des fantômes aimants au pied souple et léger,

Aux yeux bleus traversés de flammes,
Et, tout en écoutant leur murmure plaintif,
Je sens passer dans l'air comme un baume furtif
De violettes et de femmes...

Arbre mélancolique, à la tendre langueur,
Que le ciel a créé pour charmer la douleur
Et pour inspirer le poëte;
Arbre si doux le soir et dans le jour si beau,
Puisses-tu, grandissant au bord d'un clair ruisseau,
Voiler ma dernière retraite!

Que d'autres pour la nuit du sommeil éternel
Rêvent, près des cités, un tombeau solennel,
Marbre splendide et noir feuillage!
Moi, je veux qu'on me mène en un vallon désert,
Là, je veux une pierre, un peu de gazon vert
Et la pâleur de ton ombrage.

Alors, comme un ami veillant à mon repos,
Sur ma pierre agités par le vent, tes rameaux

Balaîront la feuille flétrie,
Et, peut-être oublié, du moins quelque passant
Qui verra mon tombeau si net et si luisant
Ne croira pas que l'on m'oublie.

Hondainville, 1828; publié en 1833.

LA PÊCHE MANQUÉE.

IDYLLE MARINE.

A CAMILLE ROQUEPLAN.

I

Thomas est sur la plage
Avec son jupon bleu.
« Femme, dit-il, courage!
Je reviendrai sous peu.

C'est devers l'Angleterre
Que file le poisson :

C'est là qu'il nous faut faire
Bien mordre l'hameçon.

Oui da, je saurai tendre
Dextrement mes filets.
Cette fois je veux prendre
Tant et tant de carlets,

De magnifiques raies,
Et d'énormes turbots,
De limandes à raies,
De rougets longs et gros,

De congres, de morues,
De soles, de merlans,
Que le pavé des rues
En soit plein sur deux rangs.

J'en veux toute ma charge,
J'en veux tant sur mon bord,
Que d'une lieue au large

L'Anglais me sente au port.

Je veux que l'on se dise :
On débarque, là-bas,
Quelque fameuse prise
Du compère Thomas.

Et toi, limande fraîche,
Je veux, mon barbillon,
T'acheter de ma pêche
Un rouge cotillon,

Pour qu'aux Rameaux, chérie,
Vive comme un tison,
En te voyant, l'on crie :
La belle Louison !

Louison, ma mignonne,
Allons ! haut dans mes bras ;
Vite, à deux mains, luronne,
Baise ton vieux Thomas !

Adieu, cher petit ange,
Adieu, sèche tes pleurs,
Ou bien, enfant, je mange
Ta joue et tes couleurs! »

Soudain, il prend sa pipe
Et, regardant les cieux,
Il appelle Philippe,
Ses mousses, et, joyeux,

Tous avec la marée,
Ils descendent du port,
Et, la barque parée,
Ils chassent vers le nord...

La mer était tranquille
Et, de son grand œil vert,
Contemplait, immobile,
Le ciel gris et couvert.

Le bateau, blanc d'écume,

Plongeant et s'élevant,
Comme un cheval qui fume.
Galopait dans le vent.

D'abord ce fut deux voiles
Toutes rondes, sans plis;
Puis deux blanches étoiles,
Puis l'aile d'un courlis;

Puis une chose vague
Qu'on ne voyait plus bien,
Un nuage, une vague,
Un point noir, et puis... rien.

II

« Entends-tu, ma petite,
Résonner le galet?
Allons-nous-en bien vite

Au chenal du Polet.

Dieu! que la mer est haute,
Et comme il vente fort!
Jésus! la vague saute
Jusqu'au fanal du port.

Qu'aucun marin ne bouge;
La méchante, ce soir,
A mis son bonnet rouge
Et son grand sarrau noir;

Car vraiment il éclaire
A vous crever les yeux;
Et la mer en colère
S'en va battre les cieux.

Comme des hirondelles
Que l'émouchet poursuit,
Et qui, promptes des ailes,
Regagnent leur réduit,

Vois-tu toutes les lames
Se couvrir de bateaux ?
Que de cris, que de rames,
Que d'hommes sur les flots!

Voici Jean, le pilote,
Avec son porte-voix,
Sa péniche qui flotte
Comme un zeste de noix.

Hélas! il a beau faire,
Il aura bien du mal :
C'est une rude affaire
Que d'entrer au chenal.

Mais le voilà qui passe
Avec d'autres rameurs,
Et voilà sur leur trace
Tous nos braves pêcheurs.

Regarde bien, ma fille,

Dis-moi, ne vois-tu pas
Notre barque gentille
Au milieu de ces mâts?

Tu sais comme elle est faite:
Peinte de frais goudron,
Elle porte à son faîte
Un rouge pavillon;

Puis c'est ta sœur aînée,
Et grande sœur souvent
Sur la mer t'a menée
Et promenée au vent.

Appelle-la, ma mie,
Appelle-la bien fort,
Et dis-lui : Sœur chérie,
Retourne vite au port!

Car tu portes mon père,
Et tu ne voudrais pas

Faire mourir ma mère
Et moi de son trépas.

Ce cher homme! il me semble
L'entendre encor crier :
« Dimanche, tous ensemble,
« Nous rirons au foyer.

« Oui, dimanche, sur terre
« Nous serons tous, morbleu!
« Pour y boire un plein verre
« De bon cidre au bon Dieu. »

Et demain, fleurs de Pâques
Rayonneront sans lui...
O Jésus! ô saint Jacques!
Gardez-nous notre appui! »

Mais la douce parole
Est emportée au vent,
Et la bourrasque folle

Rugit plus fort qu'avant.

L'eau tombe à grande serre
Sur les pieux du chenal,
Dans sa cage de verre
S'obscurcit le fanal;

Pour la voile tardive
Plus de signal du port;
Malheur à qui dérive,
Ou qui cherche le bord!

Le tonnerre dans l'ombre
Redouble de fureur;
Toute la mer est sombre.
Et la terre en stupeur.

Alors la pauvre femme
Entraînant son enfant,
La crainte au fond de l'âme,
Et le cœur étouffant.

Rentre dans sa chaumière
Et là, le Christ en main,
Elle reste en prière
Jusques au lendemain.

III

Le lendemain la brise,
La brise de retour,
Dans la ville surprise
Ramenait un beau jour.

Le soleil ouvrait l'onde
De sa carène d'or,
Et l'onde calme et blonde
Descendait dans le port.

Comme une jeune fille,
Qui danse en s'habillant,

Chaque nef sur sa quille
Sautait en s'éveillant;

Et, des sabords au faîte,
Sur les mâts, les haubans,
Chacune pour la fête
Se couvrait de rubans;

Car la tour de Saint-Jacques,
La tour du pèlerin,
Pour la fête de Pâques
Mettait cloches en train;

Et les cloches meurtries,
A tous les matelots
Chantaient Pâques fleuries,
Le saint jour des Rameaux...

La grande messe dite,
Et dit l'*Ite Missa*,
De l'église bénite

La foule s'éclipsa.

Les uns dans les guinguettes
Furent vider les pots,
Les autres des fillettes
Suivre les gais troupeaux.

Et tout lieu, toute voie
S'emplissaient de chansons ;
Mais tandis que la joie
Rayonnait sur les fronts,

Une femme agitée,
Dans ses bras un enfant,
Au bout de la jetée
Occupait seule un banc.

Là, triste, solitaire,
Son œil avec ardeur
Plongeait où l'Angleterre
Étale sa blancheur.

La mer était sereine,
Presque sans mouvement,
Et respirant à peine,
Comme un enfant dormant.

Sur toute sa surface
Pure comme un miroir,
Lisse comme une glace,
Il était beau de voir

Les vastes flots se teindre
Des reflets du ciel pur,
Et tour à tour se peindre
De vert tendre et d'azur.

Mais de la pauvre femme
Rien ne charmait les yeux,
Ni l'empyrée en flamme,
Ni les flots verts et bleus.

Dans cette plaine immense.

Tournant presque sans voir,
Son œil comme en démence
Ne cherchait qu'un point noir.

Et l'objet désirable
Pourtant ne venait pas,
Et le temps regrettable
S'enfuyait à grands pas.

Déjà dans sa carrière
Le soleil avançant
Traçait sur l'onde amère
Un sillon rougissant;

Déjà la vague pleine,
Au port ne montant plus,
Rendait l'attente vaine,
Les regards superflus.

Alors l'humble chercheuse
Allait fuir,... quand, au loin,

Sur la mer lumineuse,
S'élève un petit point.

Ce point devient étoile,
L'aile d'un goëland,
La forme d'une voile
Que ballonne le vent;

Puis, tel qu'un marin ivre
Et qui va de côté,
Un bloc qu'on ne peut suivre,
Tant il est ballotté;

Puis, tout couvert d'écume
Par le flot jaillissant,
Comme un cheval qui fume,
Un esquif bondissant,

La barque à rouge aigrette
Du bonhomme Thomas,
La sœur de Louisette

Balançant ses deux mâts.

O joie! ô pauvre mère!
O doux revirement!
Plus de tristesse amère,
D'angoisses, de tourment!

Allons, vite une amarre!
L'amarre tombe à l'eau;
De la corde on s'empare,
On tire le bateau;

Et prompt comme une flèche,
Et sans toucher le bord,
Avec sa voile fraîche
Thomas est dans le port.

IV

« Holà! bonjour, ma femme,
Bonjour, mon petit chou,
Mon cher ange, mon âme,
Embrassons-nous bien tous!

Un bon baiser, Louise,
Un baiser étouffant,
Là, sur ma barbe grise!
Encore, encore, enfant!

Ah! grand Dieu! quelle crainte
De ne plus vous revoir!
A la Vierge très-sainte,
Du matin jusqu'au soir,

Vous avez, je le pense,

Adressé force vœux;
Car la bourrasque immense
M'a fait filer des nœuds,

Des nœuds à perdre haleine.
J'ai tenu comme il faut,
Mais n'est barque qui tienne,
Quand Dieu souffle là-haut.

Fumant comme une pipe,
Et jurant comme un chien,
Vainement à Philippe
Je criais : Ce n'est rien;

Va, le vent, ce maroufle,
Est un de nos amis,
Voilà cent ans qu'il souffle
Pour nous de père en fils.

Bast! le vent a fait rage
Tant et tant, qu'à la fin

La mer dans le sillage
A repris mon butin;

Et mes superbes raies,
Et mes rougets si beaux,
Mes limandes à raies,
Mes énormes turbots,

Mes soles, mes barbues,
Mes carlets, mes merlans,
Mes congres, mes morues,
Poissons petits et grands,

Enfin toute ma charge,
Le poids de mon bateau,
Tout a repris le large,
Tout est rentré dans l'eau.

Pauvres gens que nous sommes!
Je comptais pourtant bien
Tirer de bonnes sommes

De ma pêche... Eh bien ! rien ;

Rien pour toi, chère femme,
Ni toi, bijou vermeil ;
C'est à me fendre l'âme,
Un guignon sans pareil.

Mais après tout la perte
N'est pas si grande encor ;
Si ma barque est déserte,
Voici mieux que de l'or.

Au diable donc la lame,
La barque, le poisson !
J'ai retrouvé ma femme,
Ma femme et Louison. »

Aussitôt le bon père,
De la main essuyant
Une larme légère
Sur sa joue ondoyant,

A sa chère petite
Donne baisers nouveaux;
Et la mettant ensuite
A cheval sur son dos,

Avec sa douce femme,
Au foyer qui l'attend,
Léger de corps et d'âme,
Il retourne chantant.

Souvenir d'atelier, écrit en 1828.

LA TENTATION.

POËME.

Un jour que je marchais triste par la campagne,
Un Esprit m'enleva sur la haute montagne
Où sous le doigt de Dieu la sainte Arche de bois
Prit terre et s'arrêta pour la première fois.
C'était le mont Arar : quand je fus sur le faîte,
L'Esprit me fit alors lever ma jeune tête,
En m'appelant d'un nom qui jamais sous le ciel
Ne s'était échappé des lèvres d'un mortel :
Il me nomma poëte, et soudain, à ma place,
Je fus illuminé des éclairs de sa face.

Comme un homme se tient tout droit dans son manteau,
Il était devant moi, jeune homme blanc et beau,
Paré superbement de deux ailes pendantes
Qui, de chaque côté, longues flammes ardentes,
Descendaient jusqu'à terre et lui couvraient le pié :
Et moi, contre son sein fortement appuyé,
Je cherchais de mon mieux à me tenir à terre,
Car le vent qui soufflait sur le mont solitaire
Me mettait tout le corps sans cesse en mouvement,
Et me faisait flotter comme un long vêtement.

Or, l'Esprit, de sa droite abaissant ma paupière :
« Poëte, me dit-il, vois-tu, de cette pierre,
Ces immenses déserts et de sables et d'eaux,
Où gisent çà et là, comme de grands troupeaux,
Les flancs ronds et noircis de mille Babylones?
Vois-tu ce vaste amas de tours et de pylônes
Qui rampent sur le sol ou montent dans les cieux,
Ces sublimes débris, calmes, silencieux,
Qui composent, autour de la roche où nous sommes,
La grande fourmilière où s'agitent les hommes?

Eh bien, je te dirai, si tu veux être à moi,
Les choses de la terre et leur secrète loi;
Je te dirai la main qui dans ces champs de sables
A répandu ces tas de villes périssables;
Je te dirai comment se font les nations,
Où s'en va le torrent des générations
Qui sans cesse ici-bas se poussent et s'écoulent;
Je te dirai le mot des empires qui croulent,
Et tu verras en plein le dessous des grandeurs
Et le vaste néant des humaines splendeurs.

Car je te lancerai par le monde et les villes,
Non comme un chariot rempli de choses viles,
Mais comme un de ces chars, aux grands axes de feu,
Qui portent aux cités les envoyés de Dieu.
Tu seras mon prophète, et sur toute ta face
J'apposerai mon sceau qui jamais ne s'efface;
Je te ferai plus haut que le trône des rois,
J'allongerai ton pas, j'élargirai ta voix,
J'y mettrai l'harmonie et la grâce qui touche,
Et partout suspendrai les peuples à ta bouche. »

Alors l'Esprit se tut : comme une harpe d'or
Sa grave et belle voix vibra longtemps encor,
Et moi, triste et pensif, emplissant mes oreilles
Des flots de sa parole abondante en merveilles,
J'étais comme un enfant qui, la coupe à la main,
Craint avant d'avoir bu l'amertume du vin;
J'hésitais à répondre, et toute ma poitrine
Résonnait aussi fort que la vague marine,
Et, le front incliné, je murmurais tout bas:
Qui que tu sois, Esprit, oh! ne me tente pas!

L'Esprit, sans me répondre une seule parole,
Poussa du pied la terre; et voilà qu'il s'envole,
Et voilà qu'avec lui, dans son aile enfermé,
Je plane sur le creux d'un volcan enfumé,
Et voilà que d'en haut j'entends la voix sublime
Me crier : « O mortel, penche-toi sur l'abîme! »
Alors je me penchai lentement pour y voir,
Mais mon œil tout au fond ne vit rien que du noir,
Et je n'entendis rien dans le gouffre sonore,
Que la voix de l'Esprit qui me parlait encore.

« Sois à moi, sois à moi! Nous plongerons au fond,
Car je sais, ô jeune homme! en ce gouffre profond,
Je sais un vieux damné des premiers jours du monde.
Si tu veux être à moi, par cette route immonde
Je te mène à la pierre où cet antique mort,
Comme un vieillard pensif et qui jamais ne dort,
Accroupi sur le plat de ses cuisses arides,
La tête entre ses doigts décharnés et livides,
Fait sa damnation avec tranquillité
Et comme ayant à soi toute l'éternité.

Et là, sans arrêter son infernale fièvre,
Je lui ferai pour toi mouvoir sa rude lèvre;
Et lui, passant la main sur son crâne pelé,
Comme un homme en sursaut qui s'éveille appelé,
Ce vieux mort te dira ce qu'il faut de souffrance,
De supplices sans fin, de maux sans espérance,
Pour tirer de deux yeux, toujours secs et béants,
Une chétive larme au bout de deux mille ans;
Ce qu'il faut de péchés afin que Dieu vous damne,
Et que la douleur vienne à vous rider le crâne.

Alors, alors, poëte à la bouche de fer,
Tu pourras bégayer quelques mots de l'enfer.
Tu pourras, au retour de ton voyage étrange,
Redire les douleurs du ténébreux archange,
Devant la tourbe humaine entre-bâiller le lieu
Qui l'attend au sortir de la face de Dieu;
Car parmi les vivants, toi seul, poëte austère,
Tu sauras ce que c'est, comme on le dit sur terre,
En voyant un lépreux sur sa couche enchaîné,
Tu sauras ce que c'est que souffrir en damné. »

Je ne répondis rien. Soudain, coupant la nue
Qui voilait à mes yeux une crête chenue,
L'Esprit, sur sa grande aile appuyé de nouveau,
Dirigea son essor vers le plus haut plateau.
Là, sous mes pieds tremblants, la terre vaste et sombre
Comme un plomb dans la mer parut plonger dans l'ombre;
Je ne vis plus la terre, et, dans l'air suspendu,
Comme au faîte des cieux un jeune aigle perdu,
Le ciel, sur mon front pâle et ma tête en démence,
Comme l'arche d'un pont jeta sa courbe immense.

Je n'avais que du ciel de l'un à l'autre bout,
A ma gauche, à ma droite, autour de moi, partout,
Du ciel, toujours du ciel pour contour et pour cime,
Du ciel pour horizon et du ciel pour abîme;
Si bien que sur la roche où j'étais transporté
On aurait dit, à voir l'Esprit à mon côté,
Deux jeunes déserteurs des phalanges divines
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du ciel égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas.

Or, l'Esprit, incliné sur mon pâle visage,
Me peignait de l'Éden le riant paysage,
L'ineffable bonheur d'être un beau séraphin,
D'avoir la face blanche et six ailes d'or fin,
De posséder les cieux, et, comme l'hirondelle,
De s'y rouler sans cesse au caprice de l'aile,
De monter, de descendre et de voiler son front,
Quand parfois au détour d'un nuage profond,
Comme un maître le soir qui parcourt son domaine,
On voit passer de Dieu la splendeur souveraine.

« Quel plaisir, disait-il, et quelle volupté,
D'être un rayon vivant de la Divinité,
De voir, du haut du ciel et de ses voûtes rondes,
Reluire sous ses pieds la poussière des mondes,
D'entendre, à chaque instant de leurs brillants réveils,
Chanter comme un oiseau des milliers de soleils!
Oh! quel bonheur de vivre avec de belles choses!
Qu'il est doux d'être heureux sans remonter aux causes!
Qu'il est doux d'être bien sans vouloir être mieux,
Et de n'avoir jamais à se lasser des cieux! »

Puis il me prononçait le beau nom de Marie,
Nom que j'aime d'enfance avec idolâtrie,
Le plus doux qui, tombé des campagnes du ciel,
Sur une lèvre humaine ait répandu son miel;
Nom céleste créé d'un sourire des anges
Pour en parer un jour la fleur de leurs phalanges;
Marie, ô nom divin! étoile du pêcheur,
Rose du paradis, baume plein de fraîcheur,
Qui parfume le monde et qui révèle aux âmes
La femme la plus sainte entre toutes les femmes.

Alors, à ce doux nom, je croyais voir soudain
S'entr'ouvrir les bosquets du céleste jardin;
Je croyais voir, au cœur de son troupeau de saintes,
De ses enfants vêtus de lis et d'hyacinthes,
Et de ses beaux vieillards, la reine du saint lieu
Sous son long voile blanc et son grand manteau bleu,
Marie, aux pieds du Christ, dans sa pose modeste,
Relevant vers le ciel sa paupière céleste,
Et regardant son fils avec un triste amour,
Comme craignant encor de le reperdre un jour.

Mais plus l'Esprit parlait, et plus sa face claire,
Comme un ardent soleil au moment qu'il éclaire,
S'allumait et prenait de nouvelles splendeurs.
Ses deux yeux étoilaient en de saintes ardeurs,
Puis son corps se levait, et, plus blanc que la neige,
Vaguait sur le rocher comme un morceau de liége,
Puis du bout de ses pieds il balayait le sol,
Et, comme l'oiseau près de reprendre son vol,
Il se penchait au vent, et de ses chaudes ailes
Faisait pleuvoir dans l'air des milliers d'étincelles.

On eût dit, à le voir dans ce balancement
Qui l'entraînait toujours au fond du firmament,
Dans cette impatience à rejeter la pierre
Et planer tout à l'aise aux champs de la lumière,
Quelque pauvre exilé dès longtemps sans espoir
Qu'on rappelle au pays et qui va le revoir,
Qui, plein de l'air natal et le front tout en nage,
En hâte, jette là son bâton de voyage
Et se suspend aux bras de quelque figuier mûr,
Pour embrasser des yeux son chaume et son vieux mur.

Pour moi, je n'entendais que la sainte harmonie
Et les pieux concerts de la race bénie.
Il me semblait ouïr tous les chœurs du saint lieu,
Chantant dans leur accord : Hosanna, gloire à Dieu!
Et tous ces chants divins de la cour bienheureuse
M'arrivaient aussi doux qu'une voix amoureuse,
Et m'enivraient les sens comme un baume de fleurs;
Et je disais tout haut, à travers mille pleurs:
Toi, qui veux remonter à la voûte éternelle,
Oh! sans moi ne pars pas et prends-moi dans ton aile!

Et comme un faible enfant qui fait ses premiers pas.
Je le priais des yeux, je lui tendais les bras;
Mais tout à coup l'Esprit me parut un autre être.
L'ange et ses blancs rayons venant à disparaître,
A leur place je vis un archange hautain,
Dont la face fumait comme un feu mal éteint.
Je reconnus Satan... et ma peau devint rêche
Comme celle d'un chien sortant de l'onde fraîche;
Le frisson sur mes os la roula par trois fois,
Et je me revêtis d'un grand signe de croix.

Puis je criai: Béni soit l'auteur de mon être!
Béni soit le Seigneur, qui m'a fait reconnaître
Et m'a fait voir à nu cet Esprit plein de fiel
Qui roula neuf grands jours des profondeurs du ciel!
O toi, qui vas toujours rôdant sur notre terre,
Toi, le premier auteur de l'antique adultère,
Qui, regorgeant au ciel d'un orgueil infernal,
Pour être au moins un dieu te fis le dieu du mal,
Toi, qui perdis enfin ma mère Ève la blonde,
Toi, par qui le péché se rua sur le monde,

Satan le foudroyé, tu n'auras pas ma main!
Va-t'en chercher ailleurs à mordre au genre humain!
Comme Job sur sa paille et raclant sa vermine,
Je veux rester toujours sous la crainte divine,
Je veux, le cœur entier à tes piéges ouvert,
Imiter le Seigneur tenté dans le désert.
Comme lui, d'un pied fort repoussant tes promesses.
Je ne veux pas, Satan, de toutes tes richesses;
Esprit maudit, va-t'en, ailleurs tourne tes pas;
Satan, il est écrit: Tu ne tenteras pas!

Soudain je ne vis plus d'archange et de montagne,
Et comme auparavant j'errais par la campagne;
Mais je ne marchais plus soucieux et pensif,
Le front bas, et traînant un pied lourd et tardif.
Un vent tout embaumé me venait de la plaine,
Je respirais en paix de toute mon haleine,
J'allais, j'allais toujours d'un pas souple et joyeux,
Foulant les belles fleurs et souriant aux cieux,
Et, la face sereine, en mon ivresse folle,
Je redisais cent fois, sur la sainte parole :

Bienheureux, bienheureux sont les pauvres d'esprit,
Car la terre longtemps les porte et leur sourit!
L'orgueil ne leur fait pas, des plaines de ce monde,
Un champ semé d'envie et de haine profonde,
Toutes les nuits pour eux ont des sommes de fer,
Leur pain quotidien n'a jamais rien d'amer,
Enfin, pauvres qu'ils sont au dire de l'apôtre,
Ils sont riches de joie en ce monde et dans l'autre:
Sur la terre, ô mortels, envions bien leur sort!
Trop souvent la pensée est l'enfer ou la mort.

Écrit en 1829. Publié en 1831.

LES QUATRE HEURES DE LA TERRE.

TABLEAUX POÉTIQUES.

LUX.

L'aube vient de blanchir la cime des hauts monts
Et de chasser la brume errante dans les fonds.
Bientôt du pur soleil la figure sacrée
Apparaît aux confins de la voûte éthérée.
A mesure qu'on voit grandir ses rayons d'or,
La nature reprend et la vie et l'essor.
Un sublime frisson agite les feuillages;
Sous le flot lumineux s'inclinent les ombrages;
L'alouette, éveillée aux premiers feux du jour,
Du creux des blonds sillons jette son cri d'amour,
S'élance, et dans l'air bleu des célestes campagnes
Aux mille jeux de l'aile appelle ses compagnes.

Les pâtres à leur tour arrivant dans les champs
Font au prince du ciel hommage de leurs chants,
Et leurs grands bœufs, foulant à pas égaux la terre,
Derrière eux bruyamment aspirent la lumière.
Tout s'anime, tout chante, et moi, penseur humain,
Comme le sol entier, je laisse mon cœur plein
Déborder, et je dis : Salut, père des flammes,
Source du mouvement, rénovateur des âmes!

MERIDIES.

Tous les seuils campagnards sont fermés ou déserts,
Nul bruit, nulle rumeur ne monte dans les airs,
Si ce n'est l'aboi sourd de quelque chien de garde
Que le pied d'un passant éveille, et qui regarde.
Hommes, femmes, enfants, tout le monde est aux champs,
Tous sont au dur travail des blés mûrs et penchants.
Là, le soleil, en roi jaloux de son domaine,
De l'un à l'autre bout largement se promène;
Là, d'un œil d'or couvant à plomb les moissonneurs,

Il tire de leurs flancs des torrents de sueurs.
Bientôt les traits aigus de la céleste flamme
Deviennent si perçants, que plus d'une pauvre âme
Laisse sur ses genoux retomber son bras lourd;
Les vainqueurs des épis sont vaincus à leur tour.
Il faut céder... Chacun va dans le voisinage
Chercher l'ombre d'un mur ou d'un buisson sauvage,
Et l'homme, pour un temps se livrant au sommeil,
Abandonne la terre à l'amour du soleil.

VESPER.

Mais voici que des monts les ombres s'épaississent.
S'allongent sur les champs et les bois obscurcissent;
Dans les champs et les bois la paix succède aux bruits,
Les oiseaux un à un regagnent leurs réduits,
Et, sous le vert rempart des feuilles et des mousses,
Pour un dernier concert unissent leurs voix douces.
Comme un rouge brasier au bord de l'horizon
Quelque temps suspendu, l'astre au fervent rayon

Dérobe à tous les yeux sa lumière empourprée;
Sur le sein rembruni de la voûte azurée
Et sur le front des bois quelque temps traîne encor
De la flamme divine un léger reflet d'or;
Puis tout s'éteint... Assis au pied d'une ruine,
Le tranquille gardien du troupeau qui rumine
Prend sa flûte et, levant son regard vers les cieux,
Fait au jour qui s'en va de rustiques adieux;
Tandis qu'au bord des lacs doucement attirée
Par le calme et les feux naissants de l'empyrée,
Avec ses jeunes faons aux timides naseaux
La biche vient sans peur humer le frais des eaux.

NOX.

La nuit silencieuse enveloppe le monde,
Et des longs crêpes noirs de son voile elle inonde
Également les monts, les plaines et les flots;
Tout semble revenir aux ombres du chaos.
Cependant d'un ton clair la lumière lactée

Détache le ciel pur de la masse attristée,
Mille regards de flamme éveillés dans l'éther
Brillent, en attendant qu'aux campagnes de l'air
La lune ait élevé sa radieuse image...
O nuit, superbe nuit, sans trouble, sans nuage,
Avec tes vents légers, tes baumes captivants,
Plonge dans le sommeil tous les êtres vivants!
Le jour a consumé les forces de leurs veines;
Pour reprendre au soleil leurs plaisirs et leurs peines,
Pour suivre jusqu'au bout leurs chemins inégaux,
Il leur faut amplement respirer tes pavots;
Qu'ils dorment tous, oui, tous; et vous, blanches étoiles,
Qui de la sombre nuit diamantez les voiles,
Soyez tendres à l'homme, et de vos milliers d'yeux
En songe versez-lui quelque chose des cieux!

Écrit en 1829.

DEVANT LES RUINES D'UNE ÉGLISE

DE PROVENCE.

Dans la sainte Avignon, à l'ombre d'une tour,
Parmi les murs croulés d'un cloître solitaire,
Deux noirs et longs cyprès groupés avec mystère,
Et quelques fûts de marbre allongés alentour:

Voilà ce que le temps, ce vieillard sans amour,
De la tombe de Laure a laissé sur la terre,
Ce qu'il a conservé de cette dame austère
Qu'un poëte chanta jusqu'à son dernier jour.

Mais qu'importent Saturne et ses puissants coups d'aile?
Pétrarque avec les sons de sa lyre immortelle
A mis la chaste femme à l'abri du trépas,

Et ses pieux sonnets sont un tombeau splendide
Où le Temps usera toujours sa faux rapide,
Et que son large pied ne renversera pas.

Juin 1830. Publié en 1840.

A UNE PETITE FLEUR.

Blanche étoile des prés dont le front pur rayonne
A travers le gazon,
Toi que je vis trop tard, petite fleur mignonne,
Enfant du val Suzon,
Adieu, demeure en paix sur la pente fleurie
Où je viens de m'asseoir!
Adieu, mignonne, adieu, car tu seras flétrie
Peut-être avant ce soir!...
Hélas! quoique à tes pieds les brins d'herbe, tes frères,
Pointus comme des dards,
Hérissent tout autour de tes feuilles légères
De verdoyants remparts,

O frêle créature! il faut bien peu de chose
Pour te mettre à néant;
Il te faut ce qu'il faut à la plus belle rose:
Un peu d'ombre et de vent.
Aussi pour toi je veux invoquer ta patronne,
Marguerite des cieux,
Marguerite la sainte, et que l'on dit si bonne
Dans les livres pieux.
Vierge du paradis, ô sainte! daigne prendre
Soin de ta blanche fleur;
Daigne veiller sur elle et toujours la défendre,
La garder de malheur!
Fais qu'en rasant les prés nulle folle hirondelle
Ne dirige son vol
Près de sa couche verte, et du coupant de l'aile
La fauche sur le sol;
Qu'un lézard vagabond, une couleuvre enfuie,
Ne viennent la ployer;
Ou que d'un noir nuage un trop gros flot de pluie
Ne tombe la noyer!
Fais surtout qu'en sa marche indolente et peu sûre

Un vacher au pied bot
Ne lui creuse du bois de sa large chaussure
Un ignoble tombeau;
Ni qu'un de ses grands bœufs qui dans l'herbe rumine
Et va toujours paissant,
Ce soir, en regagnant avec lui la chaumine,
Ne la mange en passant!
Enfin, très-chère fleur, puisse, hélas! ta vie être
Tout un long jour de miel,
Et puisses-tu mourir, comme Dieu t'a fait naître,
En regardant le ciel!

Bourgogne, juin 1830. Publié en 1831.

REMERCIEMENT.

Nombre de gens ont la richesse,
Écus, terres et diamants,
Tous les biens que dans sa tendresse
La Fortune, aveugle maîtresse,
Prodigue à ses heureux amants.

Beaucoup encore ont par naissance
Blasons d'or et cordons pourprés,
Les insignes de la puissance,
Tout ce qu'ici-bas l'homme encense
En fait de hochets colorés;

Mais un nom d'obscure origine
Et tout vêtu de probité,
Sans tache, blanc comme l'hermine,
Ah! c'est une faveur divine,
Un don de suprême beauté.

Et c'est là le trésor durable
Qu'avec le jour Dieu m'octroya,
C'est là le bien inestimable
Qu'après son trépas lamentable
Mon père encor me laissera.

Je t'en rends grâces, ô mon père!
Merci de ton nom plein d'honneur!
Bien qu'il soit rude et populaire,
Il a déjà, pour moi, sur terre,
Fait resplendir plus d'une fleur.

Porter le nom d'un honnête homme.
C'est, dès l'enfance, être béni.
Le nom de l'homme honnête est comme

Une faible et modeste somme
Qui multiplie à l'infini.

C'est l'aile blanche dont vous pare
Un père tendre et soucieux,
Et sur laquelle, jeune Icare,
Si de vous le talent s'empare,
Vous pourrez atteindre les cieux.

Ecrit en 1831.

MOROSITÉ.

Il arrive souvent certains jours dans l'année,
Où comme un vieux chef d'homme on a l'âme inclinée,
Où la jambe trébuche, où l'on marche sans voir,
Et lorsque l'on regarde on ne voit tout qu'en noir :
Jours mauvais, car partout où votre pied se pose,
Nature vous grimace une vilaine chose.
L'onde est forte et bourbeuse en passant sous le pont,
Le ciel noirâtre ou gris vous pèse comme un plomb,
L'arbre comme un corps nu dans ses branches frissonne,
Le vent glace, et dans l'air la cloche qui résonne
Semble un mourant qui geint par le mal harassé.
Partout un corbillard emmène un trépassé,

Partout nombre de gueux qui demandent l'aumône,
Partout des yeux éteints et des fronts pleins de jaune.
Enfin, si, désertant le tumulte et le bruit,
Tout au fond d'un faubourg, en un petit réduit,
Par hasard vous allez, pour consoler votre âme,
La suspendre un moment aux lèvres d'une femme,
Le noir vous suit encore en cette volupté;
Et là, bien qu'en ses bras l'amour vous ait jeté,
Bien que sur deux beaux yeux votre lèvre se joue,
A travers le satin de la plus fraîche joue,
Sous la plus fine peau, dans le plus doux transport,
Vous sentez percer l'os d'une tête de mort.

Publié en 1831.

LA CHUTE D'EAU.

Limpide et tranquille rivière,
Qui, née au sein d'un frais vallon,
Allais promenant ton eau claire
A travers feuillage et gazon;
Toi, qui n'émouvais la nature
Que d'un agréable murmure,
Comme zéphir dans les roseaux;
Toi, dont l'homme cherchait la rive,
Pour contempler la beauté vive
Du ciel bleu colorant les eaux;

Dans ton heureuse destinée
Quel changement triste et soudain!
Ta pente restreinte et gênée
Te fait bondir comme le daim,
En jets nombreux tu te divises,
Contre cent rochers tu te brises,
Et, roulant sables et cailloux,
Ton onde si calme et si douce
Se couvre de bruit et de mousse
Comme un torrent plein de courroux.

Puis voilà que même la terre
Venant à te manquer, il faut
Terminer ta rude carrière
Par un épouvantable saut;
Il te faut, liquide avalanche,
Le long d'un roc, en nappe blanche,
Glisser jour et nuit sans repos,
Pour aller, bruyante victime,
Au fond d'un vaste et noir abîme
Perdre l'écume de tes flots.

Rivière si calme et si pure,
Amour des oiseaux et des fleurs,
Pour toi la divine nature
Aurait dû n'avoir que douceurs!
Elle aurait dû, loin de ta source,
Mener paisiblement ta course
A travers maint val odorant,
Jusques au jour où dans son onde
Un grand fleuve à berge profonde
Eût recueilli ton frais courant.

Mais, ô rivière malheureuse!
Objet de mes tendres souhaits,
A ta fin triste et désastreuse
Pourquoi donner de vains regrets?
Pourquoi perdre ma voix plaintive
Dans les cent échos de ta rive
Se renvoyant ton sourd fracas?
N'es-tu point la fidèle image
De notre singulier passage
A travers les champs d'ici-bas?

Hélas! ainsi coule la vie,
Pure et sereine tout d'abord,
Puis au calme bientôt ravie
Par le travail et par l'effort.
Ainsi s'use notre jeunesse
En vains désirs, en folle ivresse,
Et, courant toujours agité,
Ainsi tombe, après mille transes,
Notre vie et ses espérances
Au gouffre de l'éternité.

Basses-Pyrénées, août 1831. Publié en 1857.

L'AIGLE MORT.

Lui qui, la tête haute et sans cligner des yeux,
Contemplait le soleil dans sa pleine lumière,
Lui qui bravait la foudre en son vol orgueilleux,
Le voilà devenu l'égal de la poussière.

Son regard est éteint, son col nerveux ployé;
Son aile détendue, à la brise mutine
N'offre plus résistance, et, fermée à moitié,
Sa serre est retirée au creux de sa poitrine.

Muet, froid et sans pouls, le fier dominateur

N'est plus qu'un vain sujet de quolibet stupide,
Pour quelques bergerets entourant le chasseur
Qui vient de le frapper de sa balle rapide.

Et pourtant cet immense et splendide horizon
Du ciel bleu couronnant les monts aux blanches crêtes,
Ce lac aux flots d'azur bordé de frais gazon,
Et tous ces noirs sapins suspendus sur nos têtes;

Ces eaux, ces bois, ces monts, tout ce pays enfin
De neige et de verdure était le beau domaine,
Où du matin au soir l'animal souverain
Promenait largement son amour et sa haine.

Maintenant, c'en est fait, il ne le verra plus!
Ce n'est plus pour ses yeux que blanchira l'aurore;
Ce n'est plus pour son aile et ses vols éperdus
Que les vents sur les monts frissonneront encore.

Ce n'est plus pour sa chasse aux féroces élans
Que les bois empliront de chants leurs noirs ombrages,

Ni pour calmer la soif de ses festins sanglants
Que le lac déploîra son onde aux bleus mirages.

Tant de charme et d'attraits ne seront plus compris
Même du cœur plaintif de sa triste compagne,
Qui va, longtemps errante et poussant de longs cris,
Demander son époux à toute la montagne.

Basses-Pyrénées, 1831.

UN RÉVEIL D'ENFANT.

Il est doux de rêver, sur une blanche rive,
Au rhythme régulier de la vague plaintive;
Il est doux d'écouter glisser l'aile du vent
Sur les bords anguleux d'un feuillage mouvant;
Par les champs, il est doux, le matin, sur sa tête,
D'entendre retentir les cris de l'alouette,
Et d'ouïr, à midi, dans les plaines du ciel
Le vol harmonieux des faiseuses de miel;
Vers le soir, il est doux, derrière les charmilles,
De se laisser surprendre aux voix des jeunes filles,
Et de prêter l'oreille aux sublimes concerts

Que la cloche rustique épanche dans les airs :
Mais si doux que ces bruits soient, plus doux est encore,
Lorsque d'un feu rosé l'orient se colore,
D'entendre en une chambre, au fond de son berceau,
Un tout petit enfant chanter comme un oiseau.
Si l'on est père, alors ce léger babillage,
Ce gazouillis plus frais que l'oiseleux ramage,
Au fond de votre cœur pénétrant doucement,
L'inonde avec le jour d'un pur ravissement;
Et l'on goûte de Dieu les voluptés profondes,
Lorsqu'à son grand soleil se réveillent les mondes.

Basses-Pyrénées, 1831.

L'AIR INACHEVÉ.

Pourquoi ce chant de jeune femme,
Qu'avec tant d'ivresse mon âme
Au bord de la lande écoutait,
Suspend-il sa note de flamme
Et laisse-t-il l'écho muet?

Que veut dire cet air étrange,
Où peine au plaisir se mélange,
Et qui soudain reste incomplet?
Achève-le, douce mésange,
De ton cœur donne le secret!

Mais vain espoir, vaine demande,
La gitanelle après sa bande
S'élance d'un pied plein d'ardeur,
Et seul je reste sur la lande,
Avec quelques notes au cœur.

Élan confus d'une jeune âme,
Chant divin dont mon cœur réclame
Vainement les derniers accents,
De ta mélancolique flamme
Qui me dira jamais le sens?

Personne, car l'âme charmante
D'où sortait la note émouvante
Vers d'autres lieux porte ses pas,
Et sur terre toujours errante
Près de moi ne reviendra pas...

Ainsi de nous, mortelle engeance!
Ce chant est notre ressemblance :
Mélange de joie et de pleurs.

Notre vie ici-bas commence
Pour se continuer ailleurs ;

Oui, pour aller, de monde en monde,
Poursuivre, ardente vagabonde,
Son but toujours plus éclairci,
Avec une amour plus profonde,
Et moins de mal sans doute aussi.

Mont-de-Marsan, 1831.

POUR UNE JEUNE COUSINE

PARTIE EN RUSSIE.

Hirondelle de France au bord du grand Volga
Par le malheur jetée,
Et qui vins un moment, loin des tiens, fermer là
Ta pauvre aile agitée;
Toi qui n'aimais, hélas! que le ciel du pays,
Les soins de la famille,
Et les doux entretiens des parents, des amis,
Près du feu qui pétille :
Que d'angoisses pour toi, lorsqu'il fallut quitter
Tous ces biens de ta vie,

T'élancer sur les flots et te voir emporter
Par l'autan en furie!
Et tu partis! non point pour rencontrer un ciel
Plus clément à ton âme,
Et dans les airs trouver plus de baume et de miel
A ta poitrine en flamme;
Mais pour lutter avec des vents âpres et froids,
Affronter grêle et neige,
Vivre au sein de la nuit et veiller sous des toits
Qu'un long hiver assiége.
N'importe, tu partis, car tu ne voulais pas,
Ame fière, âme bonne,
Causer la moindre gêne et le moindre embarras
Au foyer de personne!
Et Dieu, Dieu qui voyait ton noble dévoûment,
N'adoucit point ta peine,
Et la mort vint bientôt glacer ton cœur aimant
Sur la rive lointaine.
Ah! puisse-t-il, là-haut, le grand Compensateur,
Réparer ta misère,
Et t'accorder à flots la paix et le bonheur

Que tu n'eus point sur terre !
Sa justice le doit à tes mâles vertus,
A ton constant orage,
Modèle si touchant, en nos jours corrompus,
D'honneur et de courage.

1833.

A UN AMI DANS LE CHAGRIN.

O Lorenzo, depuis quelque temps ton étude
Est de fuir les humains : rompant toute habitude,
Tout commerce avec eux, tu n'aimes que les bois
Et les rocs où jamais ne retentit leur voix.
Nul vallon n'est assez écarté, nul bocage
Assez noir et fourré de lambrusque sauvage :
Il faut, ô fugitif! à tes sombres regards
Un immense désert ombré de toutes parts.
D'où te vient, jeune encor, cette mélancolie?
Est-ce que de l'amour la terrible folie
Tient asservis tes sens? Est-ce que ce doux miel
Par quelque trahison serait devenu fiel?

Ou bien l'art glorieux, l'art aux palmes brillantes,
A-t-il déçu l'ardeur de tes veilles constantes?
Ou la mort aurait-elle emporté dans ses bras
L'être que ton cœur tendre adorait ici-bas?
Si grands que soient tes maux, et grands je les suppose,
Lorenzo, cependant, doivent-ils être cause
D'une fuite éternelle en de sauvages lieux
Hantés rien que des cerfs et du souffle des cieux?
Pourquoi te confier aux êtres insensibles,
Aux rocs toujours muets, aux chênes impassibles?
Le fond des bois souvent est propice aux douleurs,
Je le sais; on y peut laisser couler ses pleurs
Et, comme un large fleuve épanchant ses eaux saintes,
Donner un libre cours au tumulte des plaintes;
Mais si puissants que soient le silence et la paix
Qui pleuvent des rochers et des rameaux épais,
Si ravissants que soient le reflet des verdures,
Le pur cristal des eaux, leurs suaves murmures,
Tous ces baumes calmants ne sont jamais si doux,
Que la voix d'un ami qui vous dit : Qu'avez-vous?
Non, les plus frais soupirs du zéphir qui s'envole

Ne valent pas le son d'une telle parole;
Le sourire des fleurs aux rebords d'un chemin,
Son regard amoureux et son toucher de main.
Va, le monde n'est pas tout à fait privé d'âmes
Aimantes; il en est encor pleines de flammes,
Qui savent sur le mal poser un doigt discret
Et jusques à la mort conserver un secret.
Vers elles laisse-toi, sans honte qui repousse,
Ramener par la main de la sagesse douce,
Et reviens noblement au sein de la cité
Mettre aux bras d'un ami ton cœur inquiété...
Vois le serpent doré qu'une serpe luisante
Vient de couper en deux! sur l'herbe rougissante
Chacun de ses tronçons, saignant et mutilé,
Se rapproche, semblant l'un par l'autre appelé.
Pour se rejoindre ils font d'égales tentatives:
Mais ces pauvres tronçons aux fibres encor vives,
Las! seront refroidis et glacés par la mort
Avant qu'ait réussi leur mutuel effort.
Nature ainsi le veut, et toi, toi que j'invite
A pareil mouvement, de l'exemple profite.

Jeune homme, ne romps pas la touchante union
Que fit en nous créant la suprême raison,
Ne te sépare point du chœur de tes semblables.
Si parfois le destin aux coups épouvantables
Te frappe et pour un temps t'éloigne des humains,
Imite le reptile en ses retours soudains,
Rejoins le membre au corps... Le pouvoir de le faire,
A l'homme, l'homme seul, fut accordé sur terre.

Fontainebleau, 1835.

SUR UNE PEINTURE DU PRIMATICE.

Nymphes, sonnez du cor, accouplez et liez
Les dogues aux flancs noirs et les blancs lévriers;
Voici que part Diane. En sa course légère,
Elle va de l'Hémus abaisser la fougère,
Et sur les verts sommets, et dans les creux ravins,
Percer de flèches d'or les biches et les daims...
Mais est-ce là Diane? est-ce bien la déesse
Que l'ombre des forêts seulement intéresse,
Et qui ne prend plaisir qu'aux féroces abois
D'une meute fouillant et refouillant les bois?
Diane! nul apprêt n'éclate sur sa tête :
Un nœud contre l'assaut de la brise indiscrète

Soutient seul ses cheveux, et son corps élancé
Toujours d'une tunique est chastement pressé.
Mais celle-ci, non pas... d'une grâce ingénue,
Dans la fraîcheur des bois elle entre toute nue.
L'or de ses blonds cheveux forme de beaux dessins
Sur son front souriant; la rougeur de ses seins
Brille sans voile au jour, et sa jambe divine,
Libre, sans vêtement, pose sur l'herbe fine
Un pied d'albâtre; puis, à chacun de ses pas,
Une odeur d'ambroisie émane: ce n'est pas,
Ce n'est pas là Diane! Oh non! mais Cythérée
Qui, prenant de sa sœur et la trousse dorée
Et l'arc sonore, au fond des grands bois ténébreux
Va surprendre Adonis au milieu de ses jeux.

Fontainebleau, 1835.

LE HÊTRE.

Il est dans la forêt un magnifique ombrage,
Un hêtre de haut port et dont le vert feuillage
Autour de son fût gris descend abondamment.
Comme une chevelure autour d'un cou charmant
La flamme du soleil, dans sa course divine,
Matin et soir au front de pourpre l'illumine;
Les vents l'agitent peu; le rossignol parfois
Se plaît à l'enchanter des soupirs de sa voix.
Bien des couples aimants, cherchant sa solitude,
Y sont venus cacher leur douce inquiétude:
Et beaucoup ont gravé sur son tronc vigoureux
Des chiffres qui vivront plus longtemps que leurs feux.
Leurs feux... peut-être, hélas! que ces cœurs pleins d'ivresse

Tout un été n'ont pas conservé leur tendresse,
Et se sont délaissés même avant que l'hiver
Ait à l'arbre ravi son épais manteau vert.
Qu'importe?... ils sont venus sous l'ombrage propice;
Ils ont là de l'amour savouré le calice,
Et, leur bonheur n'eût-il duré qu'un seul matin,
Ils ont senti la vie et rempli leur destin.

Fontainebleau, 1835.

CHANSON DES BOIS.

Si l'on savait la vie
Du pauvre charbonnier,
Plus d'un aurait envie
Peut-être du métier,
Et dirait : Gai la vie
  Du charbonnier!

Notre hutte est petite,
Toute de rameaux frais,
Mais celui qui l'habite
Y trouve des attraits :
Un bon lit de fougère,

Puis un cruchon de vin,
Pour rendre plus légère
La tâche du matin.

Le matin, la fauvette
Nous sonne le réveil;
En nos mains la serpette
Joue aux feux du soleil;
Quand nous taillons la soupe,
C'est au chant des oiseaux,
Qui descendent en troupe
Partager les morceaux.

La nuit, quand tout repose
Au fond de la forêt,
A l'entour du feu rose
Qui luit sous le cotret,
On fume et puis l'on chante,
Et le sommeil vous prend,
Toujours l'âme contente
Et d'amour rêvassant.

Si notre face est noire,
Notre cœur ne l'est pas :
Maint pauvre homme a mémoire
De nos humbles repas;
Par la nuit et l'orage
Que de piétons surpris,
Sous nos toits de feuillage
Ont trouvé des abris!

Si l'on savait la vie
Du pauvre charbonnier,
Plus d'un aurait envie
Peut-être du métier,
Et dirait : Gai la vie
Du charbonnier!

Fontainebleau, 1835. Mis en musique par Mme Dentu.

LE MOUCHERON.

Je le suivais de l'œil, petit être égaré,
Sur le tapis moussu de l'humide fourré
Où la muse inquiète
M'avait conduit, et là, muet contemplateur,
L'insecte, et non le rhythme au murmure enchanteur,
Préoccupait ma tête.

Il me semblait si triste en ce réduit ombreux,
Lui qu'avait enfanté le soleil lumineux,
Que j'en avais grand'peine;
L'aile collée au dos, immobile, transi,

On eût dit que la mort au cœur l'avait saisi
De sa glaçante haleine.

Mais voilà que, sortant de nuages épais,
L'œil rouge du soleil perce les rameaux frais
De deux longs jets de flamme;
Et les deux rayons d'or, tombant sur le gazon,
A tout le monde obscur de la verte prison
Donnent la vie et l'âme.

L'insecte s'en émeut : quittant son lourd repos,
Il passe en frémissant ses pattes sur son dos;
Sa cuirasse légère
Étincelle, et, mouvant ses ailerons nacrés,
Avec bruit il se perd dans les flots empourprés
De la vive lumière...

O lux! splendeur du vrai! m'écriai-je aussitôt;
Quel bonheur quand, tombé du grand foyer d'en haut,
Ton feu pur nous inonde!
Privés de tes clartés, comme ce fils des cieux,

Nous languissons muets, glacés et soucieux
Dans les ombres du monde.

Mais que le jet divin illumine nos fronts,
Et notre âme s'égaye et, vainqueurs, nous rentrons
Dans les célestes voies;
Et la terre oubliant pour les choses du ciel,
Nous buvons, dès ce monde, à la coupe de miel
Des éternelles joies!

Fontainebleau, 1835.

PRIÈRE.

O toi, que nul cerveau n'a pu comprendre encore,
Mais que mon âme sent et que mon cœur adore,
O Dieu, maître éternel du monde et des humains,
Vers toi pieusement je lève mes deux mains!
Sur ce globe fangeux soulage, je t'en prie,
Une âme que le mal, comme tigre en furie,
Tient depuis le berceau sous ses ongles de fer
Et dont cruellement il torture la chair.
Et cette âme, grand Dieu! c'est une âme innocente,
A tes suprêmes lois soumise, obéissante,
Une âme dont le bien fut sans cesse le but,
Et qui donna toujours plus qu'elle ne reçut.
Hélas! je ne viens pas te demander pour elle

Le champ vaste et doré d'une vie éternelle;
Mais, pour le peu de jours qu'il lui reste ici-bas
A vivre, la douceur de ne se plaindre pas,
Le bonheur de vieillir sans trop grande souffrance.
O mon Dieu! c'est un don facile à ta puissance,
Et ce léger bienfait échappé de ta main
Ne saurait déranger ton ordre souverain;
Et ce sera beaucoup pour l'être qui soupire,
Pour celle dont la vie est un si dur martyre
Et qui voit sur son front tomber l'ombre du soir
Sans un souffle de paix, sans un rayon d'espoir.
O Dieu conservateur, père de la nature,
Toi qui prends en pitié la moindre créature,
Qui remets dans les bois les ailes de l'oiseau
Et rends le mouvement au petit vermisseau,
Dieu juste, Dieu puissant, accueille ma prière,
C'est l'homme qui te crie en faveur de sa mère!

1836.

APRÈS LA MORT.

Souvent l'on me disait, lorsque j'étais enfant :
La perte d'une mère
Est de tous les malheurs le plus vif, le plus grand,
Qui vous frappe sur terre.
Ah! je n'ai bien compris ce que l'on me disait
Qu'en éprouvant moi-même
L'événement fatal et tout le mal que fait
La mort dure et suprême.
Que les liens sont forts! comme l'on souffre, hélas!
A voir briser la chaîne
Qui rattachait à vous celle que le trépas
Aux lieux sombres entraîne!

On dirait que son cœur et le vôtre en commun
Ont mille nœuds sensibles
Qu'il faille sentir rompre et tomber un par un
Sous des fers invisibles.
Ce sont les souvenirs de nos premiers printemps :
Notre rieuse enfance
Aux bras de sa tendresse, et ses soins vigilants
Aux jours de la souffrance;
Ce sont nos premiers bonds en dehors de ses yeux,
Et sa fierté ravie
En écoutant le bruit de nos pas glorieux
Dans les champs de la vie;
Ce sont les sentiments de profonde amitié,
Flot sûr, inépuisable,
Dont jusqu'au dernier jour notre cœur est noyé
Par son âme adorable.
Et perdre tout cela, sans retour, quel malheur!
Quelles vives blessures!
Quel mal que de sentir à la harpe du cœur
Casser les cordes pures!
Tombent, tombent sur moi les coups les plus cruels

Pour la pauvre âme humaine,
Les mécomptes du cœur et les revers mortels
De la fortune vaine;
Jeux du sort, abandons, traîtrises, pauvreté,
Que pouvez-vous me faire?
Ne puis-je vous souffrir, puisque j'ai supporté
La perte d'une mère?

1838.

A MA MÈRE.

Si je vaux quelque chose, et si dans cette vie
On m'estime et m'honore un peu,
Ce sera pour beaucoup ton œuvre, âme chérie,
Et ma reconnaissance éternelle, infinie,
Te suivra jusqu'au sein de Dieu.

C'est toi qui m'enseignas les vertus de ce monde,
C'est toi qui vers de doux penchants
Tournant, comme un ruisseau, mon humeur vagabonde,
Me fis prendre les bons en amitié profonde,
Et même en pitié les méchants.

C'est par toi que j'appris à supporter la peine
Avec calme et virilité,

A garder, quel que soit le malheur qui nous vienne,
Cette pudeur de l'homme à la face hautaine
Que l'on appelle dignité.

C'est ton exemple, ô toi la plus simple des femmes!
Qui me fis comprendre et savoir
Qu'ici-bas le bonheur pour les mortelles âmes
Est moins le bruit du monde avec toutes ses flammes
Que l'observance du devoir.

Et tes sages avis, tes exemples, ma mère,
Comme du grain plein de vigueur,
Comme du pur froment dans une bonne terre,
Jusqu'à mon dernier jour germeront, je l'espère,
Au fond solide de mon cœur.

Les leçons d'une mère, ah! ces choses divines,
Ce sont des perles de haut prix
Qu'elle rassemble au temps des grâces enfantines,
Qu'elle met en collier, et que de ses mains fines
Elle pend au cou de ses fils.

Ce beau collier alors protége notre enfance
Et la préserve des faux pas;
Puis, quand vers la jeunesse avec feu l'on s'élance,
Et qu'on laisse tomber la robe d'innocence,
Heureux qui ne le jette pas!

Heureux qui l'a gardé : les passions du monde
Coulent dessus comme un zéphir;
Leur haleine mauvaise et leur vapeur immonde
Passent sans altérer ses perles et leur onde
Où le ciel vient se réfléchir.

Je ne sais quoi de doux, de charmant s'en exhale
Sur nos fronts à tous les instants,
Et l'on a beau toucher à la borne fatale,
Comme un baume divin sa fraîcheur matinale
Parfume encor nos cheveux blancs.

1839.

LA FUITE DES ANS.

IMITÉ DE SAPHO.

O jours de ma jeunesse!
Qu'êtes-vous devenus?
Doux oiseaux que j'ai vus
Passer avec vitesse,
Ne reviendrez-vous plus?

— Comme tout ce qu'efface
Le temps sous ses pieds nus,
Comme l'eau sans reflux
Qui s'écoule et qui passe,
Nous ne reviendrons plus.

Comme tout ce qui brille
En ce monde confus,
La fleur des blés touffus,
La fraîcheur d'une fille,
Nous ne reviendrons plus.

Comme la note folle
Que dans les bois feuillus
Jettent deux cœurs émus
Au pur souffle d'Éole,
Nous ne reviendrons plus.

— O jours de ma jeunesse !
Êtes-vous disparus,
A tout jamais perdus ?
— Oui, pleurez-nous sans cesse,
Nous ne reviendrons plus.

1839.

ÉPITRE FRATERNELLE.

Toi que Dieu me donna pour sœur,
Toi que j'aime de tout mon cœur,
Pourquoi donc si souvent les larmes
Viennent-elles mouiller tes yeux?
Et pourquoi l'azur des grands cieux,
Dans leur pur cristal plein de charmes,
Roule-t-il sombre et nébuleux?
Sur la terre, lente et rêveuse,
Distraite, l'œil inattaché,
Comme la pâle tubéreuse
Tu fleuris, le corps mi-penché.
Rien du monde ne t'intéresse,

Rien par toi n'en est regretté,
Tu fuis la foule qui t'oppresse,
Et la douce et morne tristesse
Marche toujours à ton côté.
Hélas! hélas! souffrant de l'âme
Plus que tu ne souffres du corps,
Tu vois toujours le ciel dehors
Noircir ou jeter de la flamme.
Tes enfants d'abord sont l'objet
De ta vive sollicitude,
Et bien des nuits, d'une aile rude,
L'effroi voltige à ton chevet;
Puis d'une mère agonisante
L'affreux souvenir te tourmente,
Te suit jusqu'en tes rêves doux;
Ou bien l'avenir d'un époux
Occupe ta pensée aimante;
Et, quel que soit l'événement
Qui te remue ou t'épouvante,
Noir avenir, passé, présent,
Tout en ton cœur triste et dolent

Déchire une fibre secrète
Et te laisse de longs émois,
Autant qu'à la biche inquiète
Un bruit de chasse dans les bois.
O chère sœur! ô douce femme!
Il est vrai, bien vrai, que le ciel
Aurait pu verser en ton âme
Un fleuve de baume et de miel,
Que l'auteur des grâces divines
Aurait pu, sans grandes faveurs,
A tes pieds semer moins d'épines,
Faire éclore plus d'aubépines
Et t'envoyer plus de senteurs.
Mais quoique la Toute-Puissance
T'ait fort peu donné jusqu'ici,
Ne crois point que sa providence
De toi ne prenne aucun souci.
Espère au contraire en sa grâce,
En ses retours, et songe enfin
Que dans ce bas monde incertain
Rien ne reste à la même place.

Et que tout a son lendemain.
Oui, de beaux jours peuvent encore
Luire à tes yeux, et la santé
Peut rendre à ton front attristé
Les fraîches couleurs de l'aurore;
Oui, la fortune aux jeux cruels
Peut abréger ton dur martyre,
Te reprendre sous son empire,
Et de son gracieux sourire
Dorer tes rêves maternels.
Rouvre ton cœur à l'espérance,
Crois à des jours plus consolants,
Au tiède zéphir qui s'avance,
Aux douceurs du divin printemps;
Crois au retour des hirondelles,
Au départ des sombres autans,
A l'écho des bonnes nouvelles,
A la santé de tes enfants.
Enfin si, malgré l'assurance
Dont mon cœur aime à te remplir,
Ton âme toujours en souffrance

N'ose pas croire à l'avenir ;
Si, dans ta tristesse profonde,
Tu doutes encor du bonheur,
Tu peux douter de tout au monde,
Du ciel, de la terre et de l'onde,
Mais pour toi jamais de mon cœur.

1839.

LES ROSES ROUGES.

A MON AMI A. DAUDIGNAC.

On dit que voyageant aux plaines de la Grèce
Le beau dieu de Nysa, le père de l'ivresse,
S'endormit quelque temps près d'un jeune églantier.
Comme il se réveillait, le zéphir printanier
Sur l'arbuste en boutons ouvrit une fleur blanche
Qui devant l'immortel fléchit avec la branche.
Bacchus la trouve belle, et sur-le-champ son cœur
Se rappelle, à l'aspect de la douce pâleur,
Les pâleurs d'Ariane errant au bord de l'onde
Dans les égarements d'une douleur profonde.
Ce souvenir l'émeut, et le dieu va poser

Sur l'enfant du zéphir un suave baiser;
Mais, tout en lui faisant cette faveur charmante,
Une goutte de vin à sa barbe pendante
Roule comme un rubis dans le sein de la fleur,
Et la voilà changée à jamais de couleur.

O Provins! c'est ainsi qu'en tes fraîches prairies
Promenant un été mes vagues rêveries
Et tes roses voyant briller avec éclat,
J'essayais d'expliquer leur puissant incarnat.
Reportant mon esprit au ciel bleu de leur mère
Cypris, et caressant l'amoureuse chimère,
En elles je cherchais le symbole enchanté
Des feux ardents du cœur et de la volupté.
Pourtant il me peinait que ces choses divines
Eussent reçu jadis les teintes purpurines
Du sang d'une déesse, et qu'ainsi leur couleur
Fût le triste produit d'un moment de douleur.
J'aimai mieux et jugeai comme plus vraisemblable
La légende sans nom du vieux temps de la fable
Que je viens de citer, et qui donne à Bacchus

L'honneur d'avoir fait naître une splendeur de plus
Dans le vert firmament du jardin de la terre.
L'histoire, dira-t-on, en est bien mensongère;
Je le sais... Mais sur nous quand si tôt vient le soir,
Et surtout le chagrin, n'est-il pas doux de voir
Les lèvres du plaisir à l'haleine féconde
Colorer quelquefois les pâleurs de ce monde?

Provins, 1842.

LE SOMMET DU HONECK.

A MM. ALFRED NÉE ET LADET.

O pics majestueux! ô montagnes hautaines!
Que vous avez d'attraits pour les âmes humaines,
Pour un rimeur surtout!... L'été, par un ciel pur,
Quel charme, comme oiseau balancé dans l'azur,
De donner au sommet de vos crêtes ardues
A ses libres pensers de vastes étendues!
L'enthousiasme alors sur des ailes de feu
Vous prend et fait chanter l'œuvre sainte de Dieu.
Mais plus heureux encore est le jeune homme tendre
Qui, suivant les sentiers que le chevreau sait prendre,
Avec une compagne aimante et de son choix

Y monte respirer la fraîcheur des grands bois.
Là, le calme divin de la hauteur sereine
Enivre tous ses sens : la solitude est pleine,
Et sur le vert sommet des monts silencieux
La voix du cœur aimé s'écoute et s'entend mieux.

Vosges, 1842.

DIALOGUE.

SOUVENIR D'UN POËTE PERSAN.

Tandis que sur un roc ma pensée attentive
Se perd à contempler l'immensité plaintive,
Les flots tumultueux s'en viennent à mes piés
Expirer en chantant sur les cailloux broyés...
« Que voulez-vous me dire, ô rumeur vagabonde? »
« — Nous venons, nous venons, fils de la mer profonde,
Image du Très-Haut, miroir de ses rayons,
Te raconter de lui le peu que nous savons.
Bien des esprits hautains gonflés par la science
Disent qu'elle pourra leur donner connaissance
Des fondements secrets du suprême élément :

Ah! l'orgueil des humains se trompe étrangement!
La gloire du grand Être est sans borne, et la vue
La plus longue n'en peut mesurer l'étendue,
Le cœur le plus rempli de sensibilité
N'en possède qu'un grain auprès de sa bonté;
L'oiseau de la pensée a beau jouer de l'aile,
Il n'atteindra jamais à l'Essence éternelle;
En cet autre océan où tout semble aboutir
Mille et mille vaisseaux sont allés s'engloutir,
Sans qu'on en ait jamais revu planche au rivage.
O poëte rêveur! que ton esprit soit sage;
Renonce au grand problème, et, pliant les genoux,
Sans chercher ce qu'est Dieu, chante-le comme nous!»

Pornic, 1843.

L'IMAGE DU CHEVALIER.

Vieux croisé, dont les os ne sont plus que poussière
Depuis longtemps livrée aux caprices des vents,
Mais dont l'image encore apparaît sur la pierre
Qui déroba ton corps aux regards des vivants,

Puisse le souverain de cette solitude,
Le temps, ce noir vainqueur de tout ce qui fut beau,
Ne point appesantir sur toi sa lame rude
Et de ta sépulture épargner ce lambeau !

Bien qu'il soit à demi couvert d'herbes rustiques
Et dans un humble coin relégué sans honneur,

A tous les cœurs épris des dévoûments antiques
Il rappelle des jours d'une haute valeur;

Il nous fait souvenir qu'au vieil âge, nos pères,
Nos aïeux quittaient tout pour suivre un saint drapeau,
Et partaient bravement aux terres étrangères,
Non pour gagner de l'or, mais sauver un tombeau.

Cimetière de Sainte-Marie de Pornic, 1843. Publié en 1857.

LA VISITE PROVIDENTIELLE.

A MES AMIS GABRIEL ET ÉDOUARD DENTU.

« Non, non, mes chers enfants, vous n'irez pas sur mer,
Quoique le vent soit doux, l'air pur, l'horizon clair,
Et que Paul soit habile à manier ses rames,
Je ne veux pas vous voir galoper sur les lames,
Car nous avons affaire ailleurs; il faut, tous deux,
Que vous m'accompagniez, en garçons gracieux,
Chez le brave docteur qui nous a fait visite.
C'est politesse due à cet homme d'élite,
Et, quel que soit l'ennui que vous puissiez avoir,
Il sera toujours bien de remplir son devoir. »

A ces mots pleins de sens, de sage discipline,

Nos jeunes écoliers font assez grise mine,
Quittent la main de Paul et, murmurant un peu,
Disent : « Maman s'oppose, — un autre jour — adieu ! »
Puis l'on va s'habiller, et, gagnant la demeure
De l'honnête Esculape, on reste près d'une heure
A l'entendre causer des choses du moment,
Du tiers, du quart, et puis on revient doucement
Au logis, pas à pas, muet, tête inclinée,
Et chacun se disant : « J'ai perdu ma journée ! »
Or, comme on approchait des marches du logis,
Voilà que l'on y trouve assemblé devant l'huis
Tout un monde ; des cris et des plaintes de femme
S'échappaient du dedans et vous effrayaient l'âme.
Quel malheur était-il arrivé depuis peu ?
Était-ce une querelle ? ou, plus encor, le feu,
Éclatant tout à coup, mettait-il en détresse
Les servantes ? Hélas ! hélas ! c'était l'hôtesse,
Mère du jeune Paul, qui, criant et pleurant,
Tâchait de ranimer son fils presque mourant
Qu'on venait d'apporter glacé par l'onde amère,
Et le corps immobile, au long d'une civière !

Le malheureux garçon!... A peine hors du port,
Surpris d'un coup de vent qui trompa son effort.
Il avait fait naufrage, et sans l'heureuse chance
D'un navire passant juste en sa défaillance
Et qui, jetant bien vite à la mer son canot,
Avait pu l'arracher à la force du flot,
De lui c'en était fait, il laissait sous la lame,
Nageur bientôt lassé, son corps avec son âme.

A ce récit des gens, la dame de Paris
S'arrête, toute pâle... Elle songe à ses fils
Qui devaient se trouver dans la barque du mousse.
Et dont aucun n'eût pu de l'horrible secousse
Revenir... Puis, avant de reprendre le pas,
Elle serre un moment ses enfants dans ses bras
Et leur dit : « Avec moi vous louerez Dieu, j'espère,
D'avoir eu ce matin une visite à faire! »

Pornic, 1843.

A UNE DAME PORTANT LE NOM DE MÉLANIE.

De votre nom charmant vous craignez l'influence :
Son origine est sombre et fait peine à savoir,
Et vous tremblez parfois que quelque reflet noir
N'en vienne tristement ombrer votre existence.

Bannissez vos terreurs, Dieu, dans sa bienveillance,
N'a point en votre nom mis ce fatal pouvoir :
Le nom est peu de chose, et puis toujours le noir
N'est point signe de deuil et de mauvaise chance.

Rappelez-vous le sort de la plus douce fleur :
Celle qui jette aux bois une enivrante odeur
Porte un noir vêtement, se nomme violette;

La parure des cieux ne brille que la nuit,
Et c'est d'un noir gosier que doucement s'enfuit
Le chant mélodieux de la tendre fauvette.

Pornic, 1843.

EN PASSANT DANS UN PRÉ.

Jeune garçon, pourquoi du bout de ta baguette
Tourmenter ce pauvre animal?
Pourquoi terrifier cette verte rainette
Qui ne saurait te faire mal?
Lasse de s'agiter au sein de l'eau dormante,
Elle était venue un moment
Contempler les beautés de la terre charmante,
Respirer son pur élément.
Sous les feux du soleil inondant l'herbe humide,
Immobile, le flanc muet,
Son œil d'or renvoyait à la voûte splendide
La flamme qui s'en échappait;

Et puis elle écoutait les vagues harmonies
Qui, l'été, passent dans les airs,
Le bruit des moucherons, les chansons infinies
Des gais oiseaux sous les couverts.
Et voilà que, troublant sa douce quiétude,
Avec les éclats de ta voix
Et les coups redoublés d'une baguette rude,
Tu mets la pauvrette aux abois.
O jeune homme, sois bon! de l'humble créature
Respecte l'innocent loisir,
Sur le sein amoureux de la grande nature
Laisse-lui sa part de plaisir.
Qui sait? peut-être un jour auras-tu besoin d'elle;
Car un lien mystérieux,
Celui de la douleur, chaîne étrange et cruelle,
Unit tous les êtres entre eux.
Oui, peut-être qu'un jour, de bien loin, au village
T'en revenant par la chaleur,
Le corps demi-courbé sous un pesant bagage,
Le front tout perlé de sueur,
Dévoré par la soif, palpitant, sans haleine.

Obligé même d'arrêter,
Seras-tu trop heureux, en ce moment de peine,
D'ouïr la rainette chanter!
Alors les clairs accents de l'humide chanteuse
Te feront vite souvenir
Que tout près des buissons de la route poudreuse
Un peu d'eau fraîche vient dormir;
Et par elle guidé vers la nappe voisine,
Y puisant l'onde à pleine main,
Tu pourras apaiser les feux de ta poitrine
Et gaîment finir ton chemin.

Vosges, 1844.

LE JOUEUR D'ÉPINETTE.

« Ami, dit-elle avec un perfide sourire,
Montrez-nous vos talents; tout le monde désire
Vous entendre, l'on sait, joueur mélodieux,
Que vous feriez valser les étoiles des cieux. »
Jean, qui rien ne refuse à cette voix mielleuse,
Obéit sans mot dire à la belle faneuse.
Il détache du clou le sonore instrument,
Et sur un bout de table accoudé, vivement
Il frappe le laiton des cordes en cadence.
L'air s'envole, et soudain les pieds d'entrer en danse.
Ludivine n'est point demeurée à l'écart :
Pendue au bras nerveux d'un jeune montagnard,

La valse aux bonds légers l'emporte dans l'espace,
Et, tournante, voilà qu'elle passe, repasse,
La tête renversée et les yeux demi-clos,
Ainsi qu'une mouette au vaste sein des flots,
Ivre des bercements de la vague onduleuse...
Cependant Jean poursuit sa course harmonieuse;
Les rhythmes les plus vifs, les plus brûlants d'amour,
De son âme en ses mains descendent tour à tour,
C'est une volupté. Jamais son épinette
Ne résonna si bien; tous les cœurs sont en fête,
Hormis le sien, hélas! car en jouant, ses yeux
Laissaient tomber des pleurs sur les cordes en feux..

Vosges, 1844. Publié en 1857.

UN ESPOIR.

L'été, lorsque je vois la terre radieuse
Étaler sous le ciel sa beauté merveilleuse,
Ses campagnes en fleur, ses ombrages mouvants,
Ses ondes, bleu cristal frissonnant sous les vents,
Ses monts baignés d'azur et de blancheurs errantes
Où le soleil se couche en des roses mourantes,
Et que je vois, parmi les millions d'humains
Qui sillonnent les mers et courent les chemins,
Si peu d'âmes pensant à la magnificence
Des choses que nature à leurs regards dispense,
Je me demande alors si tant de beaux effets
Pour la foule toujours seront vains et muets.

S'ils ne posséderont de signe et de langage
Que pour les cœurs choisis du poëte et du sage,
Et si tant de mortels doués de sentiment
Doivent rester toujours frappés d'aveuglement
Devant eux, et toujours au sein de la nature
Ne chercher qu'un objet de lucre ou de pâture,
Comme ces animaux qu'on voit au flanc des monts,
Soir et matin sur terre abaissant leurs grands fronts,
Manger et ruminer pendant de longues heures
Sans se douter des lieux qui forment leurs demeures.
Alors au fond de l'âme une secrète voix
S'élève et me répond : « Non, toujours les grands bois
Aux fûts majestueux, aux cimes frémissantes,
Le murmure des lacs et des mers blanchissantes,
Le virginal éclat de la neige des monts,
La fraîcheur des prés verts, la grâce des vallons,
L'or du soleil, enfin, toutes les belles choses,
Pour la foule toujours ne seront lettres closes.
A mesure qu'au joug lourd de la pauvreté
Le savoir ravira le front déshérité
De l'humble fils du peuple, il verra le nuage

De la brutalité tomber de son visage,
En lui le sentiment développer ses fleurs
Et l'amour des plaisirs purs et supérieurs;
Les deux yeux plus ouverts à la clarté suprême,
Et pensant davantage, il pourra de lui-même
Sortir, et, s'attachant aux objets du dehors,
Percevoir la beauté de leurs divins accords.
Alors un jour, peut-être, ayant moins de souffrance
Et vers son idéal étant plus en avance,
Toute l'humanité, comme un artiste fin
Qui devine un beau corps sous les longs plis du lin,
Découvrant Dieu partout sous ta grande figure,
Goûtera pleinement tes splendeurs, ô nature! »

Vosges, 1844.

A L'AUTEUR D'AMOUR ET FOI

QUI M'AVAIT ADRESSÉ DES VERS.

Ami, les bruits confus de la mer mugissante,
    Et son éternel mouvement,
Ressemblent trop aux cris d'une ardeur impuissante
    Qui se consume tristement.
En vain l'orage cesse, en vain la blanche rive
    Voit doucement mourir les flots,
Toujours on croit ouïr la détresse plaintive
    De quelques pauvres matelots...
Oh! que j'aime bien mieux la voix sonore et pure
    Des grands pins aux fraîches odeurs!
Ces fiers enfants des monts ont un large murmure

Qui n'attriste jamais les cœurs.
Ainsi ton vers, ami : comme la forêt sombre
Au temps des beaux jours chaleureux,
Paisible, il retentit des chants que dans son ombre
Soupirent les ramiers heureux.
Puis comme elle, s'il vient à passer sur sa cime
Quelque souffle orageux du ciel,
Il tressaille, et son bruit monte en hymne sublime
Se perdre au sein de l'Éternel.

1816.

A UNE PETITE FILLE.

A peine sept printemps ont lui sur votre front,
Petit ange à l'œil noir, à l'esprit net et prompt,
Que les rimes, ainsi que de vives abeilles,
Bourdonnent tout autour de vos lèvres vermeilles,
Et qu'heureuse du son qui bat deux fois les airs,
Vous dites en sautant : « Maman, je fais des vers! »
Enfant, gardez-vous bien d'éloigner ces chanteuses ;
Laissez-les au contraire, en leurs rondes joyeuses,
Venir se reposer sur votre bouche en fleur;
C'est la race d'un Dieu. Leur troupeau séducteur
Est issu de celui qui verse sur la terre
A flots harmonieux la vie et la lumière,

Le créateur du luth, le vainqueur de Python,
Dont vous saurez un jour l'histoire et le grand nom,
Lorsque, développant votre jeune nature,
L'âge aura bruni l'or de votre chevelure.
Chère mignonne, hélas! vous n'aurez pas toujours
Vos sept ans fortunés : dans son rapide cours,
Le temps emportera vos heures d'innocence,
De naïve gaîté, de folle insouciance,
Et, d'un voile couvrant vos yeux purs et sereins,
Courbera votre front sous le poids des chagrins.
Vous connaîtrez l'amer des choses de la vie,
Ce que c'est qu'une ivresse ardemment poursuivie
Et qui vient à manquer à nos jeunes désirs;
Vous connaîtrez le monde et ses tristes plaisirs,
Les nœuds de l'amitié rompus, la médisance
Payant de son venin la douce bienveillance,
Et les rêves du cœur, ces fantômes charmants,
Fuyant au vent glacé des durs événements.
Alors, si vous avez toujours avec les rimes
Conservé gentiment des liaisons intimes,
Les rimes à leur tour viendront dans vos ennuis

Abréger la longueur de vos pesantes nuits.
Le murmure léger de leurs sonores ailes
Enlèvera votre âme à ses peines cruelles,
Et peut-être qu'aussi le chant mélodieux
Qu'elles feront avec vos soucis douloureux
Sera pour votre cœur plein d'une sombre flamme
Le baume le plus sûr et le meilleur dictame.

1847.

DILECTÆ THETIDI ALCYONES.

Après le cours léger des voiles dans l'espace,
Rien de plus attrayant que les jeux et la grâce
Du goëland plaintif sur l'abîme des flots...
Je conçois qu'à l'instar des jeunes matelots,
Penché sur un navire ou couché sur la grève,
On passe bien du temps, comme dans un doux rêve,
A suivre les ébats de ce beau fils de l'air.
D'abord sans troubler l'onde il effleure la mer,
Puis planant au-dessus, les ailes immobiles,
Il mire sa blancheur aux vagues indociles:

Puis s'abattant soudain sur le flot nuancé,
Il s'y berce à plein corps, puis las d'être bercé,
Il repart, et, fouettant l'onde d'une aile folle,
On dirait un flocon d'écume qui s'envole.

Côte normande, 1847.

L'ABANDONNÉE.

COMPLAINTE.

Venez, ma bonne mère,
  Et m'écoutez :
Je suis dans la misère
  De tous côtés.
Au vent de la détresse
  Vont mes amours :
Mon amant me délaisse,
  Las! pour toujours.

Il m'a dit : « Marguerite,

Mon petit cœur,
Il faut que je vous quitte;
C'est un malheur.
Je vais sortir de rade,
Consolez-vous,
Prenez mon camarade
Pour votre époux. »

Puis trois fois sur ma porte
Il repassa,
Sans voir si vive ou morte
J'étais bien là!
Et moi, toute honteuse
De le chercher,
Je tombai, malheureuse,
Sur le plancher.

O ma mère! ma mère!
A votre enfant
Quel bien offre la terre
Dorénavant?

Quand l'on voit ce qu'on aime
Pour toujours fuir,
Le remède suprême
Est de mourir.

Dieppe, 1847. Mis en musique par Mme Duchambge.

UN TRISTE ASPECT.

Misérable hameau de la côte normande,
Quel malheureux hasard, au ciel je le demande,
Jeta là tes destins? Un banc de galets gris
Par la vague montante incessamment meurtris
De la mer défend seul les murs de tes chaumières;
A leurs pieds, un cours d'eau tout parsemé de pierres
Abreuve maigrement tes pauvres habitants
Que la fièvre aux feux noirs brûle presque en tous temps.
Point d'arbres, seulement des plaques de verdure
Où quelques bestiaux errent cherchant pâture,
Troupeau grêle et plaintif, dont le mugissement
Aux aboîments des flots répond lugubrement...

Ah! dans ses tours lointains mon errante jeunesse
A vu peu de pays d'aussi grande tristesse,
Et cependant ces lieux malsains, au sourd fracas,
Renferment des mortels que tout l'or d'ici-bas
Ne ferait fuir du chaume où leur pâleur se cache :
Tant l'habitude est forte et tant le cœur s'attache!

Pourville, 1847.

UN VILAIN JEU.

Hirondelle, noire hirondelle,
Au vol prompt et capricieux,
Aucune joueuse de l'aile
Dans les hautes plaines des cieux,
Soit alouette ou tourterelle,
Ne charme autant que toi mes yeux !

Ah ! qui n'aurait pas à ta vue
Des cris joyeux et triomphants,
Lorsque tout à coup revenue,
Après la neige et les autans,

Ta voix à la terre encor nue
Annonce le divin printemps!

C'est toi qui voyant les tempêtes,
L'été, s'amasser dans les airs,
Avec tes ailes inquiètes,
Et plus vite que les éclairs,
Viens raser le bord de nos têtes
Et nous dis : gagnez les couverts!

Tout le jour, d'un bec formidable,
Tu poursuis les noirs moucherons,
Et le bétail insatiable,
Quittant à regret les gazons,
Le soir peut dormir dans l'étable,
Sans désagréables frissons.

Comme tant d'autres volatiles,
Loin d'habiter toujours les bois,
Tu te plais au séjour des villes;
Et sous la tuile des vieux toits,

Pour tes petits nus et débiles,
Tu maçonnes des nids étroits.

Et pourtant cette race humaine,
Qui se dit bonne et l'est si peu,
Souvent te met le cœur en peine,
Et, l'arme en main, sous le ciel bleu,
Arrêtant ta course incertaine,
De ton trépas se fait un jeu.

Ah! cher oiseau, douce hirondelle,
Des cœurs ailés le plus aimant,
Si j'avais ton plumage frêle,
Et si dans le pur élément
Je pouvais avec un coup d'aile
Comme toi monter lestement,

Des cieux la plaine inaccessible
Serait mes éternels amours;
Je m'y tiendrais le plus possible,
Je voudrais y couler mes jours,

Et jamais mon aile sensible
N'approcherait même des tours.

Car l'homme est plein de barbarie,
Malgré sa force et sa grandeur ;
On sent que son âme est pétrie
Avec un levain destructeur,
Et que le mal fera partie
Longtemps encor de son bonheur.

Vallée d'Arques, 1847.

A PROPOS DE CERTAINS DOCTRINAIRES DE 93.

Le Christ! le Christ! ils n'ont que ce mot à la bouche,
Eux, les hommes de meurtre et de haine farouche,
Eux qui n'ont jamais su gouverner autrement
Que par la guillotine et le dépouillement.
Ah! lorsque je les vois profaner ce nom tendre
En leurs sombres discours, je crois toujours entendre
Pleurer le crocodile au bord des grandes eaux,
Et le tigre imiter le doux cri des agneaux.

Publié dans le *Mémorial de Rouen*, 1848.

LE POINT DE VUE.

Du haut d'un de ses monts le grand Fontainebleau
Déroulait devant moi, comme un vaste tableau,
L'horizon imposant de sa forêt immense.
Je voyais à mes pieds l'abondante semence,
Agitant sous le vent ses longs panaches verts,
S'enfler et se creuser comme le flot des mers.
Les nuages ailés qui franchissaient l'espace
De larges sillons noirs en tachaient la surface,
Et ces ombres faisaient par leurs tons vigoureux

Ressortir du soleil les reflets lumineux.
Ici s'entremêlaient les bouleaux et les frênes,
Là les hêtres touffus étendaient leurs domaines,
Plus loin montaient les pins, enfin les chênes hauts
Par-dessus tous, en rois, étalaient leurs rameaux.
C'était un beau spectacle, et ma pensée altière
Plongeait avec ivresse en la verte matière,
Et, frémissant comme elle, en mon cœur exalté
Chantait l'hymne divin de la fécondité.
Gloire, gloire à la vie! en tous sens, toute place,
L'esprit intérieur va remuant la masse,
Et, sans cesse formant d'innombrables accords,
Sous mille beaux aspects se produit au dehors.
O terre! que de force en ta grasse substance,
Et quel fonds infini dans la Toute-Puissance!
Or, comme ce cantique échappait à mon cœur,
Voilà que dans un creux mon regard scrutateur
Aperçoit une femme à la mine plombée,
Qui, de haillons couverte et toute recourbée,
Faisait un peu de bois au pied d'un arbre vert.
C'était la pauvreté qui glanait pour l'hiver.

Hélas! dans cet amas de verdoyantes cimes
Elle n'avait du sol que les rebuts infimes,
Une bien faible part en l'immense trésor,
Des brins d'herbes et puis le seul bois que la mort
Abattait lentement de son souffle suprême,
Ce que le Créateur abandonnait lui-même.
Mon esprit aussitôt descendant du haut ton
Où l'emportait le vent de l'admiration
Sentit vibrer en lui la corde douloureuse:
Cette femme venait, rencontre malheureuse,
De faire repasser sous mon œil attristé
Les maux les plus cuisants de notre humanité.
Je pensai derechef à tous les misérables
Qu'au milieu des trésors de ses flancs adorables
Nature chaque jour voit expirer de faim,
Elle qui peut si bien donner à tous le sein;
Et, le cœur vivement peiné de ce contraste,
D'un lugubre soupir je frappai le ciel vaste.
Puis, mes pieds s'éloignant du magnifique lieu,
Toujours voyant les bois et toujours au milieu
Le corps demi-courbé de la vieille glaneuse,

Le long du frais sentier de la côte rocheuse,
Je répétai ce vers plein de compassion
Que jadis exhala le chantre d'Ilion :
Jusques à quand, mon Dieu ! verra-t-on dans le monde
Les hommes mendier sur la terre féconde?

Cependant tout pensif et gémissant, mes pas
De la verte montée avaient atteint le bas.
Un chemin devant moi se déployant dans l'ombre,
Sous son arc frissonnant j'y perdis mon cri sombre.
Là, les deux yeux encor ravis de la beauté
Des choses de la terre, et sans cesse arrêté
Par la splendeur des fûts et le luxe des herbes
Qui des bords sur mes mains penchaient leurs folles gerbes,
J'admirais en détail ce qu'au sommet du roc
Je venais un moment de contempler en bloc.
Pas un pouce du sol, sous les masses flottantes,
Qui ne fût recouvert de mousses et de plantes;
Thyms, lierres, serpolets et bruyères en fleurs,
Y répandaient à flots leur baume et leurs couleurs,
Et de l'épais tissu de toutes ces verdures

S'échappaient dans les airs mille joyeux murmures,
Témoignage certain de vie et d'action
Par tous les éléments de la création,
Même les plus obscurs. — Tandis que ma pensée
Était vers l'infini de nouveau relancée,
La rustique Baucis, qui sur le sort humain
M'avait fait soupirer, tomba dans mon chemin;
Et voilà qu'en passant la pauvre et vieille femme
Me donna le bonjour du profond de son âme.
Son pas était pesant: un large faix de bois
Couvrait son corps voûté qui tremblait sous le poids.
Son haleine sifflait, et le long du visage
Lui coulait la sueur: pourtant avec courage
Elle marchait, le bras d'un bâton appuyé.
Son aspect ralluma les feux de ma pitié.
En lui voyant, si vieille, un si cruel martyre,
Je ne pus la laisser s'éloigner sans lui dire :
« Vous faites là, ma mère, un bien triste métier!
— Ah! c'est vrai, reprit-elle, en arrêtant le pied;
Mais dans ce monde il faut que chacun ait sa peine :
Notre-Seigneur Jésus n'a-t-il pas eu la sienne? »

Puis, saluant du front et reprenant son pas,
Elle tourna l'allée et disparut.

Hélas!

Je ne m'attendais guère à voir un mot semblable
Sortir si doucement d'un corps si misérable,
Et nature, malgré son spectacle enivrant,
Dans mon âme perdit de son charme à l'instant.
Oui, l'auguste Cybèle avec les feux sublimes
De son ciel azuré, ses verdoyantes cimes,
Ses parfums, ses couleurs et son frémissement,
Devint pâle à côté du noble épanchement
De ce cœur simple et bon qui, sachant sa souffrance.
N'en faisait pas injure à la Toute-Puissance,
Mais qui, formant sur Christ sa pensée et ses pas,
Acceptait fermement les douleurs d'ici-bas,
Et prenait son parti sans haine et sans envie
De l'inégalité des lots de cette vie.
O résignation! ô céleste vertu!
Comme avec ton secours serait tôt résolu
Le problème effrayant de l'existence humaine.

Problème qui pourtant d'une voix si hautaine
S'agite et qu'on ne peut ni ne doit dédaigner!
Mais qui sait, de nos jours, qui sait se résigner?
Qui croit que ce bas monde est un lieu de passage
D'où l'on doive arriver à quelque autre rivage
Meilleur, et sur lequel se fera le paîment
De tous les maux soufferts par nous innocemment?
Qui même, sans porter aussi haut sa pensée,
Imite le brin d'herbe en son humble poussée?
Comme lui qui sait vivre avec plaisir au lieu
Où l'envoya germer la main large de Dieu.
Et là, sans nul désir d'un plus superbe asile,
Faire tout son profit de sa couche d'argile,
A son heure embaumer son petit recoin vert,
Et sans plaintes subir les frimas de l'hiver?

Écrit en 1848. Publié en 1849.

CONTRE LES DÉMAGOGUES.

Vents impurs qui soufflez sur le peuple de France,
Vous remuez en vain ce flot large et profond;
Vous ne ferez monter à la surface immense
Que flocons écumeux, mousses sans consistance
Et fanges qui bientôt retomberont au fond.

La masse est bonne et peu disposée aux tempêtes,
Nul désir de croissance et de débordement;
Dans ses justes confins, ses limites honnêtes,
Selon les saintes lois que le Très-Haut a faites.
Elle veut accomplir en paix son mouvement.

Elle veut qu'en son onde où richesse fourmille
Chacun soit l'ouvrier de sa félicité,
Et que chacun, guidant à son gré sa coquille,
Sous le chanvre modeste ou la pourpre qui brille,
Flotte partout sur elle en toute sûreté.

Au loin, noirs ouragans! assez longtemps vos ailes
Ont soulevé son dos verdâtre et mugissant;
Assez longtemps, souffrant de vos sombres querelles,
Elle a vu s'allumer vos foudres criminelles,
Et sur elle pleuvoir des nuages de sang.

Au loin, noirs ouragans! restes d'un vieil orage.
Votre règne est passé. — Le peuple d'aujourd'hui
Est un calme océan au splendide rivage,
Qui, pour mieux réfléchir, ô Dieu! ta sainte image,
Ne veut plus de tempête entre le ciel et lui.

Publié le 13 juin 1849.

FRAGMENT D'IDYLLE.

A HECTOR BERLIOZ.

L'autre jour, un chanteur assis au pied d'un frêne
En sons mélodieux épanchait son haleine,
Et les sons émouvants, dans leur sublime essor,
Semblaient, sans qu'on les vît, autant de chaînes d'or
Qui liaient à ses flancs nos frémissantes âmes ;
Et lui, comme en délire et le visage en flammes,
Il disait : « La musique est un vin généreux
Qui fait battre le cœur et rayonner les yeux.
Aussitôt qu'à flots doux il pénètre les veines,
Baume réjouissant, il dissipe nos peines.
C'est lui qui des héros excite le grand cœur,

Et donne au tendre amour son langage vainqueur;
C'est lui qui nous transporte, au delà de ce monde.
Dans des champs éthérés que la lumière inonde,
Où, comme des lotus sortant du fond des eaux,
On voit s'épanouir les rêves les plus beaux.
Avec lui, sans jamais que le pied ne dévie,
L'homme peut s'enivrer, c'est la source de vie;
Venez boire, je suis le Bacchus glorieux
Qui pressure aux humains le pur nectar des dieux. »

Publié en 1850.

LE BERGER DE MOSCHUS.

Quand sur la mer d'azur les vents soufflent à peine,
Je me laisse tenter par la masse sereine;
La terre me déplaît, et ma timidité
Lui préfère des eaux la tranquille beauté.
Mais lorsque retentit la vague mugissante,
Qu'elle monte, se courbe et tombe blanchissante,
Et qu'en tous sens les flots s'agitent furieux,
Vers la terre soudain je reporte les yeux,
Je cherche les grands bois et fuis la mer sauvage.
La terre m'est plus sûre, et plus doux m'est l'ombrage,
L'ombrage noir des pins où le vent vient chanter.
Que du pêcheur la vie est rude à supporter!

Sa barque est sa maison, son labeur est sur l'onde,
Et le poisson souvent pour sa nasse profonde
Est un butin trompeur... Quant à moi, l'âme en paix,
Je m'endors doucement sous un platane épais,
Et j'aime que le bruit d'une source argentine
Flatte sans l'effrayer mon oreille voisine.

Traduit du grec, et publié en 1850.

UN RAYON DE SOLEIL.

O toi, dont le nom pris à la reine des cieux
Toujours m'apporte au cœur un bruit délicieux,
Quel plaisir tu me fais, enfant, quand dans ma chambre
Tu me viens visiter. Même aux jours de décembre,
Alors que tout couvert de nuages épais
Le soleil n'y répand que de pâles reflets,
Elle devient soudain et plus chaude et moins sombre.
Ta vue est un rayon qui dissipe mon ombre,
Un souffle de printemps plein de rose et de miel
Qui chasse mon hiver. Aussitôt plus de fiel :
Mon âme jette au loin toute pensée amère,
Tout souci dévorant, toute sourde colère,
Et la voilà qui vole à tes lèvres, enfant,
Comme l'abeille d'or au cytise odorant,

Se pendre et se jouer. Simple et sans artifice,
La voilà qui te suit dans ton moindre caprice,
Qui parle ton langage et follement répond
Au sourire charmant que tes lèvres lui font.
Qu'importe qu'à cette heure une grave visite
S'en vienne lui montrer combien elle est petite?
Comme le roi Henri devant l'ambassadeur,
Elle demeurera fière de son ardeur.
Loin même d'arrêter sa vive turbulence,
De rentrer au repos, de s'imposer silence,
Elle redoublera de rires et de cris,
Sans redouter d'un fat l'ironique mépris.
Qu'importe son dédain? Au contact de l'enfance,
N'a-t-elle pas repris sa robe d'innocence?

O force de la grâce! enfants, petits enfants,
Que vous avez sur nous de pouvoirs triomphants!
Doux êtres qu'aux humains la Providence envoie
Pour être leur plus pure et leur plus sainte joie,
Chérubins d'ici-bas dont le ciel est jaloux,
Qui peut ne vous aimer et vivre loin de vous?

Qui peut voir les trésors de vos têtes blondines,
Vos prunelles d'azur, vos lèvres purpurines
Toujours prêtes à rire et prêtes à jaser,
Sans avoir le désir d'y placer un baiser ?
Que d'autres, enflammés d'une vertu stoïque
Et poursuivant, l'œil haut, quelque but héroïque,
Dédaignent en chemin de s'arrêter un peu
Pour respirer les fleurs qu'à leurs pieds sème Dieu,
Pour moi je ne le puis : j'ai besoin que sans cesse
L'enfance avec sa voix tendrement me caresse,
Et du haut de mes ans me ramène le cœur
Aux jours insouciants de sa frivole ardeur.
J'ai besoin d'oublier aux bruits de sa folie
Les cris assourdissants de l'orageuse vie,
Le monde aux plaisirs creux, et plein de fausseté,
Et de me retremper en sa naïveté,
Comme au courant d'une eau d'autant plus pure et belle
Qu'elle brille encor près de la source éternelle.

1850.

EN TRAVERSANT UNE FORÊT EN DÉCEMBRE.

L'hiver est arrivé : son haleine mordante
A figé dans le bois la séve débordante;
Tout ce que mai joyeux épanouit de fleurs,
De ramages d'oiseaux, de parfums, de couleurs,
Sur le sol verdoyant a disparu; la vie
Comme un fleuve écoulé semble s'être tarie;
Le ciel est d'un gris mat; sur son rideau muet
Les hêtres, les bouleaux, grâces de la forêt,
Ne profilent aux yeux que de noires arêtes :
Les chênes plus tardifs tiennent bon, à leurs faîtes
La feuille brille encor, mais d'un éclat fatal,
Rouge et comme passée au foyer infernal.

Seuls, dans ce deuil affreux de la triste nature,
Les pins vont contrastant par leur puissante allure;
Plus feuillus qu'en été, plus verdoyants, plus frais,
Ils se dressent dans l'air, comme ces amis vrais,
Ces cœurs nobles et purs qu'à l'heure du naufrage
On retrouve plus forts, plus riches en courage,
Et plus prompts que jamais à porter avec vous
Tous les accablements du destin en courroux.

Fontainebleau, 1850.

LES BULLES DE SAVON.

Sans les jeux de la fantaisie,
Chers amis, que serait la vie ?
Un triste champ où l'homme froid
Tournerait dans un cercle étroit.
Mais sitôt qu'en son vol de flamme
Cette sylphide sur notre âme,
Doux papillon, vient se poser,
Elle l'échauffe d'un baiser,
Et notre âme échappe en rebelle
Aux murs de sa prison charnelle,
Et vole s'ébattre au pays
Des chimères et des esprits...
Que l'hiver souffle la tempête,
De nos toits qu'il mouille le faîte

Et pende le givre au carreau
Comme le linceul d'un tombeau,
Mon âme avec la fantaisie
Se rit du vent et de la pluie,
Et se fait briller au dedans
Les richesses du vert printemps.
Voici des prés, l'onde étincelle,
Le chaud soleil partout ruisselle.
Les bois épanchent mille odeurs.
L'abeille vole au miel, les fleurs
Étalent leurs beautés, et l'herbe
Siffle en abaissant mainte gerbe
Sous le pied des jeunes garçons
Folâtrant au bruit des chansons.
Alors, narguant le cours de l'âge,
Je ressuscite encor l'image,
L'image de ces jours charmants
Où, jouant au jeu des amants,
Aux pieds d'une blanche Sylvie
Je laissais écouler ma vie,
Comme les ruisseaux gazouilleurs

Qui vont se perdre sous les fleurs.
Jours tissés de lis et de rose,
Quand mon âme vous recompose,
Dans votre gracieux bouquet
La fée au doux rêve ne met
Que les heures de folle ivresse.
Les premières de la tendresse,
Mais elle laisse de côté
Les pleurs et l'infidélité.
Merci, divine fantaisie!
A toi l'art d'embellir la vie
Et de ne montrer que l'objet
Qui vous reluit et qui vous plaît!
On a beau corner aux oreilles
Que tes tableaux et tes merveilles
Ne sont rien que des rêves creux.
Des bulles de savon fumeux
Qu'une lèvre enfantine forme,
Et que le moindre vent déforme,
Et dont il ne reste plus rien
Qu'un peu d'eau qui s'écoule... — Eh bien!

Je dis à ces railleurs : « Qu'importe
Que la bulle le vent emporte,
Si tant qu'on la voit resplendir
Elle vous donne du plaisir?
Après tout, quel est le bocage
Qui toujours garde son feuillage,
La prairie aux belles couleurs
Qui ne perde pas ses fraîcheurs?
Quelle est la voix suave et tendre
Qui se fasse toujours entendre,
Et l'œil au magnifique azur
Qui soit éternellement pur?
Si le réel est si muable,
Si peu solide, si peu stable,
Pourquoi vouloir que constamment
Durent les rêves d'un moment?
Et puis, est-ce chose certaine
Que de la fantaisie humaine
Et de ses merveilleux éclats
Il ne reste rien ici-bas?
Je vous adjure, doux fantômes

Issus des sublimes royaumes
De cette fée au clair rayon
Qu'on nomme Imagination,
Clèves, Manon et *Virginie!*
Filles charmantes du génie,
Vous vivez encore et bien mieux
Que maints corps errants sous nos yeux
Et toi surtout, aimable Grèce,
Pays d'éternelle jeunesse
Où les poëtes ravissants
Créèrent pour l'âme et les sens
Tant de dieux sous ton ciel bleuâtre,
Les Grâces blanches comme albâtre,
Cyprine au suave contour,
Et son fils, le riant Amour,
Corps divins, beauté rayonnante
Qui toujours notre vue enchante
Et jette au cœur le plus banal
Le sentiment de l'idéal.
En vain le temps fait son ravage
Et va moissonnant d'âge en âge

Les fleurs, les hommes, les cités,
Il vous a toujours respectés,
Et jusqu'au dernier jour du monde
La mort, cette pâle inféconde,
Épuisant sur vous vainement
Sa rage, avec étonnement
Verra les rêves purs de l'âme
Triompher de sa froide lame...
O toi, que la Réalité
Traite avec trop de dureté,
Douce mère de Poésie,
O merveilleuse fantaisie,
Laisse murmurer la raison,
Et, sans écouter sa chanson
Qui plaît tant au cœur du vulgaire,
Sur ton aile vive et légère
Porte-moi toujours au pays
Des chimères et des esprits! »

Inspiré de Keats, 1851.

A LA TRANQUILLITÉ.

Toi dont le nom brille comme l'azur
Et me plaît plus que celui de la gloire,
Tu sauras bien garder mon âge mûr
De toute intrigue et de toute œuvre noire.
Fille du vrai! dès mon printemps en fleur
Je t'ai chérie et, te donnant mon cœur,
J'ai délaissé la barque et béni le rivage,
Épouvanté des bruits de la vague sauvage.

Qui cherche tard ton asile serein
Sent rarement l'effet de ta puissance ;
Satiété, paresse, au cœur mondain
Offrent parfois ta bénigne apparence;
Mais, jeu moqueur! le cruel souvenir,
Le fol espoir vont bientôt assaillir
Le faux sommeil de l'âme inquiète et légère;
Une bulle est devant, mais un spectre derrière.

Pour moi, toujours aux prés verts, le matin,
Tu guideras mes pas d'une voix douce,
Et, dans l'ardeur des bleus étés, ta main
M'y construira quelque siége de mousse;
Puis quand le vent d'automne amassera
De l'ombre aux cieux blanchis par Cynthia,
La pensée en mon âme à l'accord moins rebelle
Reluira par tes soins blanche et calme comme elle.

Ame cherchante et cœur sensible, à toi
J'offre le tout, ô tranquillité pure!
Hélas! à l'heure où je rêve à part moi

De hauts destins pour la race future,
Je vois de loin et solitairement
Tout ce que font les hommes du moment,
Actes de meurtriers, de fourbes en délire,
Trop fous pour en pleurer, trop méchants pour en rire.

Imité de Coleridge, 1851.

L'ENFANT VAINQUEUR.

Au Louvre qui n'a vu cette statue antique,
Ce beau marbre où la main d'un maître de l'Attique
Fit éclore aux éclairs du ciseau triomphant
Un centaure emportant sur son dos un enfant?
L'homme-cheval a beau frapper du pied la terre,
Bondir et se cabrer, ses deux mains par derrière
Pendent en des liens, et l'enfant souverain,
Dans ses cheveux épais passant sa faible main
Les tire hardiment et comme d'une rêne
S'en sert pour qu'à son gré le centaure le mène;
Et le monstre, pliant sur ses jarrets d'acier,
Obéit sans mot dire au petit cavalier.

Eh bien! je suis semblable à ce pauvre centaure
Qui porte haletant le tyran qu'il adore;
J'ai trouvé comme lui mon maître, mon vainqueur,
Dans une frêle enfant au sourire moqueur,
Aux yeux noirs encadrés de blonde chevelure,
Aux cris impérieux... Et cette créature
De moi, comme de lui, fait tout ce qu'elle veut;
De ses moindres désirs mon cœur tendre s'émeut,
Et, fier de mes sueurs, dans ma course profonde
Pour elle, je le crois, j'irais au bout du monde.

Publié en 1851.

L'HISTOIRE DE STRATONICE

D'APRÈS VAN DER WERF.

« Il est donc vrai, les yeux d'Érasistrate ont lu
Dans le cœur de mon fils son secret retenu!
La cause de son mal est enfin dévoilée,
C'est l'amour; et ce feu, dont son âme est troublée,
Ne pouvant par vertu s'épancher au dehors,
Est le poison caché qui le met chez les morts.
Stratonice, mon fils! O vieillard sans prudence!
A quoi pensai-je donc le jour où ma puissance
Força de vivre auprès d'un enfant de vingt ans
La beauté dans l'éclat de son riche printemps?
La jeunesse devait entraîner la jeunesse;

C'est la loi de nature, et bien fou qui se laisse
Aller à l'oublier... Mais las! pourquoi le cœur
Sous la neige des ans garde-t-il tant d'ardeur?
Éros, aveugle Éros, que tes flèches divines
Percent mal à propos les humaines poitrines!
Et comme en s'éloignant de leurs buts naturels
Elles plantent aux cœurs des désespoirs mortels!
N'importe, il ne se peut que l'infernal abîme
Engloutisse mon fils : dussé-je être victime,
Je rouvrirai ses yeux à la clarté du jour,
Car j'aime mieux sa vie encor que mon amour! »
Ainsi disait le roi pensif et solitaire
Au fond de son palais; et, les deux yeux à terre,
Comme un homme qui porte un orage en son sein
Et qui roule en son âme un douloureux dessein,
Il marchait... Cependant, sa course ralentie,
Sa figure moins sombre et moins appesantie,
Signalent une fin au trouble intérieur
Qui depuis un moment lui déchire le cœur;
Il a pris son parti... d'une façon soudaine,
Et sans annonce aucune il entre chez la reine.

Elle était seule, assise auprès d'un haut métier
Où son doigt se jouant, habile à marier
La soie et l'or, brodait fleurs de tapisserie.
Mais son âme plongeait dans une rêverie
Errant loin du travail délicat de sa main.
Qui pouvait l'égarer? Quel lieu proche ou lointain
Se trouvait embelli de sa douce présence?
C'est ce dont les dieux seuls avaient l'intelligence
Eux qui connaissent tout. Devant elle arrêté,
Le roi la rend bien vite à la réalité.
« Princesse, pardonnez si contre mon usage
J'entre si brusquement : un pénible message
M'amène à vous ; il faut revêtir vos habits
Les plus riches, couvrir votre sein de rubis
Et parer votre front du royal diadème ;
Mon fils voudrait vous voir en cet éclat suprême
Avant que de mourir... » Ces mots inattendus,
Et les derniers surtout à dessein répandus,
Dans un émoi subit plongent la jeune femme ;
Jusqu'au fond de son cœur ils vont geler son âme
Et recouvrent de lis les roses de son front.

Le roi, qui voit l'effet, à repartir est prompt :
« Rassurez-vous, princesse, il n'est si bas encore
Qu'il faille perdre espoir et du dieu d'Épidaure,
Suppliants malheureux, déserter les autels.
Mais nous sommes aux mains des puissants immortels.
Et quand le ciel permet que le mal nous offense,
Nul ne sait comment peut finir notre souffrance.
Quoi qu'advienne, le vœu d'un malade est sacré
Et le fait d'un bon cœur est d'agir à son gré.
Peut-être qu'en suivant mon fils dans son caprice
Nous calmerons un peu ses douleurs. » — Stratonice,
Émue au dernier point de ces tristes propos,
Ne trouve pour réponse à dire que ces mots :
« Je suis votre humble esclave et, toute pour vous plaire,
Seigneur, à vos désirs je saurai satisfaire. »
De ses femmes alors elle appelle l'essaim
Et, tremblante, confie à leur habile main
Les trésors onduleux de sa tête charmante.
On s'empresse. Les sucs que l'Arabie enfante,
Le cinname, le nard oignent ses blonds cheveux.
Les perles, les rubis, entremêlant leurs feux,

Serpentent sur son sein. L'or pur de la couronne
Comme un vivant soleil ses tempes environne,
Et la pourpre de Tyr aux splendides reflets
Autour de son beau corps descend à flots épais.
On dirait, à la voir si brillante et si belle,
Qu'elle va présider quelque fête nouvelle;
Mais son triste regard et sa douce pâleur
Décèlent combien peu s'accorde avec son cœur
Tout ce luxe. Pourtant, la parure complète,
Elle envoie avertir Séleucus qu'elle est prête,
Puis d'un pied lent, timide, et lui battant le pouls,
Chez le prince malade elle suit son époux.

D'abord au premier bruit que produit la visite,
Le jeune languissant se renfonce au plus vite
Sous ses longs draps, et crie aux gardiens du palais
Qu'il ne veut voir personne et veut mourir en paix.
Mais lorsque jusqu'à lui la voix tendre d'un père
Pénètre, cette voix aussitôt le fait taire,
Et, remplissant son cœur d'un meilleur sentiment,
Il ordonne à ses gens d'ouvrir l'appartement.

Mais dieux! que devient-il, et combien il regrette
Son premier mouvement, lorsqu'en riche toilette,
Plus belle que jamais, approche de son lit
La reine! A son aspect, il se trouble, il pâlit.
L'iris brun de ses yeux fuit sous chaque paupière
Comme à l'éclat trop vif d'une grande lumière.
Puis il les rouvre et voit au chevet appuyé
Son père qui l'observe avec douce pitié.
« Mon fils, cette visite a de quoi vous surprendre,
Surtout l'air de la reine... Eh bien, veuillez m'entendre
Et vous saurez, enfant plus chéri que jamais,
Que nous vous apportons moins d'ennui que de paix.
Grâce à mes vœux ardents, l'auteur de toute chose
De votre mal caché m'a dévoilé la cause;
Vous aimez, et l'objet de vos graves soucis
Est ici devant vous, c'est la reine, ô mon fils!
Oui, c'est de sa beauté tout innocente et pure
Que vous avez reçu la fatale blessure;
Mais le père des dieux, qui vous veut ranimer,
Me révèle que seule elle peut vous calmer.
Je vous la livre donc, afin que Zeus par elle

Rende à vos traits pâlis leur flamme habituelle,
Que vos yeux égarés reprennent leur douceur,
Et qu'on revoie encor sur votre lèvre en fleur
Les rires et les chants dont votre voix aimée
Emplissait si souvent mon oreille charmée.
Prenez, et puissiez-vous dans ce triste univers
Vous enivrer longtemps du bonheur que je perds ! »
Il dit, et, ce discours achevé non sans peine,
Il joint la main du prince à celle de la reine.

Qui pourrait exprimer juste les sentiments
Qui s'agitaient au fond de ces trois cœurs aimants ?
Il faudrait pour bien rendre une scène aussi belle
Le suave pinceau de quelque jeune Apelle,
Le ciseau d'un Scopas, ou l'organe divin
Des Muses de Sicile et du Cygne latin...
Comme une jeune fleur par l'air chaud desséchée
Et qui, veuve d'éclat et la tête penchée,
Au tomber d'une pluie, au souffle d'un vent frais,
Se relève et retrouve aussitôt ses attraits,
De même au doux parler des lèvres paternelles

Antiochus reprend ses beautés naturelles.
La force lui revient : un léger incarnat
Ranime les pâleurs de son front délicat.
Étonnés, de son père à l'objet plein de charmes
Ses yeux errent d'abord, puis, s'emplissant de larmes,
Sur le sein paternel débordent à grands flots.
Tout immobile et blanche ainsi que du paros,
Et croire ne pouvant ses yeux et ses oreilles,
Tant elle entend et voit de choses sans pareilles,
Stratonice a le cœur qui palpite si fort
Qu'il lui semble qu'il va se briser dans l'effort;
Cependant, bouche close et la tête baissée,
Elle laisse sa main où le roi l'a placée...
Quant à lui, l'œil au ciel, il est auprès des dieux,
Les implorant encor pour ces deux cœurs joyeux.

Écrit en 1852. Publié en 1856.

UN TABLEAU DE KAREL DUJARDIN.

A M. CHARLES FOURNIER.

C'est en été, le soleil se couchant
Rougit le ciel, et sa pourpre divine
Éclaire un toit de chaume au front penchant
Dont le mur craque et menace ruine.
Devant la porte, au bord du grand chemin,
Se tient assise une humble paysanne
Qui, les bras nus et la quenouille en main,
Finit sa tâche avant que le déclin
Complet du jour la pousse en sa cabane.
A terre sont, à ses pieds étendus,
Un jeune chien gardien de la chaumine.

Puis une vache aux grands yeux doux fendus
Qui lentement et saintement rumine.
Deux chevreaux blancs, accroupis et repus
Comme elle, font leur sieste sur la dure,
Près d'un garçon dont les habits velus
D'un pastoureau dénoncent la figure.
Tel est le groupe : il est simple, indigent.
Et pourtant rien n'y déplaît, tant nature
Embellit tout d'un regard indulgent
Et fait au pauvre une riche parure.
Est-ce tout? Non, au large du sentier,
Venant du fond brumeux de la campagne.
Les quatre fers d'un bon genet d'Espagne
Se font entendre, et, ferme en l'étrier,
On voit passer un jeune cavalier.
Soudain la femme avec un soin honnête
Retient son chien qui voudrait aboyer;
Près du cheval, plaintif, penchant la tête,
Le bergeret élève son chapeau
Et fait au maître une douce requête.
Puis, pour finir cet aimable tableau.

Parfait de ton, de dessin et de trame,
Un dernier trait, et certes le plus beau,
Vous touche au cœur et vous pénètre l'âme,
C'est du sommet de son bel animal,
Frappant du pied la terre qui résonne,
Tranquillement et d'un air amical
Le cavalier qui tend la main et donne.

Au Louvre, 1852.

L'ÉPITAPHE.

IDYLLE DANS LE GOUT DU POUSSIN.

A ÉTIENNE DELÉCLUZE.

Quand les deux voyageurs parvinrent au bois sombre
Où la route tournait et s'enfonçait dans l'ombre,
Ils virent devant eux se dresser un tombeau
Sur le bord du chemin. A cet aspect nouveau
S'arrêtèrent leurs pas, et vers la blanche pierre
Leur regard aussitôt dirigea sa lumière.
Cette tombe était simple, exempte d'ornement,
Mais non pas d'élégance. Autour du monument
Le lierre tortueux aux feuilles anguleuses

Avec grâce nouait ses guirlandes nombreuses;
On eût dit qu'il voulait avec ses lacs flottants
Le garder pour toujours des injures du temps.
« Lycas, dit Palémon, voici des caractères
Qui percent à travers le noir feston des lierres;
Sans doute que leurs traits à notre œil curieux
Diront quel est le corps enfoui dans ces lieux;
Voyons, déchiffrons-les : en les lisant, peut-être
Trouverons-nous un nom que nous pûmes connaître. »
Et, de son bâton blanc écartant les rameaux,
Le jeune voyageur lut hautement ces mots :

« Ici repose Hélène,
Les grâces et l'orgueil de ce petit hameau;
Près d'Alcime, inhumée en un même tombeau
Elle dort calme et sereine.
Trente ans il adora son cœur et sa beauté
D'une flamme toujours nouvelle,
Et jusqu'au dernier jour de sa vie, enchanté
Des regards de la belle,
Mortelle il l'honora comme une déité. »

« Eh bien, dit Palémon achevant la lecture,
Que penses-tu, Lycas, de cette sépulture,
Et de ces heureux morts racontant aux passants
Que d'un fidèle amour ils s'aimèrent trente ans?
N'est-ce point, sur mon âme, un démenti superbe
Donné par le hasard à ce chanteur imberbe,
Qui, l'autre soir, assis aux genoux de Daphné,
Disait que pour changer d'amour l'homme était né;
Que tout au changement tendait en la nature;
Que Cybèle changeait trois fois l'an de parure,
Et que l'astre des nuits, dans le ciel voyageant,
Sous différents aspects montrait son front d'argent;
Qu'ainsi l'homme devait imiter cet exemple
Et faire de son cœur un haut et large temple,
Où, changeant tour à tour de culte et de beautés,
Sa lèvre encenserait mille divinités? »
Lycas, les yeux fixés au cippe funéraire,
Ne disait mot; pourtant, relevant sa paupière
Et laissant de son sein échapper un soupir,
Il fit à travers bois ces accents retentir :
« Ce que je puis répondre, ami, c'est que j'envie

De ces morts inconnus la longue et douce vie,
Et que j'aurais voulu qu'en leur bonté les dieux
M'eussent brûlé le cœur avec de pareils feux.
Dans ce monde d'un jour, où toute chose passe
Plus promptement qu'oiseau qui traverse l'espace.
Où l'homme des plaisirs atteint vite le bout
Et du miel le plus pur a bientôt le dégoût,
Tout ce qui dure est beau. L'amour, l'amour profonde
Qui résiste trente ans aux épreuves du monde,
Aux coups de la fortune, aux outrages des ans.
A la destruction des appas séduisants
Et tous les ondoîments de l'humain caractère,
N'est pas, à mon avis, le fait d'un cœur vulgaire.
Mais d'une âme d'élite en laquelle est entré
De l'éternel amour un rayon vénéré.
Honorons, Palémon, honorons la constance :
C'est la vertu des dieux, et celle dont l'absence
Se fait le plus sentir chez les pauvres humains.
Ainsi donc, à ces morts donnons à pleines mains
Des fleurs, bien que les fleurs n'aient que de courtes vies ;
Elles leur marqueront nos tendres sympathies,

Et, répandant sur eux des souffles embaumants,
Réjouiront encor leurs doux mânes aimants. »

Palémon l'écoutait, et, dans le fond de l'âme
Approuvant ce discours plein d'accent et de flamme,
Il ajoute ces mots : « Oui, je le crois, l'amour,
L'amour vrai ne sera jamais l'amour d'un jour.
Mais, ô Lycas, heureux celui qui de jeunesse
A placé dignement les feux de sa tendresse,
Et trouvé par le monde un cœur égal au sien
Pour avec lui former un éternel lien !
Hélas! c'est une chance, et faveur peu commune,
Que de rares mortels en goûtent la fortune
Dans les milliers de cœurs que l'on voit ici-bas
S'attirer et se prendre au leurre des appas! »

Soudain les deux amis s'inclinent vers la terre
Et cherchent quelques fleurs sur la verte lisière
Du bois sombre. Bientôt la lavande, le thym,
L'iris et le muguet deviennent leur butin.
Alors, des purs trésors que le sol abandonne

Ils tressent avec art chacun une couronne :
Puis aux rameaux courbés d'un blanchâtre bouleau,
Qui balance sa tête au-dessus du tombeau,
Ils les pendent, et puis, contents de leur hommage,
Ils reprennent tous deux leur route sous l'ombrage.

Écrit en 1852. Publié en 1855

SAINT GEORGES APRÈS LA VICTOIRE.

AU PEINTRE ZIEGLER.

Le combat est fini, la vierge est délivrée,
Et le monstre, abattu par la lance acérée,
Troué de part en part et noyé dans le sang,
Laboure en vain le sol de son ongle impuissant.
Pâle encor de la lutte et des bruits de l'écaille,
Avant d'abandonner le lieu de la bataille,
Sur l'ennemi vaincu, du haut de son coursier,
L'éphèbe au casque d'or jette un regard dernier...
Certes le vert dragon était informe, horrible,
Des plus vils éléments un mélange terrible;
Son souffle empoisonné partout corrompait l'air.

Et sa gueule d'acier dévorait toute chair:
Et cependant, à voir cette méchante vie
Dans les convulsions d'une atroce agonie
Se tordre pour atteindre à l'éternel repos,
Un éclair de pitié glisse au cœur du héros.
Il voudrait, oublieux du monstre et de ses crimes,
Et des maux endurés par ses mille victimes,
Que les grands coups de fer qui le mirent à bas
D'un seul choc eussent pu lui donner le trépas.
Il souffre de sa mort... plus encore, il va même
De sa création à sonder le problème,
A demander pourquoi tant d'instincts venimeux;
Et, n'en pouvant percer le motif ténébreux,
Il s'éloigne pensif, l'œil aux célestes plaines,
Et sur son blanc coursier laissant flotter les rênes.

Écrit en 1852. Publié en 1857.

LE CHÊNE ET L'INSECTE.

Un petit papillon niché sur le feuillage
D'un chêne l'entendait murmurer ce langage :
« Frêle avorton de l'air, qui te poses sur moi,
Qu'est auprès de mon corps un être tel que toi ?
Vois, les mains se tenant, six bûcherons à peine
Enserrent de mon fût la rondeur souveraine ;
Des monts de l'horizon j'égale la hauteur,
Et les vents dans mon bois arrêtent leur fureur.
— C'est vrai, dit celui-ci ; je ne suis qu'un atome,
Un petit rien perdu dans le vaste royaume
De tes épais rameaux ; cependant, tel qu'il est,

Mon sort plus que le tien me rend fier et me plaît,
Car, enchaîné toujours aux terres paternelles,
Tu n'en saurais bouger, tandis que sur quatre ailes
Librement je m'élance, et, volant où je veux,
Plus que toi je m'élève et m'approche des cieux. »

Forêt de Compiègne, 1851.

UNE PAGE D'UN VIEUX LIVRE.

A ÉMILE DESCHAMPS.

Heureux les amoureux, surtout quand leur amour
Des oiseaux du printemps a l'espace et les ailes,
Et quand, libre comme eux au terrestre séjour,
Il n'y rencontre point de barrières cruelles!
Heureux les tendres cœurs dont aucun mur fâcheux
N'arrête les soupirs et n'entrave les feux!

Hélas! tel n'était point le fortuné partage
De l'aimable Clairette et de son cher amant.
Ces deux enfants de rois, beaux enfants du même âge,
Et qui dans un donjon expiaient durement

Le bonheur d'être jeune et la douceur extrême
De s'être dit un jour l'un à l'autre : « Je t'aime ! »

Se voyant séparés, ils se croyaient perdus,
Et le feu de leurs yeux s'éteignait dans les larmes.
L'une pensait que l'autre en des pays ardus,
Lointains, avait suivi de méchants hommes d'armes;
L'autre, que son amie au fond de quelque tour
Allait se consumant de tristesse et d'amour.

Et tous deux déploraient leur pénible existence;
Tous deux priaient le ciel de finir leurs tourments,
D'abréger par la mort la trop longue distance
Que la haine mettait entre leurs cœurs aimants;
Car en ce brillant monde à quoi bon est la vie,
Si l'amour n'y peut point contenter son envie?

Un soir de mai, pourtant, par un hasard du sort,
Clairette s'échappa de sa prison obscure,
Et, trouvant une brèche au mur du château fort,
Entra dans le jardin qui servait de ceinture.

Là, voyant un rosier au front large et fleuri,
Comme une biche au bois elle en fit son abri.

Le ciel était serein, blanche luisait la lune,
Et roses embaumaient les airs silencieux;
Clairette au doigt rosé, Clairette en cueillit une,
Et dit plaintivement en y fixant les yeux :
« Ah! pourquoi donc l'ami que je cherche et je pleure,
Comme elle, près de moi n'est-il pas à cette heure?

Hélas! j'aimerais tant lui donner cette fleur;
Mais fortune ne veut, elle a déjoint nos âmes;
Telles que sombres nefs, au souffle du malheur
Elles errent; pourtant, en dépit de ses trames,
Je ferai tant, qu'un jour fortune me rendra
L'idole de mon cœur, ou douleur me tûra. »

Comme la belle ainsi parlait, sa plainte amère
Monta jusqu'aux barreaux d'un prisonnier voisin,
Qui, croyant retrouver l'accent d'une voix chère,
Bondit à sa fenêtre et s'écria soudain :

« Sainte Vierge, rêvé-je! O voix suave et tendre!
Clairette, est-ce bien vous, vous que je viens d'entendre?

— Oui, doux ami, c'est moi; c'est Claire, vos amours,
Reprit-elle, en quittant sa cachette odorante;
C'est Claire qui vous cherche et vous aime toujours,
Et toujours aimera tant que sera vivante;
Par miracle, j'ai pu sortir de la prison
Où vos mauvais parents me tenaient sans raison. »

Quand Florent reconnut la voix de son amie,
Il en fut si joyeux qu'il oublia ses maux;
Il eut l'âme surtout profondément ravie
De la savoir au monde et non dessous les eaux,
Comme son père, hélas! par une astuce noire,
Avait, depuis un temps, voulu lui faire croire.

« O Clairette, fit-il, votre lèvre à mon cœur
Chante plus doucement que le plus doux ramage;
Mais, pauvre oiseau sorti des rets de l'oiseleur,
Où pensez-vous trouver abri contre sa rage?

Car si mon père apprend que vous venez de fuir,
Et s'il peut vous ravoir, il vous fera mourir.

— Las! mieux vaudrait pour moi périr de sa main dure,
Que de garder la vie en l'état où j'étais,
Toujours seule, en des murs froids comme sépulture,
Et ne pouvant vous voir ni de loin ni de près.
Qu'il vienne donc, ce père, et j'aurai l'heur extrême
De mourir écoutant la voix de ce que j'aime!

— O Claire, mon amour, pourquoi parler ainsi?
Cueillez-moi dans le pré plutôt quelque fleurette.
Ces roses dont l'odeur pénètre jusqu'ici,
Et qui, venant de vous, charmeront ma retraite.
Ce sera grand soulas pour mon cœur empêché
D'avoir aux mains l'objet par votre main touché. »

Clairette sur-le-champ alla cueillir des roses,
Et, l'arbre dépouillé de l'ornement divin,
Elle fit à Florent passer les douces choses
Par l'étroite fenêtre ouvrant sur le jardin.

Et lui, les recevant de sa chère maîtresse,
Donnait à chaque fleur un baiser plein d'ivresse.

Mais bientôt ce ne fut assez de ce plaisir,
Car plus amour obtient et moins amour est sage:
Il voulut donc encore essayer de saisir
La blanche main de Claire à travers le grillage,
Afin de ressentir, dans un doux pressement,
De son cœur éloigné le divin mouvement.

Et le voilà plongeant son bras par la fenêtre,
Vers Clairette tendant aussi le sien d'en bas;
Mais, quel que fût le nerf que chacun y pût mettre,
Leurs doigts, leurs doigts tremblants ne se joignirent pas.
Trop haut était le mur, trop épaisses les pierres,
Ce qui fit de leurs yeux tomber larmes amères...

Pauvres et chers enfants! que de fois en lisant
Le récit de vos maux dans la vieille chronique,
J'ai reporté mon âme aux heures d'à présent,
Et tiré de mon cœur un soupir sympathique

Pour ceux qui, tels que vous, au printemps de leurs jours,
Sentent l'éloignement accabler leurs amours!

Il n'est plus, il est vrai, de murailles hautaines
Pour contenir le feu des cœurs récalcitrants,
Plus de donjons armés, de geôles souterraines
Et de bourreaux cruels aux ordres des parents:
Le temps a renversé, dans sa course infinie,
Tous ces noirs instruments d'ignoble tyrannie.

Mais, hélas! il n'a pas détruit les vils penchants,
La vanité du nom, l'orgueil de la fortune,
L'avarice au cœur sec, l'envie aux yeux méchants,
Que le bonheur d'autrui constamment importune,
Et pour les délicats les chaînes de l'honneur,
Plus pesantes cent fois qu'un cachot sans lueur.

Aussi, toujours est-il dans les champs de ce monde
Bien des êtres martyrs de dures volontés,
Bien des cœurs désunis par la haine profonde,
Consumant dans l'exil leurs beaux jours attristés,

Et, malgré le ciel pur et la terre splendide,
Étouffant dans l'espace et mourant par le vide;

Bien des âmes enfin n'aspirant qu'à sortir
D'un monde si fatal et si gênant pour elles,
Et demandant sans cesse en leur sombre désir
Ta bienvenue, ô mort, et le vent de tes ailes,
Pour pouvoir à jamais, sous les célestes yeux,
Librement se rejoindre aux campagnes des cieux.

Pierrefonds, 1854. Publié en 1857.

LA COURSE DU CERF.

En chasse! en chasse!
L'aurore efface
L'ombre des bois
Sous le feu de ses doigts.
En chasse! en chasse!
Et que l'on fasse
Au son du cor
Lever le cerf qui dort.

Il a quitté sa couche de verdure,
Et ses grands bois aux feuillages mouvants;

Il a baissé sur son dos sa ramure,
Jeté ses pieds comme une flèche aux vents.

En chasse! en chasse!
Que le chien fasse
Par tous les bois
Retentir ses abois.
En chasse! en chasse!
Et dans l'espace
Au bruit des cors
Suivons le cerf dix-cors.

Il court, il court à travers les montagnes,
Les bas coteaux, les plaines, les vallons;
Et les grands monts, les coteaux, les campagnes,
Tout disparaît sous l'éclair de ses bonds.

Tayaut! la chasse
Est sur la trace;
Les monts, les bois
Répètent les abois.

Tayaut! la chasse
Est sur la trace;
Clairs sons du cor,
Soutenez notre essor!

Mais le jour baisse, et du cerf intrépide
Le pied fléchit bien loin des lieux connus;
Ses faons légers, ses bois, son eau limpide,
Tout ce qu'il aime il ne le verra plus.

Hourra! la chasse!
La bête est lasse;
Les chiens en voix
Augmentent leurs abois.
Hourra! la chasse!
Allons! qu'on fasse
Mugir plus fort
Et la trompe et le cor!

Le voilà pris. Ah! la pauvre victime!
Devant les chiens et leur assaut vainqueur

Il pleure, et l'homme, à ce transport sublime,
Sent le plaisir redoubler dans son cœur.

Bravo! la chasse!
Cernons la place;
Le roi des bois,
Le cerf est aux abois.
Bravo! la chasse!
Et que l'on fasse
Par chaque cor
Sonner le chant de mort.

O Créateur! père de la nature,
Comme aux saints jours ne verra-t-on jamais
Sous les grands arcs de la douce verdure
Bêtes et gens vivre et mourir en paix?

Gloire à la chasse!
Rentrons en masse
Boire à nos droits
Sur le prince des bois.

Et toi, vorace
Meute de chasse,
Au bruit des cors
Va déchirer son corps.

Pierrefonds, 1851.

EFFETS DE NUAGES.

A LAURENT PICHAT.

Le soleil à grands flots épanchait sa lumière
Dans l'orbe étincelant de la voûte d'azur,
Et, comme aux premiers jours, nulle obscure matière
De l'éther ne tachait l'océan calme et pur.

De même que l'on voit sur une mer profonde

Luire une blanche voile à l'horizon lointain,
De même un blanc flocon dans le bleu qui l'inonde
Apparaît balancé par le souffle incertain

Du zéphyre... Bientôt au premier point semblables
Surgissent d'autres points; puis, d'instants en instants,
Mille et mille flocons, en troupes innombrables,
Bondissent dans l'azur comme des agneaux blancs.

Peu à peu ces fragments grossissent, des montagnes
Dressent leurs fronts de neige à la cime des cieux,
Tandis que, tout au bas, de profondes campagnes
Étalent leurs blancheurs autour de beaux lacs bleus.

O lacs! qui ne voudrait sur les brises légères
S'en aller parcourir vos tranquilles beautés,
Et respirer l'odeur des roses printanières
Qui paraissent fleurir sur vos bords enchantés?

Peut-être y verrait-on ces formes angéliques
A l'aile rouge et verte, au lin éblouissant.

Que, si souvent jadis, en ses courses pudiques,
L'œil d'Ève rencontrait au paradis naissant !

Peut-être entendrait-on les harpes fraternelles
D'un chœur de séraphins, qui, descendu des cieux,
Se fait l'écho charmant des lyres immortelles
Qui chantent au Seigneur l'hosanna glorieux !

On sent que près de vous le calme et l'innocence
Habitent, et que là l'unique passion
Est le désir du bien et, dans sa pure essence,
Du vrai beau l'éternelle et sainte vision...

Mais ces grands lacs d'azur et leurs blancs paysages
Sont bientôt animés par des reflets plus chauds;
Le soleil et les vents confondant leurs images
Amènent dans les airs des spectacles nouveaux.

On dirait tout d'un coup que de ses mains divines
Le chantre de Reggio, l'Homère ferrarais,
Pour les enchantements de nouvelles Alcines

Vient de remplir le ciel de superbes palais.

Ce ne sont que remparts de jaspe et de porphyre,
Que colonnes d'albâtre aux chapiteaux dorés,
Que portiques à jour dont l'aile du zéphyre
Caresse en se jouant les frontons colorés :

Palais toujours ouverts aux fièvres amoureuses,
Asiles des plaisirs où les victorieux,
Endormis sur le sein des Armides heureuses,
Vont oubliant le monde et leurs faits glorieux.

L'œil se perd à compter les nombreuses merveilles
Qu'illumine à leurs pieds la lumière du jour,
Pelouses de bleu tendre, odorantes corbeilles,
Et bosquets de lilas qui frémissent autour.

Ah! bien que vous soyez moins nobles et moins pures
Que les premiers tableaux à nos yeux présentés,
O belles visions, blondes architectures,
Palais, jardins d'amour, restez, longtemps restez!

A vos vives splendeurs un esprit de jeunesse
S'attache, et, rappelant ses beaux jours révolus,
Sous vos riches parvis notre âme avec ivresse
Refait des rêves d'or qui ne reviendront plus.

Mais le sort de nouveau trouble ces harmonies :
Adieu, charmants effets! Comme en un sol tremblant
Les chapiteaux rompus, les colonnes ternies,
Arbres, jardins, palais, tout tombe et va croulant.

A leur place, des monts, des roches entassées
Sans ordre, et sur leurs flancs sauvages, entr'ouverts,
Des abîmes profonds d'où, par instant lancées,
Partent en ondoyant les flèches des éclairs,

Les antres de Lemnos qu'un feu rougeâtre allume.
Entendez-vous le bruit des Cyclopes nerveux?
Sous les coups redoublés des marteaux sur l'enclume
Se façonne et se tord le tonnerre des dieux.

Il est fait, il est fait l'instrument redoutable,

Le faisceau destructeur au multiple aiguillon;
Tremblez, pâles mortels! et que tout cœur coupable
De ses actes mauvais demande le pardon!

Il est fait, le voilà qui perce la nuit noire
Et met le voile épais des grands cieux en lambeaux
Avec un tel fracas, qu'à ce bruit l'on peut croire
Que les morts éveillés vont sortir des tombeaux.

Pluie et vent, flamme et feu, grêle, trombe, tonnerre,
Jamais homme ne vit pareil ébranlement;
Jamais on n'entendit, dans la céleste sphère,
La voix des dieux mugir plus effroyablement.

Non, jamais, si ce n'est à l'heure d'épouvante
Où sur les hauts sommets du grand Himalaya,
Voyant fuir des Dévas la milice vaillante
Devant les compagnons du monstrueux Vrita,

Indra vint, dieu du jour, et, de son triple foudre
Frappant le fier démon et ses hardis guerriers,

En fit pleuvoir les corps sur la terrestre poudre,
Comme au souffle du vent des feuilles de palmiers;

Ou si ce n'est encor dans ce jour de tempête
Où le Titan de Corse, acculé dans son fort,
Aux vieux dieux de l'Europe osant lui tenir tête,
Disputait ses destins abandonnés du sort;

Jour terrible, où le sol comme une mer de flammes
Tonnait et flamboyait, et comme lui le ciel
Flamboyant et tonnant voyait des milliers d'âmes
S'envoler et se perdre en son gouffre éternel;

Jour néfaste! et pourtant, si j'en ai bien mémoire,
Ce jour-là fut suivi d'un jour moins attristé;
Aux vaincus, en mourant, cette tourmente noire
Légua quelques rayons de ton ciel, Liberté!

Oh! puisse-t-il en être ainsi du vaste orage
Qui semble replonger l'univers au chaos!
Puisse-t-il arriver que bientôt se dégage

De l'ombre un signe heureux de calme et de repos !

Espérons, le vent tourne: à son souffle, moins sombres,
Les flottantes vapeurs éclaircissent leurs rangs;
Comme glaives de feu qui découpent les ombres,
Moins souvent les éclairs agitent leurs tranchants;

Le roulement profond de la voix du tonnerre
Devient de plus en plus rare, sourd et lointain;
On dirait quelque tigre à la fauve crinière
Regagnant son désert, assouvi de butin.

Bientôt des coins d'azur s'entr'ouvrent dans l'espace,
A travers eux se glisse une blanche clarté;
Ils grandissent, des cieux le voile impur s'efface
Et l'œil du jour renaît dans toute sa beauté.

Oh! comme sa splendeur est douce à la nature!
Comme ses purs rayons reverdissent les champs!
Comme l'oiseau, longtemps muet sous la verdure,
S'égaye et les salue avec ses plus doux chants!

Et l'homme, qui se sent raviver la paupière,
Bénit d'un cœur plus chaud l'éclat inattendu :
O soleil ! il chérit plus qu'avant ta lumière,
Comme un bien qu'il retrouve et qu'il croyait perdu.

Souvenir de Pierrefonds, 1854.

A JEANNE D'ARC.

C'est là que tu tombas, héroïne au cœur bon,
Victime du malheur et de la trahison;
C'est là que commença ta cruelle agonie,
Qui devait s'achever au feu d'un incendie.
Horreur! Depuis ce jour pourtant la France en pleurs
A couronné ton nom de sublimes honneurs;
Sainte fille, en maints lieux s'élèvent tes statues,
Et tes vertus partout, sur les cordes tendues
Des lyres, sonnent haut... C'est juste, mérité;
C'est le bon mouvement d'une société
Réparant de son mieux le forfait exécrable

D'un pouvoir étranger. Mais, ô vierge admirable,
Pour toi qui tant souffris, ces hommages, hélas!
Ne sont que pur néant, car tu ne les sens pas...
Heureusement que Dieu dans son giron immense
Te donne avec la vie une autre récompense.

Ville de Compiègne, 1854.

TROIS FAITS DE LA GUERRE DE CRIMÉE.

I

..... DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS.

Sitôt que le canon eut sonné la bataille
Et dans les champs d'Alma fait pleuvoir la mitraille,
On vit les régiments d'Écosse aux noirs plumets
Lentement s'avancer au-devant des boulets.
Ce n'était ni tambour, ni trompette bruyante,
Qui conduisaient leurs pas à la fête sanglante.

Mais l'humble cornemuse, amour du montagnard,
Exhalant dans les airs son accent nasillard.
Or, tout en avançant, le canon faisait rage,
Et ceux que le boulet moissonnait au passage,
Malheureux mutilés, pauvres corps en débris,
Ils rendaient l'âme encore aux doux chants du pays.

II

UN TRISTE JEU DU SORT.

Ils étaient bien sept cents sur la frégate armée.
Bons soldats et marins, tous allaient en Crimée
Soutenir bravement l'honneur de nos drapeaux;
Mais la mort, jalousant leurs destins de héros,
Courut au-devant d'eux... Une nuit, la tourmente
Les ensevelit tous dans l'abîme des flots,

Tous... O terrible jeu du sort avec les mots,
La frégate portait le nom de *Sémillante !*

III

A PROPOS DE LA MORT DU TZAR NICOLAS.

On raconte qu'un jour un homme au cœur pieux,
Le long du Tigre errant, fit rencontre en ces lieux
D'un crâne plein de vers, et dont la bouche morte,
Tout à coup s'entr'ouvrant, lui parla de la sorte :
« J'étais jadis un roi magnifique et puissant,
« Au front de qui brillaient l'or et le diamant.
« Favorisé du ciel et de mon bon génie,
« L'Iran je dévorai ; de la Caramanie
« J'en voulus faire autant, mais le ver du tombeau
« Soudain me dévora la pulpe du cerveau...

« De ton entendement ouvre bien les oreilles,
« Et si tes vains désirs couvaient choses pareilles,
« Le sage avis d'un mort, alors y pénétrant,
« Rabattrait ton orgueil... Ami, Dieu seul est grand! »

1855.

LA TOUR DE SAINT-MATHURIN.

AU PÈRE GRÉGOIRE SHOUWALOFF.

Encore un vieux débris des âges monastiques
Dont la splendeur émeut; encor des fûts gothiques
Où le souffle des vents nuit et jour vient gémir,
Et qui tirent de l'âme un pieux souvenir.
Ils vous disent que là, sur ces restes de dalles
Épars, et sous l'arceau des voûtes colossales
Qu'un art pur et savant éleva jusqu'aux cieux,
Vécurent des humains, calmes, silencieux,
Qui, regardant plus loin que la terrestre rive
Et la vie estimant une onde fugitive,
Eurent pour aborder à des destins meilleurs

Bien plus de confiance en l'espoir de leurs cœurs
Qu'en toutes les raisons des plus puissantes têtes.
Là fut un noble port où, lassé des tempêtes
Plus d'un pauvre noyé vint essuyer ses jours.
Là, réchauffant son âme au feu des saints amours,
Plus d'un en ressortit plein de nouveaux courages,
Pour retenter encor la vie et ses orages.
Aujourd'hui c'en est fait du refuge sacré,
Le divin oasis est morne et délabré;
La mousse et le lierre en couronnent le faîte;
Les corbeaux à grand nombre y trouvent leur retraite.
Et le temps, chaque jour, dans son vol incessant,
D'un coup d'aile en détache une pierre en passant.
Qu'importe! l'ouvrier qui laboure la plaine
Entend-il le fracas de sa chute soudaine?
Que lui fait le travail de la destruction
Sur cette masse où l'art épancha son rayon?
Pour lui le vide est là. Tandis que sous la lame
De son coutre luisant le sol fume et s'entame,
Il voit le flot de vie entrer au noir sillon
Avec l'air, et l'espoir d'une riche moisson

Est le rêve charmant que son âme caresse.
Quant à ce corps d'église et sa tour en détresse,
Ce n'est que le débris d'un ancien monument
Bâti pour la démence et le désœuvrement.
La vie! elle n'est plus dans les lieux où l'on prie,
Mais où l'homme combat le sol avec furie,
Pour en faire couler des torrents de plaisir
Sur tous les corps mortels exhalant un soupir.
O race de nos jours, ô chercheurs pleins d'audace,
O rudes conquérants du temps et de l'espace,
Couvrez le globe entier de vos routes de fer,
Et sous la gueule en feu de vos dragons de mer
Maîtrisez les assauts de la vague écumante,
Épuisez les venins de la terre fumante
Et muselez la foudre à nos regards surpris,
C'est votre œuvre, c'est bien!... Mais soyez sans mépris
Pour les nobles travaux du pieux moyen âge.
De loin il peut sembler perdu dans un nuage
Et tout enseveli dans des langes grossiers
De misère ignorante et de faits meurtriers;
Cependant cette époque en puissance féconde

Ne fut pas sans profit pour la grandeur du monde,
Car elle fit jaillir de son sein obscurci
Ce que nous n'avons pas surpassé jusqu'ici,
Ces trois sublimités des choses idéales :
Le livre de Gerson, Dante et les cathédrales.

Larchant, 1856.

LES FEUILLES DU TREMBLE.

ÉLÉGIE DANS LE GOUT DE SIMONIDE.

A AUGUSTE LACAUSSADE.

LE PROMENEUR.

Pauvres feuilles du tremble à l'attache légère,
Soit tempête ou zéphyr, le long des blancs rameaux
Toujours vous remuez, et jamais le repos
Ne succède pour vous à la tourmente amère!

LES FEUILLES.

Hélas! l'homme a-t-il eu jamais d'autre destin ?
Poëte, comme nous il s'agite sans fin.
Écoute les vieux temps; leur voix charmante ou rude
Ne confirme que trop cette similitude.
Oui, quoique en leur printemps toujours les vains mortels
N'aient rêvé que grands buts et plaisirs éternels.
Dès que l'âge, courbant leurs têtes chevelues,
Vînt recouvrir leurs fronts de la blancheur des nues,
A trois pas de la tombe et devant les cyprès,
Ils modulèrent tous l'hymne des noirs regrets.
Tous ont dit : « Voyageurs aux plaines de la vie,
Jamais nous n'avons bien satisfait notre envie,
Toujours notre désir, comme un trait mal lancé,
Est resté loin du but, ou l'a trop dépassé.
Le prix ne valait pas la lutte fatigante,

Le rameau triomphal la bataille sanglante.
Quelle course à travers les soucis et les peurs,
Les nuits blanches, les jours écrasés de labeurs,
Les chemins pleins de fange ou les routes obscures,
Et les remords, buissons aux cuisantes blessures,
Pour atteindre, après tout, un objet aussi vain
Que la plume emportée aux ondes du ravin,
Et plus vite perdu que la neige fondante
Dans une main d'enfant resserrée et brûlante :
Amour, gloire, richesse ! » Et tous, en leur retour
Sur les faits d'ici-bas, se sont dit tour à tour :
« Où donc étaient nos yeux en commençant la route?
Comment, les écartant de la céleste voûte,
N'apercevions-nous pas que c'était aux lieux hauts
Que planait le seul bien qui donne le repos,
Le calme vrai, celui qui jamais ne vous passe,
Et dont l'âme jamais ne s'indigne et se lasse? »
Et tous, en confessant l'auguste vérité,
Ils regrettaient pourtant leurs jours d'anxiété.
Les tribulations de leurs moments d'ivresse,
Car ces peines étaient celles de leur jeunesse.

Ils regrettaient le temps où, jaloux de renom,
Et pour en conquérir par l'art ou l'action,
Ils foulaient rudement au vent de calomnie
Un sol tout hérissé des piéges de l'envie;
Ils regrettaient le temps où sous vingt cieux divers,
Aux soleils des étés, aux glaces des hivers,
Ils s'usaient à chercher, de naufrage en naufrage,
Sur les flots ondoyants, la fortune volage;
Enfin, quoique les feux de l'amoureuse ardeur
Eussent tout consumé les fibres de leur cœur,
De longs pleurs ils versaient sur cette vaine cendre,
Comme avides encor d'aimer et de se prendre
Aux rosiers de Cythère, au risque de rougir
De leur vieux sang les fleurs qu'ils y pourraient cueillir.
O de l'esprit humain terrible inconsistance!
O flamme toujours folle et qui toujours balance
Sa pointe à tous les vents! Essence qui jamais
Ne sait ce qu'elle veut, ni pleinement la paix
Ni pleinement la lutte, et qui, bien que lassée
Des choses de la terre, en garde la pensée
Et va toujours pleurant ses tourments anxieux,

Tout en les maudissant et désirant les cieux!
O triste, triste sort d'un rayon de lumière
Descendu des hauteurs de la céleste sphère,
Et pour le court éclair de trois jours enfoui
Dans l'étroite prison qu'on nomme le fini!. .

Voilà ce qu'avant toi les poussières humaines
Qui peuplent le fond noir des cités souterraines
Ont dit et soupiré sur cent modes divers,
Dans le parler commun, ou la langue des vers;
Et voilà ce qu'aussi, recommençant ton rôle,
Les races qui viendront te pousser par l'épaule
Pour te précipiter aux gouffres de la mort
Comme elles rediront d'un éternel accord.
Peut-être on changera quelques notes au thème,
Mais le fond attristant sera toujours le même,
Et ce thème plaintif, ces lamentations,
De générations en générations,
Passeront jusqu'au jour où la terrestre masse,
Arrivée à son but, se fondra dans l'espace.

Comme la bulle d'eau qu'enlève aux flots mouvants
Et disperse dans l'air l'aile folle des vents.

LE PROMENEUR.

Pauvres feuilles du tremble à l'attache légère,
Je le vois trop, hélas! nos destins sont égaux;
Tournez, agitez-vous... Comme à vous, le repos
Ne nous arrivera qu'en jonchant cette terre.

Bords de la Seine, à Valvin, 1856.

UN QUART D'HEURE DE MISANTHROPIE.

O biche légère et farouche
Qu'à travers la grande forêt
Je trouble sur ta verte couche
Et fais échapper comme un trait,
Fuis, fuis du pas le plus agile
Le triste auteur de ton effroi,
Et vers un fourré plus tranquille,
Moins accessible, élance-toi!
Heureuse bête, la nature

T'y donnera, comme en ces lieux,
Une facile nourriture,
Un charmant abri de verdure
Et le calme délicieux.
Puis tu retrouveras peut-être
Tes faons, quittés pour un instant,
Endormis sous l'ombre d'un hêtre,
Ou broutant l'herbe en t'attendant.
Tandis que moi, moi, pauvre hère,
Si je retourne sur mes pas,
C'est pour rentrer dans le fracas,
La noire fange ou la poussière,
Et voir, sous un monceau de pierre,
Ce qu'aux forêts tu ne vois pas :
Des abuseurs de toute chose,
Et de la rime et de la prose,
Et de la parole et du bras,
Des déserteurs de toute cause,
Des railleurs de tout beau trépas,
Des inventeurs d'horrible glose,
Des sots, des fripons et des plats,

Et dans quelque rang qu'on se pose,
Le milieu, le haut ou le bas,
En haillon noir ou jupe rose,
De la haine et des cœurs ingrats.

Fontainebleau, 1856.

LE DORMOIR DES VACHES.

Elles se reposaient à l'ombre des grands chênes.
Près d'elles arrivés, sur les mousses prochaines
Du dormoir, notre pas s'arrêta quelque instant
Pour contempler l'effet du troupeau sommeillant.
A travers l'épaisseur des verdoyantes cimes
Le soleil rayonnait, et ses lueurs sublimes
Filtrant, glissant le long des troncs et des rameaux,
Parsemaient de points d'or le flanc des animaux;

Puis le vent par bouffée, avec ses fraîches ondes,
Nous apportait l'odeur des laitières fécondes.
Cent vaches à peu près étaient là,... pour gardien
Auprès d'elles n'ayant qu'un seul homme et son chien.
L'homme, assis sur un tertre, écorchait une branche;
Quant au chien, à ses pieds, contre sa guêtre blanche,
Il gisait étendu, toujours l'oreille au guet,
Et tenant sur son maître un regard inquiet.
Après quelques saluts et quelques mots honnêtes,
Nous dîmes au vacher: « Pour mener tant de bêtes,
C'est bien peu qu'un seul chien. — C'est vrai, surtout au bois,
Fit-il; mais quand ce chien à lui seul en vaut trois,
C'est, pardieu, suffisant. Tenez, le soleil baisse;
Il faut que le troupeau quelque temps encor paisse;
Et s'il vous fait plaisir de le voir s'éveiller,
Mon chien vous montrera comme il sait travailler. »
Cela dit, il se lève et crie: « Holà, Bonhomme!
Il nous faut déguerpir; c'est ainsi que se nomme
Ma bête, et d'un tel nom elle est digne vraiment :
Allons, debout! » et puis il pousse un sifflement
Bonhomme comme un trait part et court à l'ombrage,

Où les vaches dormant confondaient leur pelage.
Quelque temps s'écoula sans que le moindre bruit,
Le moindre mouvement se fît au vert réduit.
Mais bientôt commença le branle des clochettes,
Puis l'on vit remuer le flanc rouge des bêtes,
Puis, un par un, dans l'air montèrent leurs grands dos;
Enfin, toutes debout, l'animal en trois sauts
Reparut et revint, la gueule haletante,
Demander à son maître une œillade contente.
Or, comme il s'avançait, la jeune et blonde enfant
Qui marchait avec nous, d'un cœur compatissant,
Prit un morceau de pain au fond de sa corbeille
Et le lui présenta, tout heureuse et vermeille.
L'animal s'élança pour le saisir. — Soudain
Le vacher siffle encore. — A l'ordre souverain,
Notre bon serviteur n'hésite pas, il lâche
L'objet appétissant et revole à sa tâche.
En voyant ce rapide et noble mouvement,
Nous sentîmes au cœur un pur ravissement,
Comme celui qui prend toute âme sympathique
A l'aspect imprévu d'un beau fait héroïque.

Le terme, dira-t-on, est un peu fort; pourtant
En sa soumission ce chien nous parut grand :
Car, depuis le matin, peut-être, sans pâture,
Il mettait le devoir avant la nourriture.

Fontainebleau, 1856. Publié en 1857.

CYNTHIA.

O lune, il fut un temps où tes blanches clartés
A mon cœur n'inspiraient que rêves enchantés,
Que pensers de bonheur, colorés par l'ivresse
Des sens tumultueux d'une vive jeunesse.
Alors je ne voyais en ta sainte lueur
Qu'un flambeau de l'amour, céleste conducteur
Du pas aventureux des amitiés furtives
Sous l'ombre des grands bois et près des eaux plaintives,
Alors, le chœur charmant des pâles amoureux,
Comme fantômes doux, renaissait à tes feux,
Roméo, Juliette, Héloïse et toi-même,
Je te voyais, déesse, en proie au mal suprême
Noyer du haut du ciel d'un mystique rayon
Le visage endormi du bel Endymion.

Aujourd'hui, Cynthia, tes flammes angéliques
Me sont douces encor, mais plus mélancoliques.
L'aspect tranquille et pur de tes molles clartés
N'éveille plus en moi d'ardentes voluptés.
Je n'ai plus le désir d'aller sous les feuillées,
De la vapeur des soirs encor toutes mouillées,
Attendre, palpitant, le passage incertain
D'une robe de gaze et d'un pied de satin.
Las! je sens que mon cœur sur les terrestres plages
Comme ton disque au ciel a vu trop de nuages
L'assombrir, et qu'il fut en ses rayonnements,
Ainsi que toi, sujet à trop de changements.
Puis, lorsque, ramenant sur le sol ma paupière,
Je vois les blancs rayons de ta douce lumière
Traverser le front noir des bosquets d'alentour,
Sur mon être je fais un pénible retour
Et pense tristement, en mon âme inquiète,
A toutes les blancheurs qui sillonnent ma tête.

Fontainebleau, 1857.

SUR UNE FUITE D'OISEAUX EN AUTOMNE.

Que le sort des oiseaux est doux!
Le printemps a pour eux mille grâces charmantes,
Des prés verts et des fleurs où leurs troupes aimantes
Se donnent de gais rendez-vous.

L'été, quand le brûlant soleil
De nos champs altérés fait comme une fournaise,
Sous l'ombrage des bois ils chantent à leur aise,
Ou bien dorment d'un frais sommeil.

L'automne pour leurs appétits
Mûrit dans les vergers la poire succulente,
Ou gonfle l'or sucré de la grappe brillante
Sur les ormeaux appesantis.

Puis, quand le redoutable hiver,
Nous arrivant du nord sur l'aile des tempêtes,
Des grands arbres touffus découronne les faîtes,
Blanchit les prés et glace l'air,

Eux, nous laissant aux durs autans
Et fuyant sans regret les rives paternelles,
Enfants gâtés des cieux, sur des plages nouvelles
Ils vont retrouver le printemps.

Oiseaux, que votre sort est doux!
Nature en vous créant fut une bonne mère,
Si bonne que souvent l'homme, roi de la terre,
Voudrait bien être l'un de vous;

Oui, bien souvent, chers voyageurs,
Quand il sent des soucis les morsures cruelles,
Il donnerait soudain, pour le bout de vos ailes,
Ses richesses et ses honneurs;

Le poëte surtout, ce corps

Sans cesse frémissant et tourmenté par l'âme,
Le poëte souvent épuisé par la flamme
De ses mélodieux accords.

O sol des lauriers gracieux,
Vallons toujours en fleurs de l'antique Sicile,
Terre qui tiens encor sur ta fumante argile
La trace vivante des dieux,

Fille des mers, où la chaleur
Et le ciel, toujours pur, toujours plein de lumières,
Dissipent, en baignant les humaines paupières,
Les maux du corps et ceux du cœur;

Pays aux éternels attraits,
Que ne puis-je vers toi voler d'une aile agile,
Et là vivre et mourir, comme un cygne tranquille,
En chantant sous de verts bosquets!

Fontainebleau, 1857.

LE BAISER DU HÉROS.

C'était au quatrième, en un petit logis
Des plus nus, et caché dans un coin de Paris,
Que le chef glorieux de l'antique Venise,
Manin, le bon Manin, prêtait son entremise
Aux cœurs qui voulaient bien envoyer au Piémont
Quelques secours d'argent pour avoir du canon.
Il avait recueilli mon offrande secrète,
Et, me remerciant d'une parole honnête,
Me priait de tracer en un livret mon nom.
Il le lit, et soudain : « Êtes-vous le poëte? »
Dit-il, et sur ces mots : « Oui, monsieur, je le suis, »
D'un élan généreux il m'accoste et m'embrasse...

Quel honneur! bien des jours se sont passés depuis;
La mort même, au héros faisant cruelle chasse,
L'a pris tout palpitant de rêves d'avenir.
Il n'est plus, mais toujours est vivante sa trace;
Le monde de ses faits garde un grand souvenir,
Et son baiser longtemps me brûlera la face.

1857.

A LA MÉMOIRE DU GÉNÉRAL CAVAIGNAC.

Toi, qu'avaient respecté les foudres du canon
Et qu'un vent froid d'automne a couché sur la terre,
Toi, notre honneur,... je veux avec un vers austère
Tresser une couronne à ton glorieux nom.

Je ne chanterai pas ta vaillance certaine,
Sur le sol africain ton héroïque ardeur;
Tu fis là ce que fait tout jeune capitaine
Qui naît dans notre France et porte haut le cœur.

Ce que je chanterai, c'est ta vertu civique,
Ton esprit ferme et droit, ta mâle probité,
Et ton sincère amour de cette république

Qui ne fleurit qu'avec l'ordre et la dignité.

A l'œuvre je t'ai vu quand la guerre civile
Grondait, et qu'un ramas de féroces brouillons
Attisait la révolte et jetait ses brandons
A tous les coins fiévreux de notre grande ville.

Tu ne pactisas point avec les mains de sang,
Tu frappas, quatre jours, l'hydre aux têtes sans nombre,
Et point ne profitas de ta victoire sombre
Pour garder du pouvoir le signe éblouissant.

Au contraire, quand vint l'heure grave où la France
T'enleva les honneurs du haut commandement,
Tu les quittas sans fiel et rentras en silence
Au foyer des aïeux vivre modestement.

Bel acte, un des plus beaux que présente le monde,
Car de tout temps, partout, c'est une rareté
De voir l'homme du glaive aimer d'amour profonde,
Et couvrir de respect la sainte liberté.

O guerrier, va là-haut t'unir aux grandes âmes
Que sur terre on nomma Desaix, Hoche, Marceau!
Elles t'accueilleront dans leur noble troupeau,
Comme une âme pareille et pleine de leurs flammes.

Novembre 1857.

PAYSAGES.

D'APRÈS LANDSEER.

On est au bord des flots, au printemps... Calme et pur,
Le soleil renaissant s'élève dans l'azur;
La mer est comme lui : sur les vagues tranquilles,
A l'horizon lointain, cent navires agiles
Cinglent, la voile au vent, et dans différents ports
Vont contre d'autres biens échanger leurs trésors.
Maints pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,

Ou réparent les nefs, victimes de l'orage.
Au haut de la falaise, étendus sur le dos,
Des bergers nonchalants paissent de blancs troupeaux.
Puis là, près d'un affût brisé, de jeunes filles
Composent en chantant des bouquets de jonquilles,
Et la brebis, sans peur de leur chant printanier,
Broute l'herbe qui croît au fond d'un vieux mortier.

D'APRÈS CALAME.

Voici le roi des pics, le superbe Mont-Blanc,
Qui livre au voile épais du soir son large flanc.
Tandis qu'autour de lui, ses filles, les montagnes,
Avec leurs bois touffus et leurs vertes campagnes
Se revêtent de noir, lui, sur son front vermeil,
Conserve dans la nuit les roses du soleil.
C'est charmant, mais je dis : « Est plus charmante encore
L'enfant qu'un mot d'amour intimide et colore,
Et qui, les yeux baissés et les deux seins émus,
Rougit longtemps après qu'elle ne l'entend plus. »

D'APRÈS TROYON.

Buisson malencontreux qui resserres la route,
Quelle main planta là tes épines? Sans doute
Le riche possesseur de quelque vert jardin,
Jaloux de le garder de tout mufle qui broute,
Quand le bétail s'en va paître le champ voisin.
Les grands bœufs au cuir dur auprès de toi sans peine
Cheminent, car tes dards s'émoussent sur leurs dos;
Mais les blanches brebis, mais les tendres agneaux,
Ne te longent jamais sans te laisser leur laine,
Et souvent leur sang pur empourpre tes rameaux...

O vie, ô grand chemin qui mène à l'autre monde,
Que de halliers pareils sur tes bords verdoyants!
Qu'il nous faut côtoyer de buissons outrageants
Avant d'être à la fin de ta ligne profonde!
Hélas! hélas! quand tous nous serons parvenus
A notre dernier pas, du blond rabbin Jésus

Verrons-nous s'accomplir la promesse féconde ?
Et ceux qui dans la route auront souffert le plus,
Les débiles de corps et les douces natures,
Trouveront-ils du baume à toutes leurs blessures?
Il faut le croire, ou bien tenir pour insensé
Le sublime discours que le Juste a laissé
Au peuple des souffrants... Mais non, le saint cantique
Qui s'éleva jadis de sa lèvre angélique,
Et des rocs de Judée alla frapper les cieux,
N'était pas un amas de mots harmonieux
Qui, sous l'éclat trompeur de fausses paraboles,
Ne cachait que du vent et de vaines paroles.
Bienheureux, bienheureux ceux qui versent des pleurs;
Ils seront consolés de leurs grandes douleurs!
Bienheureux, bienheureux *l'affamé de justice;*
Il aura le paîment de son dur sacrifice!
Non, ces mots furent pris à l'instinct immortel
Du cœur plaintif de l'homme, et ce cri, comme tel,
A de la vérité la ferme certitude.
En effet, qui pourrait dans un monde si rude,
Et n'ayant pas prié qu'on l'y jetât, subir

Innocemment la faim, l'injure et l'esclavage,
Sans trouver autre part et sous autre visage
Un dédommagement à ses cris de martyr?
L'homme sensible et bon ne ferait point souffrir
Le moindre vermisseau courant sur la verdure,
Et quand son pied l'étreint par un hasard fatal,
Il en pleure et s'efforce à réparer le mal;
Et l'homme, ce fétu, dans le fond de son cœur
Enfermerait un plan de justice meilleur
Que celui qui rayonne en l'âme de son maître?
Oh! non, cela n'est pas, cela ne saurait être;
Pas plus que n'est la livre inférieure au sou,
Et que la moindre part ne surpasse le tout.

Ainsi, pauvres agneaux qui cheminez sur terre,
Injustement chargés des plus horribles maux,
Tendres êtres privés de force nécessaire
Pour renverser l'obstacle, alléger vos fardeaux,
Suivez, faibles marcheurs, vos sentiers de misère,
Portez patiemment les coups de vos bourreaux,
Vous toucherez le but, car, riant ou sévère,

A son terme tout sort finit par aboutir.
Alors, du noir néant Celui qui fit sortir
Vos troupeaux malheureux, le grand Pasteur des mondes,
Vous voyant à ses pieds augustes revenir,
L'œil en pleurs, tout saignants, pleins de fanges immondes,
Ne pourra s'empêcher sur vous de s'attendrir.
Alors, alors, du haut de sa gloire divine,
Il baissera les bras et, contre sa poitrine
Pressant avec douceur vos corps endoloris,
Il lavera le sang, il ôtera l'épine,
Pour vous remettre après, l'âme en joie et guéris,
Dans des routes menant à plus fraîches pâtures,
Et n'ayant plus jamais de ronces pour bordures.

1857.

UN MOT DE SAINTE MADELEINE DE PAZZI.

Quand la sainte, parfois errant dans un jardin,
Des roses y voyait resplendir le carmin,
L'âme ravie et l'œil à la voûte profonde,
Elle disait : « Mon Dieu, puissant auteur du monde,
Qu'envers ta créature est grande ta bonté!
Car tu pensais, du fond de ton éternité,
A réjouir mes yeux de ces charmantes choses,
Et, par amour pour moi, tu concevais les roses. »

Plessis-Piquet, 1857.

UNE PENSÉE D'OSSIAN.

Le sourire de la tristesse
Est doux comme l'ondée aux beaux jours du printemps,
Quand des chênes son flux pénètre la rudesse
Et fait sortir les bourgeons éclatants.

Il annonce que la pauvre âme
Qui tremblait, toute sombre, à l'air froid du malheur,
S'épanouit, respire et reprend de la flamme
Au souffle chaud d'un avenir meilleur;

Que l'œil abaissé par l'orage,
Et sur lequel pesait un brouillard éternel,
Se relève et découvre à travers son nuage

Un peu de bleu dans la voûte du ciel.

O feu divin de l'espérance,
Qui peut être insensible à ton rayonnement?
Et comme en te voyant ranimer la souffrance,
Heureux l'on est de son redressement!

Que ceux qui commencent la vie,
Et savent encor peu des choses d'ici-bas,
En traversent les champs, l'âme toute ravie,
L'œil en gaîté, la voix pleine d'éclats!

Belle est vraiment l'insouciance
De tous les jeunes cœurs n'aspirant qu'au plaisir,
Et dans leurs bonds légers croyant à la constance
Du feu follet que poursuit leur désir.

Je l'aime, mais je lui préfère,
Sous un saule couché, le front pâle et rêveur,
Qui, connaissant le prix d'une haleine prospère,
Savoure en paix un éclair de bonheur;

Une Daura plaintive et blanche
Qui, revoyant l'époux qu'elle croyait perdu,
Muette, au bord des flots, languissamment se penche
Au bras aimé du héros attendu;

Ou bien quelque pauvre orpheline
Sur qui tombe un regard noble et consolateur,
Et qui solde la main qui prévient sa ruine
Avec l'or pur d'un regard enchanteur.

Le sourire de la tristesse
Est doux comme l'ondée aux beaux jours du printemps,
Doux comme le zéphyr sur le flot qui s'abaisse,
L'azur céleste après les noirs autans.

Publié en 1857.

A VINGT ANS DE DISTANCE.

C'était un jour d'hiver, bien froid, mais sans nuage.
Un hasard m'avait fait traverser le village
Tranquille où mon aïeul maternel abrita
Longtemps les jours heureux que le ciel lui compta.
Tout naturellement je recherchai la vue
Du logis dans lequel sa vieillesse chenue
S'était épanouie, et dans lequel aussi
Mon petit corps d'enfant, léger et sans souci,
Aux soleils des étés, à leur effervescence,
Librement et gaîment avait pris sa croissance.
En le trouvant debout avec ses quatre tours,
Sa grand'porte, ses toits pointus, comme toujours,
Son aspect me ravit et vite en moi fit naître
Désir d'y pénétrer... mais, inconnu du maître.

N'osant me présenter, je résignai mon cœur
A faire de ses murs le tour, lent et rêveur.
A la fin, vers un coin donnant sur la campagne,
Trouvant quelques moellons, je les mis en montagne,
Et, m'élançant dessus d'un pied leste et certain,
Je tâchai de plonger mes yeux dans le jardin.
Grâce aux coups de l'hiver dont le souffle sauvage
Avait débarrassé les fûts de leur feuillage,
Je pus reconquérir tous ses détails charmants.
Singulier jeu du sort! quoique depuis vingt ans
Ce terrain fût sorti des mains de la famille,
Il n'avait point perdu sa parure gentille;
Le plan n'en était pas altéré grandement,
Et mon œil s'y pouvait reconnaître aisément.
Voilà bien la maison avec ses huit croisées,
Et son pré vert devant, où chevrettes rusées
D'ordinaire broutaient; voilà le potager
Où nous savions trouver tant de fruits à manger;
Plus loin le labyrinthe avec son belvédère,
Puis le grand entonnoir appelé la carrière,
Puis l'allée aux tilleuls où l'on se balançait,

Et tout au bout la grange où l'on se culbutait,
Se roulait, se battait sur le foin du grand-père ;
Et chaque bon coup d'œil lancé de ma paupière,
Comme fantômes doux, faisait naître et surgir
De partout, de tout coin, plus d'un cher souvenir;
Et tous ces souvenirs d'une voix fraîche et tendre
M'appelaient, me disaient : « Allons, il faut te rendre
Où volent tes désirs; viens avec nous, descends,
Pour refouler encor le sol des jeunes ans;
Viens embrasser le tronc des tilleuls et des hêtres
Que planta, qu'émonda la main de tes ancêtres. »
Mais le mur était là, sévère défenseur
De la propriété; le franchir, en voleur
C'était se transformer, pour tel se faire prendre.
Le cruel! l'inhumain! il me fit trop comprendre
Que la terre qu'on vend, et qui n'est plus à vous,
Retient longtemps encor quelque chose de nous.
Je sentis pleinement les douleurs de l'exil,
Je vis que, bien qu'on puisse aspirer l'air subtil
Des cieux en tout endroit, il n'est bonne existence
Qu'aux lieux seuls où l'on aime et l'on a pris naissance.

A regret je dus donc renoncer au plaisir
De revoir un instant et de reparcourir
Le sol où se joua mon enfance première,
Et je redescendis de mon haut tas de pierre
Moins vite assurément que je n'étais monté,
Songeur et quelque peu mécontent, attristé.
Pourtant, en traversant de nouveau le village,
Au riant souvenir des beaux temps du jeune âge
Un penser succéda, plus sévère et pieux,
Celui de rendre hommage au lit où mes aïeux
Reposent pour toujours... Je fus au cimetière,
Et là, dans un recoin de l'enclos funéraire,
Je saluai longtemps, de regards attendris,
La tombe du grand-père et de son digne fils,
Vieillards au cœur solide et de droiture antique,
Serviteurs valeureux de notre république,
Dont le nom, au milieu des cercueils villageois,
Exhalait le parfum des vertus d'autrefois.

G....., près Paris, 1858.

CHANT FUNÈBRE.

La mort, ô Poésie! effeuille ta couronne:
A coups sûrs, redoublés, elle frappe et moissonne
Tes enfants les plus vrais et les plus gracieux :
Hier c'était Musset, aujourd'hui c'est Brizeux!

L'un et l'autre enchantaient et récréaient mon âme;
Par leur charmant esprit ou par leur tendre flamme,
L'un et l'autre exerçaient sur moi l'attrait vainqueur,
Mais le dernier surtout, car il avait mon cœur.

O Muse! bras sur bras et presque du même âge,
En nos jours de printemps nous fîmes le voyage
De ton divin pays, et, pèlerins de l'art,
Sur toutes ses beautés courut notre regard.

Mais bientôt, me laissant au noir fracas des villes,
Il reprit le sentier de ses landes tranquilles,
Et trente ans, hôte aimé des bois, des mers, des monts,
Il chanta fièrement ses frères les Bretons.

Hélas! bien qu'il eût fait sa part de la nature,
Et du ciel aspiré l'haleine la plus pure,
Le chemin à ses pieds ne fut pas toujours doux,
Et sous les verts gazons fit sentir des cailloux.

L'inquiétude ombra souvent son existence,
Ses travaux n'eurent pas toute leur récompense;
Et lorsqu'un jour il vit rayonner quelque espoir,
Au ténébreux empire alors il fallut choir,

Et si terriblement, de façon si soudaine,
Qu'il ne put même avoir, aux derniers jours de peine,
Les soins consolateurs et les embrassements
D'une mère éplorée et de frères aimants.

Laissons, laissons du sort s'accomplir le mystère,

Trop souvent dur aux bons ! — Pour moi, qui de la terre
Croyais certainement m'en aller le premier,
Je dis, plein d'amertume, au démon meurtrier :

« O mort ! en ravissant cette âme généreuse,
Tu viens de faire une œuvre horrible, désastreuse,
Car ton bras infernal d'un seul coup a ravi
A la France un poëte, à mon cœur un ami !

Et les fils du Parnasse ayant sa haute veine
Ne se rencontrent pas au monde par centaine,
Et dans l'ombre où je suis de mes jours déclinants,
On ne retrouve pas des amis de trente ans. »

Mai 1858.

LE TEMPS DES CERISES.

Il me souvient que mon père,
Chaque fois l'an,
A la Saint-Jean,
M'emmenait avec mon frère
Promener aux prés Saint-Gervais,
Et, chemin faisant, j'entendais
Sa voix fredonner, légère,
Ce gai refrain de vieux couplets
Dont l'avait bercé sa mère :

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

Là, sans crainte de la dure,
Au vaste pied

D'un beau noyer,
On siégeait sur la verdure;
Puis des cerises l'on mangeait,
Et, tout en goûtant, l'on voyait
Se dérouler sous l'ombrage
Le joyeux et frais chapelet
Des enfants du voisinage.

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

O plaisir de mon enfance,
La volupté
De chaque été
Me rend votre souvenance,
Et je revois nos verts gazons,
Les arbres flottants sur nos fronts,
Et nos cerises rougettes
S'en allant aux folles chansons
Des oiseaux et des fillettes.

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

Mais qu'est devenu mon frère,
Ce bel enfant,
Si bien vivant?
Qu'est devenu mon bon père,
Et même le feuillage frais
Des jolis prés de Saint-Gervais?
Tout a disparu de terre;
Et, seul, je reste désormais
A chanter comme grand'mère :

Tant que cerise mûrira,
Le doux rossignol chantera,
Et jeunesse rira.

1858.

CRI DE GUERRE.

Peuple de France, en guerre! en guerre!
Enfants des champs, enfants de la cité,
Levons-nous tous! aux armes! notre mère
A dans les cieux agité sa bannière!
En guerre pour la liberté!

Ah! cette fois, c'est la dernière;
C'est le dernier des grands combats!
Encor quelques jours de misère,
De lutte et de foudre en éclats;
Et puis dans une paix profonde
Pour toujours les peuples du monde
Reposeront leurs membres las.

Loin de nous de prendre l'épée
Pour outrager les nations,
Peser sur leur terre usurpée
Et souffleter leurs vieux blasons!
Nous voulons, guerriers magnanimes,
Délivrer de nobles victimes
De l'échafaud et des prisons.

Oui, nous nous armons pour défaire
L'œuvre inique des anciens rois,
Pour relever de la poussière
Le front d'un grand peuple aux abois,
Et, sans intérêt, sans colère,
L'aider à ressaisir sur terre
Son rang véritable et ses droits.

Italie, ô sœur malheureuse,
Ton cri n'est pas en vain jeté!
La France n'est point oublieuse
De sa nourrice de beauté :
Pour tous les trésors de science

Que tu versas sur notre enfance,
Nous te rendrons la liberté.

Peuple de France, en guerre! en guerre!
Enfants des champs, enfants de la cité,
Levons-nous tous! aux armes! notre mère
A dans les cieux agité sa bannière!
En guerre pour la liberté!

Publié en mai 1859, et mis en musique par Mme Dentu.

EN VOYANT UN PORTRAIT PEINT

DE MADAME BEECHER-STOWE.

Noble cœur, qui voulus ravir l'esclave au maître,
Je bénis le hasard de m'avoir fait connaître
La forme dont la main de Dieu te revêtit!
Quoique souffrante un peu de l'étude, peut-être,
Elle est belle, attirante et conforme à l'esprit
Qui remua si fort le monde et l'attendrit.
Ton œil bleu nous rend bien la céleste lumière
Qui de ta blanche Eva remplissait la paupière,
Et, sur ta lèvre pourpre aux fermes épaisseurs,
Du sublime vieux Tom on croit voir l'âme entière
Frémir et déborder en puissantes clameurs.

1859.

A AUGUSTE DOZON.

Merci de votre don, ami. Quoique fragile,
Petite et d'un humble élément,
Votre coupe aux flancs noirs, votre coupe d'argile
Me plaît infiniment.

Elle fut, dites-vous, au cœur même d'Athènes,
Trouvée au fond d'un vieux tombeau,
Athènes, la cité des choses souveraines,
De l'esprit et du beau.

Je le crois en voyant sa forme délicate,
Les marques de sa vétusté,

Et je la prise ainsi plus qu'un vase d'agate
Et d'or pur incrusté.

Chaque fois que mes yeux se poseront sur elle,
Mon âme heureuse y puisera
Les parfums d'amitié que votre cœur fidèle
Pour le mien exhala.

Puis, les beaux souvenirs de la sublime terre
Avec laquelle on la pétrit,
Renaissant tout à coup, de leur vive lumière
Frapperont mon esprit;

Et, pour me maintenir dans les hauteurs sereines
Du grand art et de l'acte bon,
Je penserai près d'elle aux meilleurs fils d'Athènes,
Sophocle et Phocion.

1859.

PAR MONTS ET PAR VAUX.

I

VERCINGÉTORIX.

J'ai vu les monts fameux où le jeune Gaulois,
Comme foudre tombant sur la troupe romaine,
Tira des flots de sang à l'aigle souveraine,
Et faillit s'emparer de son chef aux abois,

Le grand César... Hélas! bon défenseur des droits
Et des biens du pays, ô père, ô capitaine,
Tu ne rencontras point en tes heures de peine
Un rival qui rendît justice à tes exploits!

Non, l'orgueilleux Romain te conserva rancune
De tes coups, et, plus tard, quand l'amère fortune,
Passant de son côté, le fit vaincre à son tour,

Il ne put oublier l'homme de Gergovie
Et, derrière son char humiliant ta vie,
L'immola bassement à son échec d'un jour.

II

UNE DÉESSE.

Au milieu du chemin courant à travers l'herbe,
Sous ses longs voiles blancs jeune fille superbe,
Elle était là debout, à côté de ses bœufs.
Sa main gauche posait sur leurs fronts vigoureux,
Tandis que de la droite elle tenait, altière,
Son aiguillon, planté comme un sceptre sur terre,
Et telle l'on eût dit la sublime Cérès

D'un regard maternel embrassant les guérets...
D'habitude, c'est l'homme au rude et dur visage
Qui porte l'aiguillon et mène l'attelage;
Mais, cette fois, la femme, une fleur de vingt ans,
Jouait son rôle, et l'âme et l'œil étaient contents
De voir la beauté douce, humaine et virginale,
Guider les mouvements de la force brutale.

III

LES DEUX VICTIMES.

Sur une croix de lave au grain dur et noirâtre,
Pour les dévotions du bon peuple idolâtre
Des monts, on a sculpté d'une assez fine main
Du plus grand des Hébreux le torse surhumain.
Les deux bras étendus, sous le mal qui le brise
Sa tête est inclinée: il meurt, il agonise.
Mais il n'est pas tout seul en son affreux tourment;

Derrière, à sa hauteur, sur l'horrible instrument
De mort, on a dressé l'image de Marie,
Qui, les deux yeux au ciel, se lamente et supplie...
Or comme, émerveillé de ce penser nouveau
Dans l'art, j'en témoignais ma surprise tout haut,
Un vieillard, qui venait d'achever sa prière,
A mes côtés se lève et dit : « Marie en croix
Vous paraît, cher monsieur, chose assez singulière,
Et pourtant, quand Jésus fut cloué sur le bois,
On dut crucifier du même coup sa mère. »

Auvergne, 1859.

LES SANCTUAIRES.

Esprit, âme et soutien de l'immense nature,
Esprit qui remplis tout, la profondeur obscure
Des entrailles du globe, et les mers et les cieux,
Pour tes adorateurs tu rends saints tous les lieux
Et tous les points du temps. Le calme des collines
Exprime le respect de tes grandeurs divines;
Les sources, les ruisseaux avec leurs mille bruits
Murmurent ta louange, et jusqu'en ses réduits
Les plus noirs, la forêt agitant son feuillage,
De toi parle sans cesse. Au fond de tout ombrage
La sainteté réside : aussi, le cœur pensif,
A cet auguste don justement attentif,

Aime-t-il et tient-il en grande révérence
Ces êtres purs, vêtus de grâce et d'innocence,
Qui, loin de tout fracas terrestre, nuit et jour,
N'élèvent vers le ciel que des soupirs d'amour...

Imité de mistress Hémans. — Fontainebleau, 1859

UN PASSAGE D'ABEILLES.

A SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

Tandis que, fatigué d'une route poudreuse,
Je goûte le repos sous de frais rameaux verts,
Abeilles en essaim, troupe mélodieuse,
Vont traversant les airs.

Quelque temps le doux bruit que font leurs vives ailes
Enchante mon oreille, et quelque temps aussi
Je vois leurs corps légers briller comme étincelles
Sur le fond obscurci.

Où vont-elles s'abattre?... En tous lieux où fleurettes
Exhalent leur parfum, étalent leur émail,
Car, depuis que l'aurore a blanchi leurs retraites,
Elles sont au travail.

O mouches! votre corps est petit à l'extrême,
Mais votre esprit est grand, et vous tenez du ciel
Des ailes, bouche d'or, et la faveur suprême
De changer tout en miel.

Vous possédez le son, la couleur et le baume,
Et vous n'abusez pas de ces dons précieux;
Aussi tout ce qui sort de votre doux royaume
Est-il délicieux.

C'est là votre secret, délicates abeilles;
Mais il n'est pas le seul de votre ardent labeur:
Vous connaissez encore où sont les fleurs vermeilles
A la plus fine odeur.

Croissent-elles aux bois plutôt qu'au sein des plaines,

Ou sur les fiers sommets qu'enveloppe l'azur,
Et qui, plus rapprochés des clartés souveraines,
Boivent un air plus pur?

Dites, car je voudrais, en suivant votre trace,
Cueillir sur les hauts monts ou sous les bois penchants
Ce qui peut infuser le plus d'âme et de grâce
Aux poétiques chants.

Peut-être alors pourrais-je, artiste moins débile,
Laisser quelques douceurs dignes des fleurs d'Hybla,
Même un peu de ce miel qu'aux bords latins Virgile
Savamment distilla;

Peut-être... Mais pourquoi caresser l'espérance
D'égaler dans mes soins votre travail doré?
Abeilles, je n'ai pas votre sainte innocence,
Votre esprit mesuré.

Abeilles, j'aurais beau, parmi les fleurs de l'âme,
Choisir celles qui font les bouquets les plus doux,

Et pénétrer mes vers de la céleste flamme
Qui resplendit en vous;

De vos concerts mes chants n'auront jamais les charmes;
Leur miel ne vaudra pas votre miel pur et clair,
Nos temps sont trop troublés, nos cœurs trop pleins de larmes,
Pour qu'il n'ait rien d'amer.

Franchart. — Fontainebleau, 1859.

OBERMANN.

« Je vais au bois avant que le soleil éclaire,
« J'y vois par un beau jour s'élever sa lumière
« Je foule l'herbe humide, et le bruit de mes piés
« Des mousses fait bondir quelques daims effrayés.
« Alors, sous les bouleaux à la fine verdure,
« En ce moment divin pour toute créature,
« Un sentiment secret de possible bonheur
« Me remue avec force et m'agite le cœur.
« Je monte, je descends, je marche tel qu'un homme
« Qui veut jouir... Soudain, j'ignore vraiment comme

« Il se fait qu'il m'échappe un soupir douloureux :
« J'ai de l'humeur, et puis tout un jour malheureux. »

Tel est, noble Obermann, le récit d'une course
Que tu fis un matin aux lieux où l'humble source
Du mont Chauvet gémit... Or, près d'elle, écoutant
Murmurer sur mon front le feuillage flottant,
A part moi, je songeais à cette promenade,
Et cherchais la raison d'une fin si maussade,
Et de l'étrange humeur qui, sans motif réel,
T'avait tout obscurci, la verdure et le ciel.

Mélancolique ami du riant Épicure,
Peu d'humains mieux que toi sentirent la nature.
Tu compris ses aspects sublimes ou touchants,
La splendeur des soleils dans leurs rouges couchants,
La rose effusion des clartés matinales,
La muette blancheur des neiges virginales,
Et, sur les verts sommets ignorés des vivants,
L'éloquence des pins agités par les vents;
Tout ce qui chante, gronde, étincelle, s'enflamme,

Aviva ton esprit, émerveilla ton âme;
Et, cédant au pouvoir de tant de purs attraits,
Afin de mieux jouir de leur spectacle frais,
Fort souvent, dégoûté des peuplades humaines,
Pour les bois et les monts tu désertas les plaines.
Et cependant, malgré l'enivrante douceur
Que la grande Sirène épanchait en ton cœur,
Une amère tristesse empoisonnait ta vie
Et rendait tes destins bien peu dignes d'envie.
Qu'avais-tu donc, rêveur? quel démon altérait
Partout le flot de miel que la nature offrait
A tes lèvres?.... Hélas! sous la grâce visible
Des formes tu sentais, indomptable et terrible,
Une force toujours prête à l'anéantir.
Puis, tu reconnaissais à travers ton plaisir,
Que tu n'étais qu'une ombre, un lambeau de nuage
Que le moindre zéphyr allait dans son passage
Balayer et dissoudre, et qu'autour de ton front,
Devant toi, sous tes pieds, le lac au flot profond,
Le ciel au vaste azur, la nuit aux feux sans nombre,
Et les bois verdoyants, pleins de lumière et d'ombre,

Enfin tout ce qui brille en ce monde de beau
N'était que l'ornement d'un éternel tombeau.
Alors te survenaient de longues défaillances,
Des découragements et des désespérances;
Alors tu te disais tristement : « A quoi bon,
Dans un ordre pareil, se mettre à l'action?
A quoi bon épeler le mot fameux de Gloire
Devant l'Éternité, gouffre de toute histoire?
A quoi bon animer, même du feu d'amour,
De fragiles humains qui ne vivront qu'un jour? »
L'infini, l'infini, par sa masse de choses,
Ses compositions et ses métamorphoses,
Écrasait ton esprit, et tu ne pouvais pas
Concevoir, en foulant la terre sous tes pas,
Que l'appréciateur des charmes de Cybèle
N'eût pas une existence aussi puissante qu'elle,
Et, toujours entraîné vers l'horizon sans fin,
Tu voulais l'embrasser... avec des bras de nain.

Obermann, Obermann, ta course dans la vie
Était celle d'un cœur ardent, mais qui dévie;

Le sentier que prenaient tes désirs était faux.
Comme cette beauté, l'amoureuse d'Éros,
Que d'antiques esprits peignirent malheureuse
D'avoir voulu, superbe et par trop curieuse,
Lever imprudemment le voile de l'Amour,
De même, audacieux pèlerin, à ton tour
Tu plongeas le regard au fond de tes délices,
Et tu ne rapportas, comme elle, que supplices
De ta vue inquiète. — O penseur plein d'émoi!
Il te fallait jouir sans chercher le pourquoi,
Aimer, toujours aimer... Amour t'eût fait comprendre
Mieux que raison le point que tu voulais entendre,
Car, quel que soit l'esprit et sa vive lueur,
Le sens de l'infini n'existe bien qu'au cœur.

Ah! tu la reconnus cette vérité sainte,
Le jour où tes deux pieds marquèrent leur empreinte
Dans la vieille Helvétie, aux neiges du Sanez.
Sous l'ombre des hauts pics, de glace couronnés,
Solitaire marcheur, tu rencontras un homme
Que la fatigue avait saisi d'un mauvais somme,

Et qui, par le grand froid déjà tout engourdi,
Allait aux noirs vautours livrer son corps roidi.
Soudain ton cœur s'émut en face de cet être,
Et tu ne voulus point du sentier disparaître
Sans ravir au trépas ce frère défaillant.
De la main et du cri vite le réveillant,
Tu le remis sur pied, tu lui rendis courage,
Et, pour mieux regagner les toits de son village,
Tu prêtas à ses reins le secours de ton bras.
Or, comme vous marchiez, au-devant de vos pas,
Voilà qu'il accourut des enfants, une femme,
Qui, les yeux inquiets et la terreur dans l'âme,
Frappant l'écho plaintif d'un cri désespéré,
Depuis longtemps cherchaient le pauvre homme égaré.
En vous voyant, surtout toi, soutien de leur père,
Ils comprirent bientôt que ton bras tutélaire
En était le sauveur, et tous ces gémissants
Inondèrent tes mains de pleurs reconnaissants
Quel moment! tu l'as dit : d'une beauté divine
Il t'éclaira les cieux. Le sang dans ta poitrine
Courut plus chaudement, et ton souffle, plus pur,

Plus rapide et plus plein, s'élança vers l'azur.
Nul souci ne pesait sur ta face ravie;
Comme l'acier dans l'onde, il semblait que ta vie
Fût toute retrempée et bonne à l'action;
Le monde n'était plus une œuvre sans raison;
Ame et corps, ta nature avait son équilibre;
Tu te sentais plus fort, tu te sentais plus libre,
Tu fus heureux enfin tout le reste du jour;
Tu venais comme Dieu de vivre dans l'amour.

Fontainebleau, 1859.

RENAISSANCE.

A TERENZIO MAMIANI.

J'avais vu l'Italie humble, décolorée
Et presque défaillante aux bras des oppresseurs,
Et pourtant la beauté de ses traits enchanteurs,
Si tristes qu'ils étaient, m'avaient l'âme enivrée.

Aujourd'hui, revenu sur sa terre sacrée,
Je la revois debout, le front paré de fleurs,
Belle comme un printemps qui succède aux rigueurs
D'un hiver malheureux... C'est qu'elle est délivrée!

Gloire à ceux dont l'épée a vaincu le pervers
Qui depuis trop longtemps la tenait dans les fers
Et menaçait de mort sa grandeur asservie!

Gloire à ceux, qui, du cri précédant les héros,
Mamiani, comme vous, apôtre sans repos,
Préparèrent de loin son retour à la vie!

Florence, avril 1860.

DU HAUT DE NOTRE-DAME DE LA GARDE.

Où va ce beau trois-mâts qui fuit à l'horizon,
Toutes ailes dehors ainsi que l'alcyon ?
Sur une mer d'azur, sous un ciel sans nuage,
Doucement, librement et gaîment il voyage...
Il apparaît ainsi, du mont où je le vois;
Mais qui sait si là-bas où s'enfonce son bois
Il est aussi paisible? A ce point de l'espace,
La haute et grande mer de ses vagues l'embrasse,
Et lui fait ressentir, dans ses plis et replis,
Le tangage écœurant et l'atroce roulis.
Puis, sur son pont tremblant peut-être bien qu'il porte
Des êtres accablés de soins de toute sorte,

D'avides cœurs, rongés par les soucis du gain,
Et de pauvres vaincus du travail et sans pain,
Tous, malheureux mortels, qui vont changer de terre,
Sans changer de tourments et changer de misère...
N'importe, beau vaisseau, bonne chance et bon vent!
Que Dieu te mène bien sur le flot décevant,
Et que nulle tempête aux rages souveraines
N'ajoute ses horreurs aux angoisses humaines!

Marseille, 1860.

LA FILLE DU SOLDAT.

A LA MÉMOIRE DE Mme DESBORDES-VALMORE.

LE VOYAGEUR.

Ami, connaissez-vous cette charmante enfant
Au teint pâle, et qui vient, prompte comme le vent,
De passer devant nous?

LE CAMPAGNARD.

Sûrement, c'est Rosane.

LE VOYAGEUR.

Plus d'une fleur de pourpre et d'azur se pavane
Dans l'ovale léger de son panier de jonc;
Elle revient des champs, elle a fait sa moisson.

LE CAMPAGNARD.

Oui, dans nos blés elle a recueilli la parure
Qui doit ceindre son front et rougir sa ceinture,
Lorsqu'en brillant costume et chantante, demain,
La jeunesse du bourg, comme un joyeux essaim
De linottes, viendra la chercher pour la fête,
Et lui dire : « Rosane, à danser es-tu prête? »

LE VOYAGEUR.

Et sans doute qu'avec la troupe aux doux concerts
Elle ira, sous l'abri tremblant de vos pins verts,
Allégrement guider la vive farandole,
Comme un cœur jeune épris de la note qui vole,
Exempt de tout nuage, et qui n'a, jusqu'ici,
Point encor rencontré l'épine du souci.

LE CAMPAGNARD.

Heur et femmes, hélas! ne vont toujours ensemble;

Quand la bouche sourit, fort souvent le cœur tremble.
Pauvre âme! elle est bien jeune, et déjà le destin
A traversé son cœur des flèches du chagrin;
Elle aime, mais son but est à trop de distance;
Elle aime sans espoir, et pourtant elle danse...

LE VOYAGEUR.

Se peut-il?

LE CAMPAGNARD.

Oui, Rosane est en proie au tourment;
Mais sa fière pensée a vu distinctement
Que gémir change peu les angoisses humaines,
Et que laisser percer le secret de nos peines,
C'est au monde donner le plaisir infernal
De s'amuser des pleurs que nous tire le mal.
Puis elle ne vit pas toute seule sur terre;
D'un père maladif, vieux troupier solitaire,
Elle soutient les pas, elle anime les jours,
Et, ne voulant pas rendre encor plus noir le cours

D'un hiver douloureux et que chaque heure avance,
Elle masque pour lui sa mortelle souffrance.
Aussi, dans l'humble case où son pas retentit,
Bonheur semble régner, rien ne chôme et pâtit
Du terrible chagrin qui sourdement la mine;
Et souvent le marmot, qui lui fait douce mine
En passant, reçoit d'elle un sourire touchant,
Ou le refrain joyeux de quelque joli chant.

LE VOYAGEUR.

Peut-être que le temps, ce guérisseur suprême,
Sur le mal obstiné qu'avec un soin extrême
Elle cache, épandra son baume bienfaiteur.

LE CAMPAGNARD.

J'en ai grand espoir, mais peut-être que vainqueur
Et des pavots du temps et de l'effort austère,
Le mal tant comprimé l'enlèvera de terre.
Alors, quelque matin, morte on la trouvera,

Sans que personne, hélas! sache pourquoi s'en va
Cette belle jeunesse en promesses féconde,
Hors l'Être pour qui rien n'est caché dans le monde,
Et l'humble promeneur, qui, par hasard, un jour,
Au murmure d'un nom devina son amour.

LE VOYAGEUR.

O courageuse enfant! ô fière Spartiate!
Je comprends de ton front la pâleur délicate :
Continue à souffrir, meurs même, s'il le faut,
Ta muette torture aura son prix plus haut!

Provence, 1860.

LE VŒU DE L'INDIENNE.

A la voir, au milieu du vallon solitaire,
Droite comme un pilier, les deux pieds nus à terre,
Immobile, on eût dit un cyprès que le vent
A cessé d'agiter de son souffle émouvant.
Les oiseaux familiers descendent de la nue
Se percher doucement sur son épaule nue,
Ou cherchent à ses pieds, à travers le gazon,
Des graines de millet et quelque moucheron.
« Pauvres petits, dit-elle, en sentant sa peau fine
Par leur plume touchée, à la forêt voisine
Retournez; laissez-moi, je ne puis rien pour vous,
Yama, dieu des morts, menace mon époux. »
Et les oiseaux s'en vont. Avec eux la lumière

Fuit aussi. Sourya plonge aux flots la crinière
De ses rouges coursiers, et l'ombre tristement
Envahit par degrés l'azur du firmament.
Alors, tandis qu'au ciel, enveloppé de voiles,
Les feux étincelants des lointaines étoiles
Commencent à percer, dans le calme parfait
Des choses, elle entend frissonner la forêt.
Ce sont les animaux qui brisent les feuillages
En désertant le creux de leurs réduits sauvages,
Et soudain les chacals, les tigres, les lions,
Emplissent le grand bois de hurlements profonds.
« O voyageurs de nuit! ô fauves redoutables!
Leur dit-elle, hurlez; vos cris épouvantables
Ne rompront pas le vœu tenté pour mon époux;
Yama, dieu des morts, me fait plus peur que vous. »
Et droite, sans bouger, les deux pieds nus à terre,
Elle passe la nuit en fervente prière.
Bientôt l'aurore au ciel montre son front doré,
Puis du grand Sourya reluit le char sacré,
Et tout un long jour voit la tendre créature
Garder la même place et la même posture...

A la fin, le corps las de ce non-mouvement,
Et les traits tout pâlis du manque d'aliment,
L'Indienne sentait ses genoux fuir sous elle.
Cependant à son vœu voulant rester fidèle,
Elle luttait toujours, — quand soudain son mari
Apparaît et s'approche : « O douce Savitri !
De retour sous mon toit, je ne vous ai point vue,
Mais j'ai su qu'en ces lieux vous vous étiez rendue,
Pour accomplir un vœu... Je ne saurais troubler
Le pénible devoir auquel se laisse aller
Votre cœur ; mais quelle ombre a passé sur votre âme,
Et pour qui vous faut-il tant prier, chère femme ? »
Elle, heureuse d'entendre et de revoir vivant
Le roi de ses beaux jours, celui qu'elle aime tant,
Heureuse de toucher aussi le but suprême,
Car le brillant soleil mourait à l'instant même
Pour la seconde fois,... aux bras de son époux
Tombe sans connaissance en murmurant : « Pour vous ! »

Imité du sanscrit, 1861.

ORPHÉE.

Par un chemin obscur le chantre de la Thrace,
Silencieusement, hors des enfers guidait
Eurydice, écoutant d'une oreille sagace
Les mouvements légers du pied qui le suivait.

Arrivé sur un point où le jour éclairait
D'un rayon frais et gai le ténébreux espace,
Un désir fou le prend, et, du terrible arrêt
Oublieux, il veut voir sa jeune épouse en face.

Il se tourne, et soudain le Tartare en fureur
Force l'âme au retour. — Un long cri de douleur
Elle exhale en fuyant vers les demeures sombres;

A grands pas il la suit au rivage de mort,
Il y touche, mais, las! déjà sur l'autre bord
L'ombre se confondait avec les autres ombres.

Imité de Bondi, 1861.

LA VACHE DE LUCRÈCE.

Souvent, frappé du fer auprès des saints autels,
Parmi les flots d'encens qu'on offre aux immortels,
Un jeune taureau tombe, et l'on voit sa poitrine
Répandre son sang chaud en onde purpurine.
Sa mère, qui déjà ne l'est plus, tristement
Parcourt les verts sentiers des grands bois, imprimant
Sur la terre des pas pressés que rien n'arrête.
Elle sonde tout lieu de sa vue inquiète,
Cherchant si quelque part ne se retrouverait
L'enfant qu'elle a perdu; puis l'ombreuse forêt
S'emplit des longs accents de sa voix lamentable;
Puis, lasse de mugir, elle rentre à l'étable,

Et là reste immobile, au sol le pied rivé,
Tout entière au regret de son cher enlevé.
Ni tendres saules verts, ni plantes rajeunies
Par les pleurs du matin dans les grasses prairies,
Ni fleuves aux grands bords teints de vives couleurs,
Ne peuvent la charmer et chasser ses douleurs.
Vainement devant elle, en de fraîches pâtures,
D'autres jeunes taureaux aux folâtres allures
Bondissent; leur aspect ne distrait point ses yeux,
Nul ne donne le change à son cœur soucieux;
Car aucun d'eux n'est, là, celui qu'en sa tendresse
Elle connaît si bien et va cherchant sans cesse.

Traduit du latin, 1862.

RUMEURS DES BOIS.

Au fond de la forêt, couché depuis une heure,
Je trouve si charmant son calme harmonieux,
Que du moindre habitant de la verte demeure,
D'un frêle coudrier je suis presque envieux.

A travers les rameaux qui pleuvent sur ma tête,
Les nuages, poussés doucement par les vents,
Comme des vaisseaux d'or sur une mer de Crète,
Balancent dans l'azur leurs escadrons mouvants.

De temps en temps, du fond d'une épaisse ramée
S'échappe un cri léger auquel, dans le lointain,

Répond un autre cri, comme la voix aimée
D'une mère tardive à l'appel enfantin.

Puis les deux faibles voix, qui de loin se répondent,
S'approchent, et bientôt, plus rapides qu'un trait,
Devant mes yeux charmés quatre ailes se confondent,
Et s'engouffrent gaîment dans l'ombre d'un bosquet.

Puis un rais de soleil, qui court de branche en branche,
Descend le long des fûts jusqu'aux brins d'herbe verts,
Et là baigne de flamme et de lumière blanche
L'humble et douce fourmi qui chemine à travers.

La paix est dans le ciel et la terre est en joie,
Tout fleurit, tout embaume et s'enlace à loisir,
Et, dans ce plein de vie où nature se noie,
Mes sens voudraient sans fin prolonger leur plaisir.

Cependant de l'éther les ondes chaleureuses
M'apportent tout à coup un bruit de cors lointains;
Bientôt aux roulements des trompes valeureuses

Se mêlent des abois terribles de mâtins.

J'entends aussi des cris de chasseurs en haleine,
A leur tâche féroce excitant les limiers,
Et, comme par-dessus le sol creux d'une plaine,
Le sourd piétinement d'un troupeau de coursiers.

Et ce bruit, que le vent roule de roche en roche,
S'évanouit, renaît, meurt et renaît encor;
Puis, dans ses mouvements, soudain il se rapproche,
Et semble jusqu'à moi diriger son essor.

Est-ce une illusion qui me charme l'oreille,
Un jeu léger du vent dans la feuille arrêté,
Un mirage trompeur de l'âme qui sommeille,
Ou le produit vivant d'une réalité?

Une chasse en ces lieux! Mais la forêt profonde
Laisse vaguer en paix ses biches et ses daims;
Loin d'elle en ce moment les puissants de ce monde
Après d'autres plaisirs égarent leurs destins.

Qui peut donc à cette heure, ô masse de verdure,
De tes sombres réduits réveiller les échos?
Qui peut jeter le meurtre et son affreux murmure
Dans ton noble silence et dans ton saint repos?

Un jour le Béarnais, perdu dans ces parages,
Par un bruit tout pareil fut surpris comme nous;
Un jour, il vit, dit-on, sortir des noirs feuillages
Un homme qui cria : « Mortel, amendez-vous! »

Puis tout s'évanouit, et la rumeur et l'homme.
Quant au dernier, jamais on ne sut sa valeur;
Mais le peuple en garda souvenir, et le nomme
Encore de nos jours du nom de *Grand Veneur.*

Et par les bois, les monts, les rocs, les fondrières,
Nuit et jour, il poursuit son bruit et son chemin,
Le bûcheron, le soir, errant dans les bruyères,
Se hâte en l'entendant, et porte au front sa main...

Ah! qu'il soit pour le peuple un giboyeur terrible,

Ce fantôme de l'air parcourant le hallier,
J'en sais un plus réel, quoique autant invisible,
Et dont le champ de course est l'univers entier;

Celui-là, c'est la Mort! Ses dogues en furie,
C'est le travail constant des venins corrupteurs,
Et l'animal traqué, les formes de la vie
Se dissolvant avec de plaintives douleurs.

Oui, partout où le pied de ce grand chasseur passe,
Le mouvement fait place à l'absolu repos;
Partout la fleur languit, partout la branche casse,
Le moineau tombe et l'homme est couché sur le dos.

Et personne ne peut s'enorgueillir au monde
D'avoir mis en défaut ses pas et son regard.
Un jour ou l'autre, il faut qu'il nous trouve en sa ronde,
Un jour ou l'autre, il faut qu'il nous lance son dard.

Il est venu sur vous, ô maîtres de la terre,
O rois, qui faisiez tant de poussière en ces lieux,

Ne laissant reposer au fond de sa tanière
Pas plus le cerf craintif que l'homme ambitieux !

Il est venu sur vous, ô charmantes princesses,
Douces biches des bois cherchant le trait d'amour,
Belles, qui tant aimiez promener vos tendresses
Sous les dômes feuillus où s'éteint l'œil du jour!

Il est venu sur vous, artistes de génie,
Dont les doigts ruisselants de tons brûlants et frais,
Versèrent à long flot la lumière et la vie
Sur les murs enchantés de tant de beaux palais!

Ni le rang élevé, ni l'âge, ni les charmes,
Ni l'éclat du talent, ni les grâces du cœur,
Rien n'a pu l'adoucir et détourner ses armes,
Et tous avez roulé sous son bras destructeur.

Et moi, qui, le cœur plein de votre souvenance,
Gémis en rappelant vos destins, comme vous
N'aurai-je pas mon tour de malheureuse chance,

Et du noir poursuivant la rencontre et les coups?

Oui, je le sentirai traverser ma poitrine
De son dard, et, muet, dans la poudre noyé,
Je chargerai le sol du poids de ma ruine,
Comme ce roc moussu que je foule du pié.

Peut-être est-il bien près de découvrir ma trace,
Le terrible veneur; peut-être que ce train
Qui résonne dans l'air est le bruit de ma chasse,
Le sombre hallali de mon pâle destin!

O Mort, j'ai, quant à moi, peu souci de ta flèche,
Car, ayant commencé, je sais qu'il faut finir;
Je sais, tout fort qu'il est, que le chêne se sèche,
Qu'il tombe et va, poussière, à la poudre s'unir.

Mais je te crains, ô Mort! pour les êtres que j'aime,
Pour ceux dont le bonheur est la cause du mien,
Et qui, faibles marcheurs, dans la tourmente extrême
De ce monde, ont besoin de mon bras pour soutien.

Je te redoute, ô Mort, pour un reste de rêve
Qui flotte tout confus au fond de mon cerveau,
Et qui demande encor du temps et de la séve,
Pour éclore et donner les nobles fleurs du beau...

Hélas! bonheur des miens, rêves de poésie,
Buts tranquilles et purs de mon humble désir,
Vous êtes, comme tout ce qui vient de la vie,
Choses sans consistance et faites pour nous fuir!

Partez, envolez-vous et roulez à l'abîme,
O beaux nuages d'or! votre sort est d'aller
Où vous emporte Dieu dans son vouloir sublime;
Le mien est de vous perdre et de m'en désoler...

Mais les étranges bruits qui perçaient le feuillage,
Et me mettaient le cœur en un pénible émoi,
Dispersent dans les airs leur ténébreux mirage,
Et sur l'aile des vents se perdent loin de moi.

Je ne les entends plus... Les fantômes de l'âme

Avec eux sont partis. A mon œil attristé
La nature reprend son coloris de flamme,
Le bois son calme pur et le ciel sa beauté.

Pénétrantes fraîcheurs des humides verdures,
Exhalaisons du sol, baume divin des fleurs,
Scintillements de l'air, ondoîments des ramures,
Murmures incessants des insectes rôdeurs,

Effluves de la terre en son effervescence,
Redoublez de parfums, de lumière et d'éclats,
Étourdissez mon cœur du feu de chaque essence,
Et versez-lui l'oubli des ombres du trépas!

Fontainebleau, juillet 1862.

LE VIEUX CHÊNE.

A VICTOR DE LAPRADE.

Ancêtre de la forêt, Nestor du sombre feuillage,
Dont le flanc demi-fendu par le tonnerre et par l'âge
Laisse à travers lui passer les vents et les traits du jour,
O vieux chêne, de ton fût que de fois j'ai fait le tour!
Que de fois, te mesurant, j'ai dit : « Que sont nos années
A côté du vaste amas de tes puissantes journées?
Que sont les cent ans de l'homme auprès des centaines d'ans
De tes rameaux encor droits, vigoureux et verdoyants?
Ah! si tu pouvais parler comme les fils de Dodone,
Si, comme le vieux Memnon qui dans les sables résonne,
De ton feuillage flottant et du creux noir de ton bois

Il se pouvait échapper une harmonieuse voix,
De combien d'actes fameux au berceau de notre histoire
Cette voix pourrait encore enrichir notre mémoire!
Peut-être nous dirais-tu que, tout jeunes, tes rameaux
Ont frémi d'aise en voyant devant les peuples nouveaux,
Qui sans cesse débordaient sur la Gaule aux vertes plaines.
Dans leur vol épouvanté s'enfuir les aigles romaines;
Peut-être que le roi franc dont tu portes le vieux nom
Est venu se reposer sur la couche de gazon
Qui couvre ton large pied, et là, tandis que la chasse
Emportait ses compagnons à travers l'ombreuse masse,
Peut-être a-t-il entrevu l'éclat des jours triomphants
Par le grand Dieu de Clotilde annoncés à ses enfants!
Noble chêne, ta vieillesse est si profonde, et ton âge
Si difficile à savoir, que l'on peut sans vain langage
Te donner comme un témoin de ces faits pleins de beauté.
Mais surtout ce qui pour moi te revêt de sainteté,
C'est que le sol d'où tu sors, toujours ombragé de chêne,
A certainement ouï le son des harpes de frêne,
Lorsque les druides blancs, d'un pas grave et mesuré,
En troupe venaient au bois recueillir le gui sacré.

Or, parmi les plus beaux chants que la doctrine celtique
Inspirait aux lèvres d'or de la milice bardique,
Il en est un dont les vers m'ont su toujours raffermir,
Tant ils contiennent en eux d'espérance en l'avenir;
Ce sont les vers consolants qui disent que dans le monde.
Malgré les retards pervers et plus d'une chute immonde,
Trois choses croissent et vont fleurissant de jour en jour
Science, justice, amour. »

Fontainebleau, 1862.

EN LISANT DES VERS DE JOHN BARBER

POËTE ÉCOSSAIS.

O vieux rimeur que la Calédonie
Ouït jadis chanter la liberté,
Toi qui soutins que sans elle la vie
Manque d'honneur, d'aisance et de gaîté,
Toi qui la crus des choses la meilleure,
Le doux espoir de l'opprimé qui pleure,
Le vrai trésor de celui qui n'a rien
Et la beauté mâle des gens de bien;
Je suis heureux de voir, rimeur sublime,
Qu'après un laps de plus de six cents ans,
Sur d'autres bords et par de sombres temps,
Comme toi barde et plus ton homonyme,
Au grand Paris, ma natale cité,
J'aie entonné l'hymne de liberté.
Étrange chose! en nous mettant au monde

Et nous parant tous deux d'un même nom,
Dieu nous emplit l'âme d'amour profonde
Pour un sol libre et les jeux d'Apollon.
Qu'il ait l'encens de ma reconnaissance,
Car nul trésor ne vaut la faculté
De bien aimer ce qu'humaine existence
A de plus doux, muses et liberté.
Tant d'autres, las! au terrestre rivage,
Passent leurs jours si misérablement,
Que je suis fier de mon lot; seulement
Mon cœur désire un dernier avantage.
Oui, je voudrais qu'au bout de mon voyage,
Frappé de mort et sous le monument,
Dieu m'octroyât, vieux rimeur, ta fortune,
Et que pour moi prodigue de ses biens,
Il fît encor, par grâce non commune,
Aux nobles cœurs de mes concitoyens,
Vivre mes vers aussi vieux que les tiens.

1862.

LA CHARGE DE WENGROW.

Deux cents jeunes gens, presque tous de la classe noble, dans l'affaire de Wengrow, s'offrirent de couvrir la retraite des insurgés en se jetant sur les canons russes. Toute cette jeunesse héroïque resta sur le carreau, mais elle sauva le gros du corps insurrectionnel.

Presse du 13 janvier 1863.

O sublime Pologne! ô tombeau plein de vie!
Comme un marbre sanglant en vain la tyrannie
Pèse sur toi, ton corps est toujours agité,
Et tes tressaillements au monde font connaître
Que jamais de sa face on ne fait disparaître
Un peuple ami du ciel et de la liberté...

Elle s'était levée, et, sur la sombre arène,
Elle avait reparu, non l'œil rouge de haine

Et le poignet armé d'un fusil, d'une faux,
Mais douce, sans défense et, dans un saint délire,
Avec des chants pieux essayant le martyre,
Pour toucher de pitié le cœur de ses bourreaux.

Le cœur de ses bourreaux! il fut plus insensible
Que le rocher muet sur sa base impassible,
Plus froid que le glaçon et plus dur que l'acier.
Et quand vers lui monta sa clameur lamentable,
Il n'y fut répondu que par l'acte effroyable
Du knout injurieux et du plomb meurtrier.

Puis vint le recruteur, pourvoyeur homicide
Des légions du tzar, et dont la main livide
S'abattit nuitamment sur la fleur du pays.
On voulait dépouiller le sol de sa parure,
Et des bourgeons faisant pleuvoir la neige pure,
Aux arbres pour longtemps ôter l'espoir des fruits.

Alors il fallut bien faire parler la poudre,
Remanier le glaive et rebraver la foudre,

Et mourir pour mourir, mieux encore valait
En Pologne tomber libre et fier sous les balles,
Que de finir ses jours loin des terres natales,
Aux rangs de l'étranger comme un soldat valet.

Alors tout homme, ayant le feu de la jeunesse
Dans les veines, quitta ses proches en détresse,
Et jaloux d'accomplir le grand, le saint devoir,
Le bâton à la main ou la faux sur l'épaule,
Se jeta dans les bois pour y jouer le rôle
De sanglant partisan au corps du désespoir.

Alors les plus beaux faits que l'histoire enregistre
Reparurent soudain sur ce terrain sinistre,
Et l'on vit, comme aux jours du vieux Léonidas,
Deux cents nobles enfants au salut d'une armée
Se dévouer, et tous de la gueule enflammée
Des canons dévorants recevoir le trépas.

Gloire, gloire à ces morts! — Mais quelle barbarie!
Ah! comme je voudrais que ma chère patrie

Arrêtât pour toujours ce duel assassin,
Et couvrant la victime avec sa forte égide,
Au nom du bien public et de sa loi rigide,
Contraignît le voleur à rendre son larcin !

Oh ! comme je voudrais que la fière Angleterre
A la France s'unît par un accord sincère,
Et que la libre voix de son haut parlement
Dît au tzar : « C'est assez d'oppressives alarmes,
Un prince de nos jours ne peut vivre de larmes,
Et de sang se gorger impitoyablement ! »

Oh ! comme je voudrais que la grande Allemagne,
Touchée, émue enfin des cris de sa compagne,
Ne fût plus à sa vie un obstacle fatal !
L'Allemagne, bon Dieu ! complice du partage,
Que je la voudrais voir rougir du brigandage,
Se laver du forfait et réparer le mal !

Vains souhaits, dira-t-on, vains rêves de poëte,
Qui désire ardemment que cesse la tempête,

Et que l'azur du ciel resplendisse à son tour.
Vains rêves!... Et pourtant après un long orage,
D'épouvantables nuits, des siècles d'esclavage,
L'Italie aux abois n'eut-elle pas son jour?

Espérons donc au sien que la Pologne incline,
Espérons, car l'espoir est de vertu divine,
Et croire à la justice, à son prochain appui,
C'est penser que le mal n'est point maître du monde,
Et que si long, si dur que soit son règne immonde,
Enfant de Dieu, le bien est plus puissant que lui.

23 février 1863.

EN SUIVANT UN CONVOI.

Cruel et doux printemps qui fait tout refleurir,
Mais tant mourir aussi, je ne te vois venir
Qu'avec crainte, car Dieu sait combien d'âmes chères
M'ont prises les retours de tes fraîches lumières!
Aujourd'hui même encore il faut suivre en pleurant
A son dernier refuge un compagnon charmant,
Un indulgent témoin des actes de ma vie,
Léon, mon cher Léon. O poignante ironie!
Quand front bas, le pied lent, portant habit de deuil,
Au jardin de la mort avec son noir cercueil
Nous entrons tristement, le ciel sur notre tête
Rayonnant de soleil met la nature en fête,

La terre nous enivre avec ses floraisons,
Et les oiseaux joyeux nous jettent leurs chansons.
Alors pensant au mort qui va dans cet asile,
Sous un marbre pesant, muet, froid, immobile,
Dormir d'un long sommeil, somme heureux cependant
Pour qui d'âme et de corps ici-bas souffrit tant,
Je déplore du sort cette dernière injure,
Et je dis : « Pauvre cœur sensible à la nature,
Au doux chant des oiseaux tu demeureras sourd.
Tes yeux ne verront plus la lumière du jour ! »

30 avril 1863.

LE MONT SAINT-MICHEL.

A Mme MARIE HONS-OLIVIER.

Fier rocher, tu n'as point la pompe des grands bois
Sur ton sommet chenu faisant flotter leur ombre,
Ni prés verts à tes pieds, couverts de fleurs sans nombre,
Où de gais ruisselets jasent à demi-voix.

Mais tu peux te vanter de beautés plus sublimes,
D'un cap illuminé qui monte dans les cieux,
De navires en course et de flots radieux,
Ou tourmentés des vents sur les vastes abîmes.

Et quand l'hiver brumeux attaque tes remparts,
Les flagellant d'écume, et de pluie et de neige,

L'imagination te voit, ferme en ton siége,
Braver avec dédain les vents et les brouillards,

Plus beau, dans ces moments d'assaut et de tempête,
Que lorsqu'aux soirs d'été, par un air sans émoi,
Le monarque du jour s'incline devant toi
Et d'un reflet pourpré te couronne la tête.

Imité de Williams Bowles, 1863.

LA FOURMI ET L'OISEAU.

Les sages Indiens racontent dans leurs fables
Qu'un être fort petit, mais des moins méprisables.
Une fourmi, cherchait un jour à démolir
Un amas de terreau, tâche rude à remplir
Pour elle, et que, malgré sa force musculaire,
Même sans se lasser un homme n'eût pu faire.
Elle allait et venait, et du plein et du bord,
Extrayait çà et là quelques brins, et l'effort,
Bien qu'il fût peu de chose et de faible nature,
Diminuait le tas en certaine mesure.
Un oiseau qui passait dans l'air en ce moment
Vit la petite bête à l'œuvre, et vainement

S'efforçant d'amoindrir cette masse rebelle
Des millions de fois plus haute et grosse qu'elle,
Il eut compassion... « Hélas! pauvre animal,
Lui cria-t-il, pourquoi te donner tant de mal?
Quelle œuvre tentes-tu, si petite et peu forte? »
A ces mots, celle-ci répondit de la sorte :
« J'ai vu plusieurs fourmis vers ce tas se porter,
Et, voyant leur travail, j'ai voulu l'imiter :
C'est la condition que j'impose à ma vie.
Si de servir ma race il vous prend quelque envie,
Unissez-vous à moi pour démolir ce tas,
Et d'un élan commun nous le mettrons à bas.
J'exerce en ce moment les forces de mon être,
Et comme un brave cœur à tous je fais connaître
Que j'ai ferme désir d'accomplir mon devoir.
— Fort bien, mais votre but passe votre pouvoir,
Reprit soudain l'oiseau, qui se croyait plus sage;
Pour tendre l'arc duquel vous voulez faire usage,
Il faut, ma chère amie, avoir plus de vigueur.
— C'est possible, ajouta l'insecte avec douceur;
Mais, ayant commencé ce travail, quoique immense,

J'emploie à l'achever ce que j'ai de puissance ;
Si j'y parviens, mes vœux seront comblés, sinon
Nul méchant ne pourra blâmer mon action. »

Pour certaine action chaque homme naît au monde,
Mais il s'en faut qu'au but où son espoir se fonde
Il parvienne toujours. S'il y touche, son cœur
Est exempt de soucis; mais voit-il son labeur
Trompé, du moins il a montré son caractère,
Ce qu'il vaut, et cela devra le satisfaire.

Imité du persan, 1863.

LA BRANCHE MORTE.

Le ciel était voilé de longs nuages gris,
Un vent froid coupait l'air, et des champs défleuris
Les étés avaient fui vers un plus doux rivage;
C'était l'automne, non l'automne au front paré
Des verdures du pampre et du raisin doré.
Mais l'automne pâlie au terme du voyage.

Une teinte rougeâtre enveloppait les bois,
L'herbe des sentiers verts était sombre, et la voix
Des oiseaux se taisait aux cimes des feuillées;
Nul bruit dans la forêt, excepté le bruit sourd

Des vents, qui des grands fûts berçant le dôme lourd,
Faisaient voler dans l'air mille feuilles rouillées.

Assis au pied d'un hêtre et seul, au sifflement
De l'air froid je prêtais l'oreille et tristement
Contemplais le déclin des choses de nature,
Lorsqu'un craquement sec dans l'arbre épais et haut
Retentit, et je vis à mes pieds aussitôt
Tomber en tournoyant un débris de ramure.

Ce fr gment, détaché du faîte gémissant,
Avait fini de vivre et, flétri, jaunissant,
Allait se perdre au sein d'une aride poussière;
Et pourtant, au milieu de ses sœurs, couleur d'or,
Une feuille encor verte et toute fraîche encor
Brillait comme aux beaux jours de la fleur avrilière.

Son apparition splendide m'attendrit,
Et soudain m'arriva la pensée à l'esprit
Que dans sa survivance au reste du feuillage
Cette fraîcheur était comme un rêve d'été,

Un heureux souvenir épanchant sa gaîté
A travers les brouillards et les glaces de l'âge.

Alors moi-même, alors je revis mes vingt ans
Avec tous leurs plaisirs, leurs espoirs éclatants,
Leurs secrètes amours, leurs amitiés sans voiles,
Et de ces souvenirs qui ravivaient mon cœur
Quelques-uns surpassaient les autres en douceur,
Comme la blanche lune efface les étoiles.

Sur ceux-là bien longtemps s'attacha le regard
De mon âme; longtemps, les contemplant à part
Comme un bouquet de fleurs aux grappes embaumantes,
Des touffes de lilas qu'un pauvre voyageur
Trouverait au désert, longtemps avec bonheur
J'en savourai la grâce et les odeurs charmantes...

O divine Mnémé, de l'âme auguste enfant,
Les Grecs eurent pour toi, dans leur âge brillant,
Une adoration profondément pieuse;
Leur pensée honorait sous ton aimable nom

La mère des neufs sœurs compagnes d'Apollon,
Et du grand Jupiter l'éternelle amoureuse.

Et moi, comme eux je t'aime et t'honore comme eux;
Car, seule, de ce monde obscur, tumultueux,
Inconstant, fugitif, tu retiens quelque chose.
Tu sèmes de plaisirs notre course ici-bas,
Et de nouveaux bonheurs par delà le trépas
Tu dois fleurir encor notre métamorphose.

Oui, quand la Parque sombre avec son fer divin
De notre vie aura tranché le fil de lin,
Et dans les airs laissé partir l'âme légère,
Si comme une fumée aux champs de l'infini
Notre esprit ne s'est pas soudain évanoui,
Ce que je ne puis croire et nullement n'espère,

En lui le souvenir renaîtra plus fervent,
Plus profond qu'il n'était, lorsque le corps vivant
Le tenait à l'étroit dans sa prison massive;
Son regard aura plus de portée et d'ampleur,

Et jusqu'aux moindres faits cachés au fond du cœur,
Tout réapparaîtra d'une façon plus vive.

Alors, si par l'effet d'instincts supérieurs
Nulle infâme action, nuls pensers corrupteurs
N'ont terni son essence en traversant la terre,
Ou, si des actes vils les fantômes ombreux
Se fondant au brasier des remords douloureux
Ont laissé revenir sa pureté première,

Alors il reverra, dans leurs rayonnements
Et leurs suavités, les rapides moments
Où l'union des cœurs doubla son existence;
Il reverra les traits, les formes de tous ceux
Que sur terre il aima d'un amour sérieux,
Car l'amour vainc la mort et la passe en puissance.

O bonheur ineffable, ô nobles cœurs éteints,
Vous, vers qui des aimants subtils et clandestins
Nous avaient entraînés dans le torrent de l'être,
Vous n'avez pas touché vainement à nos jours,

Et tenu place en nous pour, loin de nous toujours,
Au gouffre du néant plonger et disparaître!

Qu'importe, doux amis, même après le trépas
Que votre esprit semblable au nôtre ne soit pas,
Qu'il monte plus léger ou demeure en arrière?
Qu'importe que moins purs, ou que plus avancés,
Ainsi que ramiers blancs l'un à l'autre enlacés,
Nous ne puissions voler ensemble à la lumière?

Vous n'en vivrez pas moins en nous profondément,
Et pas moins n'en serez, sans perte d'un moment,
Les tendres compagnons de nos pèlerinages:
Nous vous invoquerons et vous nous répondrez,
Comme au temps du soleil, en des rêves dorés,
Le faisaient si souvent vos vivantes images.

En vain le vif éclat des célestes beautés,
L'épanouissement des saintes vérités,
Nous jetteront l'esprit en extases sublimes :
Ce vaste enivrement ne saurait amoindrir

Et ruiner en nous le puissant souvenir
Des ivresses du cœur aux régions infimes.

L'esprit ne doit-il pas toujours de plus en plus
S'épurer? comme lui les souvenirs accrus
Le feront, et, laissant sur notre humble planète
La plus grossière part des doux accouplements,
Ils ne retraceront en nos entendements
Que les plus purs instants de l'union parfaite.

De là, chers adorés, d'indestructibles nœuds
Augmentant, redoublant leurs serrements joyeux
A tout avénement d'existences nouvelles;
Car, une fois entrés au cœur, les amours vrais
N'en doivent plus sortir, ni s'éteindre jamais,
Étant du grand amour les divines parcelles.

O maître de Florence, ô sublime voyant
Dans les choses du ciel, ô Dante, maintenant
Je comprends mieux les faits de ton allégorie;
Pourquoi tu mis aux champs de l'expiation

La fontaine Eunoè, cette onde ayant le don
De ne vous rappeler que le bien de la vie;

Pourquoi, dès que ton âme eut purgé ses erreurs
Et d'un éther plus haut aspiré les fraîcheurs,
Tu retrouvas soudain ta chère Béatrice;
Et pourquoi la beauté de l'être ravissant,
Ainsi que ton amour, allait toujours croissant,
Plus vous montiez tous deux vers l'Ame créatrice!...

Fontainebleau, novembre 1863.

ÉPILOGUE.

Il arrive un moment où pâlit la verdure.
Où l'artiste lui-même a le doigt affaibli,
Puis rien il ne peut plus ravir à la nature :
Son livre est rempli.

En vain devant ses yeux, phénomènes de grâce,
A la lèvre de pourpre, au regard amolli,
Plus d'un groupe charmant encor passe et repasse :
Le livre est rempli.

Quand livre et cœur sont pleins, le grand souci du vivre
N'est plus que de se voir sans tache enseveli,
Et que Dieu, comme l'art, dise en fermant le livre :
Il fut bien rempli.

TABLE.

	Pages.
Introduction	1
L'Eau, ou les Jeux de Nisa.	5
Le Feu, ou la Chanson d'Aline	9
La Terre, ou les Danseurs de Grenade	13
L'Air, ou la Fuite d'Icare.	19
Le Saule pleureur	23
La Pêche manquée	27
La Tentation	49
Les Quatre Heures de la terre	62
Devant les ruines d'une église de Provence	67
A une petite fleur	69
Remerciement	72
Morosité	75
La Chute d'eau	77
L'Aigle mort	81
Un Réveil d'enfant	84
L'Air inachevé	86
Pour une jeune cousine partie en Russie	89
A un ami dans le chagrin.	92
Sur une peinture du Primatice	96
Le Hêtre	98
Chanson des bois	100
Le Moucheron	103
Prière	106

Pages.

Après la mort. 108
A ma mère 111
La Fuite des ans 114
Épître fraternelle. 116
Les Roses rouges. 121
Le Sommet du Honeck. . . 124
Dialogue. 126
L'Image du chevalier. . . . 128
La Visite providentielle. . . 130
A une dame portant le nom de Mélanie 133
En passant dans un pré. . . 135
Le Joueur d'épinette. . . . 138
Un espoir. 140
A l'auteur d'Amour et Foi . 143
A une petite fille. 145
Dilecti Thetidi alcyones. . . 148
L'Abandonnée. 150
Un Triste Aspect 153
Un Vilain Jeu. 155
A propos de certains doctrinaires de 93. 159
Le Point de vue. 160
Contre les démagogues. . . 167
Fragment d'idylle. 169
Le Berger de Moschus. . . 171
Un Rayon de soleil. 173
En traversant une forêt en décembre. 176
Les Bulles de savon. 178
A la Tranquillité 184

Pages.

L'Enfant vainqueur. 187
L'Histoire de Stratonice. . 189
Un Tableau de Karel Dujardin 197
L'Épitaphe 200
Saint Georges après la victoire. 206
Le Chêne et l'Insecte. . . . 208
Une Page d'un vieux livre. 210
La Course du cerf. 218
Effets de nuages. 223
A Jeanne d'Arc. 232
Trois faits de la guerre de Crimée 234
La Tour de Saint-Mathurin. 238
Les Feuilles du tremble. . . 242
Un Quart d'heure de misanthropie 248
Le Dormoir des vaches. . . 251
Cynthia 255
Sur une fuite d'oiseaux en automne. 257
Le Baiser du héros. 260
A la mémoire du général Cavaignac. 262
Paysages. 265
Un mot de sainte Madeleine de Pazzi. 271
Une pensée d'Ossian. . . . 272
A vingt ans de distance. . . 275
Chant funèbre. 279

	Pages.
Le Temps des cerises. . . .	282
Cri de guerre.	285
En voyant un portrait peint de Mme Beecher-Stowe. .	288
A Auguste Dozon.	289
Par Monts et par Vaux. . .	291
Les Sanctuaires.	295
Un Passage d'abeilles. . . .	297
Obermann.	301
Renaissance.	308
Du haut de Notre-Dame de la Garde.	310
La Fille du soldat.	312
Le Vœu de l'Indienne. . . .	317
Orphée.	320
La Vache de Lucrèce. . . .	322
Rumeurs des bois.	324
Le vieux Chêne	333
En lisant des vers de John Barber, poëte écossais. .	336
La Charge de Wengrow. .	338
En suivant un convoi. . . .	343
Le Mont Saint-Michel. . . .	345
La Fourmi et l'Oiseau. . . .	347
La Branche morte.	350
Épilogue.	359

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.